Méditations Métaphysiques, Descartes

Première Méditation

Exercice de réécriture par les élèves de T L 2

Lycée Albert Camus
Bois-Colombes
2017-2018

Présentation

De novembre 2017 à février 2018, les élèves de la classe de TL2 du Lycée Albert Camus de Bois-Colombes étudient en cours de philosophie la Première Méditation de Descartes (*Méditations Métaphysiques*, Puf, Quadrige, 2010).

Cette étude est suivie d'un exercice individuel.

Consigne :

Mettre en récit la Première Méditation de Descartes, en suivant l'ordre des treize paragraphes du texte.

26 réécritures d'élèves sont ici publiées.

J. Roland, Professeur de philosophie en TL2

- « *Le dessein des Méditations est bon mais l'exécution trop compliquée. Il eût été plus simple de tenir toutes les choses que vous aviez connues jusqu'alors pour incertaines, afin puis après de mettre à part celles que vous reconnaîtriez être vraies, que les tenant toutes pour fausses, ne vous pas tant dépouiller d'un ancien préjugé que vous revêtir d'un autre tout nouveau. Les fictions du rêve et du malin génie sont inutiles et incroyables. N'eût-ce pas été une chose plus digne de la candeur d'un philosophe et du zèle de la vérité de dire les choses simplement, de bonne foi, et comme elles sont, que non pas, comme on vous pourrait objecter, recourir à cette machine, forger ces illusions, rechercher ces détours et ces nouveautés ?* »

Méditations Métaphysiques, Cinquièmes Objections, Gassendi.

- « *Un philosophe ne serait pas plus étonné de cette supposition que de voir quelquefois une personne qui, pour redresser un bâton qui est courbé, le recourbe de l'autre part ; car il n'ignore pas que souvent on prend ainsi des choses fausses pour véritables, afin d'éclaircir davantage la vérité : comme lorsque les astronomes imaginent au ciel un équateur, un zodiaque et d'autres cercles, ou que les géomètres ajoutent de nouvelles lignes à des figures données, et souvent aussi les philosophes en beaucoup de rencontres ; et celui qui appelle cela 'recourir à une machine, forger des illusions, chercher des détours et des nouveautés', et qui dit que cela est 'indigne de la candeur d'un philosophe et du zèle de la vérité', montre bien qu'il ne se veut pas lui-même servir de cette candeur philosophique, ni mettre en usage les raisons, mais seulement donner aux choses le fard et les couleurs de la rhétorique.* »

Méditations Métaphysiques, Réponses aux cinquièmes objections, Descartes, Puf, 2010,
p. 225-227

Simon Andrier

René avale sa dernière bouchée de pomme et se lève de table. Après avoir mis ses couverts dans la machine à laver il se dirige vers l'escalier qui mène à sa chambre.

- Maman ? dit-il en s'adressant à sa mère. Maman, je me suis rendu compte que pas mal d'informations que vous ou d'autres m'ont appris comme vraies s'avèrent être fausses. Jusque maintenant je n'ai rien fait pour y remédier mais aujourd'hui j'estime qu'il est temps. Je vais donc me retirer dans ma chambre pour méditer et tenter de me débarrasser de toutes mes opinions douteuses.

La mère de René s'approche, surprise :

- Ha bon ? Tu m'en diras tant ! Médite si tu veux mais n'oublie pas de passer un coup de balai dans ta chambre.

René hoche la tête, monte les escaliers et une fois dans sa chambre ferme la porte derrière lui.

Il est maintenant seul, assis silencieusement à son bureau, un stylo à la main, une feuille vierge sous les yeux. « Je n'ai pas besoin de preuves, pense-t-il ; il me suffira d'un doute, pour suspendre mon jugement sur une opinion et ne plus décider si celle-ci est vraie ou fausse.

Il se met alors à lister les opinions qui lui passent par la tête et à les rayer dès qu'il trouve la moindre raison de douter. Très rapidement sa feuille est remplie. René pose son stylo. « Cela ne va pas ! s'exclame-t-il. Je ne peux pas prendre toutes mes opinions au cas par cas, ce sera interminable !

Il se lève et marche jusqu'à sa fenêtre. De là il pouvait voir le soleil se coucher et entendre les voitures rouler dans la rue plus bas.

« Je sais !! S'écrie-t-il. Toutes mes opinions les plus fondamentales sont fondées sur ma croyance au témoignage de mes sens. Si je n'adhère plus aux sens, alors je n'adhère plus non plus à toutes ces opinions fondamentales.

Fier de lui, René retourne s'asseoir à son bureau et sort une nouvelle feuille vierge de son tiroir. Il écrit en haut de la feuille : *LES SENS*. René est certain d'avoir auparavant été trompé par ses sens. Et il ne veut désormais plus se fier à ceux qui l'ont déjà trompé. Il écrit donc sur sa feuille en lettres capitales : *Les sens sont trompeurs*. Cependant, il se rend vite compte qu'en doutant de ses sens, il risque la folie. René se souvient alors du jour où il avait croisé un fou qui se prenait littéralement pour une carafe. Ce souvenir le fait d'abord sourire puis il s'interroge : Après tout, les fous ne sont-ils pas des hommes qui doutent du témoignage de leurs sens ?

Il remet le capuchon sur son stylo et se balance sur sa chaise les yeux au ciel. La fatigue commence à se faire sentir. René se laisse aller et ferme les yeux.

A peine s'est-il endormi que tout de suite il se réveille en sursaut. « Lorsque je dors, je suis moi aussi semblable à un fou, voire pire !! J'ai pris mon rêve pour la réalité. Tout

était faux et pourtant tout était si clair et si distinct. Je recevais tout autant d'informations venant de mes sens que lorsque je suis réveillé !! René se tait un long moment puis reprend d'une voix grave et solennelle : Il n'y a rien qui puisse m'assurer que je ne rêve pas. Il décapuchonne alors calmement son stylo et ajoute sur sa feuille en dessous des sens trompeurs : *les songes*. Puis en bas de la feuille, il conclut : *Je ne peux pas faire confiance à mes sens*.

René se lève et tourne en rond en faisant les quatre cents pas dans sa chambre. Il marmonne : « Admettons que tout ceci ne soit qu'un rêve ... Dans ce cas, tout ce que me transmettent mes sens n'est que des illusions ... Cependant les rêves sont faits à partir d'images ayant pour origine la réalité éveillée. Toute production, en fait, a un modèle ... » René se gratte la tête.

Il descend l'escalier et entre dans la cuisine. Il fait nuit, tout le monde dort, excepté lui. Il ouvre le frigo. « Même si c'est un rêve, ce que je vis est actuellement fondé sur des règles de mathématiques. D'ailleurs, tout est fondé sur les mathématiques. René se sert une part de tarte dans le frigo. Même cette tarte ! laisse-t-il échapper à voix haute. Il chuchote : Même cette tarte, elle est mesurable grâce aux mathématiques ! »

A ce moment-là, le père de René, qui dormait dans la pièce à côté, réveillé par les méditations de son fils, entre en trombe dans la cuisine et s'écrie : « Non mais René, ça va pas ? Il est minuit. Arrête de parler de ta tarte et va te coucher !! René s'exécute.

Il remonte dans sa chambre, sans pour autant se détacher de sa propre méditation et pense : « Certaines sciences sont douteuses, c'est certain, je l'admets mais les mathématiques sont indubitables ! La preuve en est que même le réel non-sensible est mathématique, les sens ne sont pas nécessaires pour faire des mathématiques. (En effet, quoi de plus évident que $1+1=2$?) Tout comme les sens ne sont pas nécessaires pour percevoir la réalité. René se précipite, tout heureux à son bureau et écrit en lettres capitales : *Les mathématiques sont le fondement de la science !*

René regarde maintenant le ciel étoilé par sa fenêtre. Il se sent tout petit et tout faible face à l'immensité de l'univers. Dieu existe, il en a la certitude. « Mais il n'est pas dit pour autant que tout cet univers soit réel ! s'exclame-t-il. Si je suis certain de percevoir les étoiles et de ressentir le froid, je ne suis néanmoins pas certain que ces étoiles ou ce froid soient réels. Peut-être Dieu s'amuse-t-il à me tromper ? Et s'il peut me tromper alors plus rien n'est certain ! Et alors les même les mathématiques...

René est soudain pris d'une sueur froide. Les mathématiques ... Il ravale sa salive. Les mathématiques ne sont donc peut-être pas le fondement de la science ... René se ressaisit. Il secoue la tête en fronçant les sourcils. On lui a toujours appris que Dieu était plein d'amour. Dieu ne veut que notre bonheur. Il sourit et va s'asseoir sur son lit. Soudain une question surgit dans son esprit : « Si Dieu m'aime tant pourquoi m'a-t-il créé si faible et si influençable ? Pourquoi Dieu permet-il que je me trompe ?! »

René s'allonge sur son lit, songeur. Il regarde le crucifix qui est accroché à la porte de sa chambre. « Certains ne croient pas en Dieu, dit-il en repensant à son oncle Alfred. En effet, lors d'un repas de famille l'an dernier, son oncle, Alfred Descartes, avait annoncé

à tout le monde qu'il ne voulait plus croire en Dieu car il n'y avait pas de preuves de son existence. Toute la famille en était chamboulée. René sourit en repensant à la tête que tirait sa grand-mère, Josette Descartes. Son regard croise à nouveau le crucifix. Il s'adresse alors à Jésus : « Peut-être n'es-tu qu'un mythe? Mais si tu n'existes pas, qui nous a créés alors ? Le hasard ? René se redresse dans son lit et s'écrie : « J'ai été créé imparfait ! Si c'est toi qui m'as fait ça, tu n'es ni tout-puissant ni même bon ! Il se rallonge et marmonne : « Ou alors t'existes pas ... Et dans ce cas là je parle actuellement avec un mur ... »

René se relève et retourne s'asseoir à son bureau. « Il faut vraiment que je me débarrasse de mes opinions ... » Puis s'adressant à son crucifix : « Je reviendrai vers toi plus tard ! Je chercherai à prouver ton existence dans une autre méditation, ne t'inquiète pas. »

René s'apprête à écrire sur sa feuille mais il n'y parvient pas : « J'ai beau tenter de m'en débarrasser, toutes mes opinions reviennent sans cesse, elles sont plus fortes que moi, se dit-il. En réalité, j'ai plus de raison de les croire que de les nier ... C'est embêtant ... Il se frotte le menton, pensif. « Alors je n'ai qu'à penser l'exact inverse de mes opinions, de cette manière je serais incapable de distinguer le vrai du faux, et je douterai de tout. Il sourit, fier de lui.

- Oui, c'est la bonne solution ! »

René dessine le portrait de son oncle sur sa feuille. « Admettons qu'Alfred ait raison et que Dieu n'existe pas ... Non ! Disons plutôt qu'il existe une sorte de malin génie: pourquoi pas Alfred, tiens ? On va feindre de croire que c'est Alfred qui cherche à me tromper. Il veut me faire croire que cette feuille, ce bureau, cette chambre existent. Il veut me faire croire que tout cet univers existe. Mais moi je ne suis pas crédule ! Tu me prends pour qui, Alfred ? »

René se relève et tourne en rond dans sa chambre. Il s'arrête et fixe ses mains. « Je n'ai pas de mains ! Cet univers n'existe même pas ! »

Si son oncle n'a pas aidé René à trouver les fondements de la science, il lui a néanmoins permis de suspendre définitivement son jugement. Si bien que désormais, René doute plus que jamais.

Il aperçoit l'aspirateur, posé dans un coin de sa chambre. « Je suis désolé maman! dit-il à voix haute. Je m'excuse, mais je n'aurai pas le courage de passer l'aspirateur, je ne sais même pas si j'aurai le courage de terminer cette méditation ...

René se laisse tomber sur son lit. « Je suis comme un esclave qui ne chercherait pas à être libre, pense-t-il. Je n'ai plus le courage de chercher la vérité. Je préfère me laisser emporter par les songes. Je préfère rester dans ma liberté qui n'est peut être qu'une illusion. »

Il ferme les yeux. « C'est un peu comme dans Matrix, je peux prendre la pilule qui me fait découvrir la vérité mais je préfère celle qui me laisse dans le confort de mon univers même s'il n'est que fictif. Je choisirai la pilule bleue. J'ai toujours préféré le bleu ...

René s'abandonne et s'endort.

Janis Benoit

Cela faisait quelques mois déjà que Descartes avait disparu de la circulation. Ce *vieux fou*, comme le considéraient les gens du petit village d'Abilly en Indre-et-Loire, ne sortait plus de chez lui, personne ne l'avait côtoyé depuis bien longtemps.

On crut les premiers mois à des vacances de dernière minute. Puis la rumeur de sa mort se répandit petit à petit. Or, Descartes était toujours en vie.

Plus tard, il me racontera lors de la fête de la musique en souriant qu'il avait *juste* entrepris de chercher la vérité et que, pour cela, il avait eu besoin de se retrouver seul, face à lui-même, ce qui justifiait sa très longue absence. Cette réponse, trop simple à mon goût pour un homme d'une telle intelligence, m'avait laissé perplexe.

Le mois suivant, je décidai de l'inviter à souper. A cette occasion, il m'expliqua qu'il voulait se défaire de toutes ses opinions que ses autorités naturelles, à savoir son cher père et sa chère mère, lui avaient imposées durant son enfance. En effet, après s'être remémoré quelques passages de son enfance en feuilletant d'anciens albums photos qu'avait conservés sa mère, il avait été déçu, m'avait-il dit.

- Mange du poisson, ça rend intelligent ! Sois gentil, sinon le Père Noël ne passera pas cette année ! me lançait ma mère dans les dents – disait-il d'un ton ironique.

Descartes regrettait de s'être attaché à ces idées. Je déduisais alors, par ces dires, que ces idées qu'il avait, comme il disait, *ingurgitées*, l'empêchaient d'atteindre son but, à savoir la vérité.

Il avait tout de même une solution bien précise afin de remédier à cette première défaite : Descartes voulait devenir l'unique auteur de ce qu'il pensait.

A ces mots, emballé par ses dires, il s'était brusquement levé du fauteuil sur lequel il était assis. Son ambition ne se réduisait pas à cela.

Grand mathématicien comme il l'était, Descartes me parla alors carrément de vouloir révolutionner totalement les sciences. En reprenant ses mots, il me dit chercher *la fondation sur laquelle il pourrait construire l'ensemble de l'édifice de la science*. Quel pari fou s'était-il lancé, celui-là !

Il s'était rassis subitement puis avait plongé sa tête dans ses mains. Il semblait sangloter à présent.

- Que se passe-t-il ? lui avais-je demandé.

- Et si j'échouais et que je répétais sans le savoir le même schéma que mes parents ? avait-il baragouiné.

En effet, il désirait que sa vérité, scientifique, ne puisse être remise en cause durant les années à venir. Je lui avais alors demandé comment il comptait s'y prendre pour détruire ses anciennes opinions, question à laquelle il m'avait répondu qu'il fallait simplement suspendre son jugement.

- Plus facile à dire qu'à faire ! lui avais-je rétorqué.
- Pose-moi une question à propos de cet objet. Descartes pointait du doigt mon sapin.
- De quelle couleur est mon sapin de Noël ? lui avais-je répliqué.
- Je ne sais pas, m'avait affirmé Descartes.

En effet, lorsqu'il était confronté à une opinion, il choisissait de s'abstenir de décider si cette dernière était vraie ou fausse, en laissant place au doute. C'était un travail monstre auquel Descartes s'était attelé. Mais comment faire pour passer en revue toutes les opinions ?

En même temps, quand j'y repense, après trois ans d'absence, il avait largement eu le temps de faire le tour de la question ...

Eh bien non, j'avais tout faux, en trois ans il n'avait pas passé en revue toutes ses opinions ! Ce malin ne s'était attaqué qu'aux opinions fondamentales afin d'entraîner la destruction de l'édifice tout entier. Descartes avait attiré mon attention sur les sens, puisque d'après lui c'était *des sens dans leurs témoignages que partaient les opinions les plus fondamentales*.

Là je ne le suivais plus, Descartes l'avait d'ailleurs senti, je le regardais avec des yeux grand ouverts. Mes yeux étaient tellement ouverts que je me prenais toutes les poussières qui traînaient dans l'air à ce moment précis. Il s'était arrêté de parler et s'était rapproché de moi, m'avait pris les mains en chuchotant : « Là, je te sens par le toucher, je t'entends par l'ouïe, je te vois par la vue, ce sont mes sens qui sont à l'origine de ces opinions.

Cependant, je sentais par son regard abattu qu'il n'était pas totalement convaincu lui-même par ce qu'il venait de me dire. Il s'était replongé dans son fauteuil. Personne ne parlait.

- Les sens nous trompent ! avait-il fini par crier. Il m'avait fait sursauté le bougre !
- Dois-je en douter ? avais-je bredouillé en esquissant un sourire. Descartes ne riait pas, demeurait imperturbable.
- Oui, nous devons douter de nos sens, avait-il dit d'un ton assez grave.

Je commençais à prendre peur. Il me fixait, je détournais constamment mon regard vers autre chose. Ce petit manège aurait bien duré pratiquement cinq minutes si je ne lui avais pas répondu en riant qu'il n'y avait que les fous qui arrivaient à se détacher de leurs sens. A ces mots Descartes me coupa net.

« Ecoute, je suis homme et comme tous mes semblables, je dors et rêve pendant mon sommeil, dit-il.

Il ajouta qu'il avait comme tout le monde, côtoyé la folie dans ses songes. « Mais ne t'inquiète pas, j'arrive à faire la différence entre les perceptions quand je rêve et les perceptions lorsque je suis éveillé. »

Cependant, après un long moment d'hésitation, Descartes m'avait tout de même avoué qu'il avait souvent été trompé par ces perceptions dites *claires et distinctes*. Il en était donc arrivé à la conclusion que rien ne pouvait lui confirmer qu'il ne soit pas en ce moment même en train de rêver. Descartes s'était résigné à faire comme s'il était endormi, ce qui

tombait bien, car, arrivé à ce stade de la discussion, il se faisait déjà très tard. Descartes avait subitement fermé les yeux.

- Dédé t'es là ? Me lâche pas toute suite hein ? avais-je crié

- Non, Non, avait-il répondu en chuchotant.

Nous décidâmes alors de remettre la suite de notre conversation à plus tard.

Or, je n'ai pu m'empêcher chaque soir de repenser à ce qu'avait dit Descartes à propos des perceptions dans les rêves. À la fin du mois j'en étais arrivé à la conclusion que s'il y avait des images dans notre esprit, cela devait bien provenir de quelque part c'est à dire de quelque chose réel. Le lendemain j'appelais René.

- L'imagination imagine c'est-à-dire recompose les éléments qui lui sont donnés pour produire une nouvelle forme, me dit-il.

- C'est le même principe que *Photoshop* en gros ? répliquai-je en souriant.

- Photo quoi ? répondit-il en fronçant les sourcils.

- Non laisse tomber, ce n'est plus de ton âge.

- Disons donc que le processus est similaire à celui d'un peintre, avait-il renchéri.

Il s'était alors appuyé sur l'exemple des tableaux en général afin de démontrer que l'imagination copiait le réel. D'après lui, l'esprit était semblable à un peintre, il ne produisait rien de nouveau, il se contentait d'assembler. Cependant, je n'étais pas d'accord sur ce point.

- Picasso est le parfait exemple de ce que peut produire l'imagination, m'avait-il répondu. Prenons son œuvre *Le Visage*. On peut distinguer deux yeux, un nez et une bouche que Picasso a empruntés au réel... Descartes avait continué à décortiquer le tableau. Je me faisais de plus en plus petit.

- L'imagination travaille à partir des éléments les plus simples ! Encore une fois, *Le Visage* en témoigne puisqu'il est composé de formes géométriques. Picasso a eu recours aux mathématiques !

Désolé, Descartes, mais cette fois, tu as échoué ! m'étais-je dit. Il commençait à perdre les pédales, je le voyais bien. Il se contredisait tout seul : il avait évoqué les mathématiques alors que plus tôt dans son raisonnement, il m'avait affirmé qu'il doutait des opinions fondamentales.

- On ne peut douter des mathématiques, il est question de réels simples, avait-il fini par me répondre.

- Comment cela ?! avais-je crié.

- Je ne maîtrise peut-être pas vos outils d'aujourd'hui tel que *Photoshop* mais je sais au moins effectuer des additions, moi. A partir du moment où deux et deux font quatre, les vérités mathématiques échappent au doute.

Je ne savais plus que dire, je demeurais bouche bée, j'étais bluffé.

- Cependant, les mathématiques demeurent des opinions car on les apprend, c'est comme les sens, on ne peut pas leur faire confiance, alors il faut en douter. »

Afin de renforcer son premier argument, Descartes, emballé par ce qu'il disait, enchaîna directement sur une raison métaphysique en faisant intervenir un dieu qui peut tout. Pour lui, il fallait douter les mathématiques puisqu'il n'était pas impossible que Dieu le

trompe constamment. Mais Dieu est bon, pourquoi voudrait-il nous tromper ? Descartes enchaînait les hypothèses. On ne pouvait plus l'arrêter. Nous n'étions plus sur le même canal auditif.

- Sommes-nous faillibles ? Cela expliquerait alors cela ! lança nerveusement Descartes. Cette fois, Descartes avait laissé beaucoup de contenu en suspens, beaucoup trop même ... Mais qu'en était-il de sa volonté première d'oublier ses opinions ? L'avait-il aussi abandonnée ou oubliée ?

Je voulais savoir, j'étais impatient de savoir la suite, tel un enfant devant ses cadeaux de Noël le soir du nouvel an. Le lendemain, je décidai de retourner affronter Descartes.

Comme il me l'expliqua alors, il pouvait dire qu'il doutait autant qu'il voulait mais il n'arrivait pas à arrêter de croire, pour finir.

Ses opinions revenaient, elles étaient comme gravées en lui par le temps. Je m'étais alors posé moi-même cette question afin de vérifier.

Il s'est avéré, comme il le disait, qu'il m'était difficile de ne plus adhérer à mes opinions mais que, contrairement à ce dernier, je pense que c'était plutôt le fait que les opinions m'aient été transmises par mes parents qui faisait que je ne pouvais arrêter d'y croire au fond de moi. Cette observation nous avait assommés d'un coup. Nous étions à présent assis sur un banc et scrutions le ciel.

« A ce stade de ma réflexion, je ne suis plus du tout certain de pouvoir penser autrement, je suis dans l'impasse, me dit tout doucement Descartes.

Pour remédier à ce problème, ce dernier, jamais à court d'idées, avait inventé le mauvais génie. Cette petite divinité avait pour seul but de tromper son créateur. Descartes avait ajouté, pour ne pas se laisser entourloupier par ce génie, que c'est lui qui menait la danse puisqu'il avait déployé une façon encore plus forte de douter que la première version. En effet, René était capable de ne pas se laisser tromper par le génie puisqu'il n'admettait pas les représentations qui lui étaient proposées par le mauvais génie.

- J'ai suspendu mon jugement sur toutes les représentations, s'était-il exclamé.

- Woaw ! m'étais-je exclamé.

Le malin génie qui avait alors donné visage aux opinions avait permis à René de s'opposer à ces dernières. Auparavant, il ne pouvait pas puisque les opinions venaient de « on », donc de personne.

- Et qu'avez-vous fait ? avais-je répondu avec hâte.

- Rien, avait répliqué Descartes.

- Comment ça, rien ? J'avoue que je ne m'attendais pas à cette réponse de ta part !

- Que crois-tu ? Je suis avant tout homme... et paresseux aussi !

- Vous essayez de me dire quelque chose là, que dois-je réussir à déchiffrer, à décoder ?

- À l'issue de cette méditation j'étais tel un esclave libéré de ses opinions, je rêvais. J'ai malheureusement pris conscience que je rêvais et la réalité a essayé de me sortir de mon songe. Cependant, j'avais envie de rester dans mon rêve, j'étais bien, j'étais libre. Descartes esquissait un très grand sourire. J'ai alors quitté Descartes sans un mot.

Descartes dit avoir réalisé, il y a quelque temps, que les opinions entendues, dès son enfance, et qu'il pensait fondées sur la réalité, ne sont finalement pas basées sur des faits avérés et qu'il fallait donc avant tout se détacher de ces idées préconçues s'il voulait effectuer ses travaux de science sur des bases solides et saines, en n'occultant aucune possibilité ou élément qui pourrait se révéler probant et constructif. Mais cette entreprise lui semblant importante et compliquée à mettre en œuvre, il a attendu d'avoir atteint un âge assez mûr. Ainsi, il ne pourrait pas et n'aurait pas d'excuse pour prendre trop de temps pour agir.

C'est donc l'esprit libre et après une paisible solitude lui ayant procuré du repos que Descartes a pu se défaire de certaines opinions et raisonnements qui avaient jusque là influencé ses actions. Mais il est conscient qu'il ne doit pas attendre d'avoir pu prouver que ces opinions sont infondées, sachant qu'il ne viendrait sûrement pas à bout d'une telle entreprise et qu'en fait, il suffit de rejeter et de ne pas s'appuyer sur des éléments que l'on sait incertains puisque les preuves n'ont pas été apportées ou les faits avérés. Par conséquent, après avoir décidé qu'il ne fallait pas perdre du temps à vouloir reprendre et analyser chacune d'entre elles, cela se révélant être un travail sans fin, il sut qu'il valait mieux reprendre chaque principe depuis l'origine, et débiter chaque travail de zéro.

Jusqu'à présent tout ce qu'il a pu constater comme étant le plus dans la réalité et dans le fondé provenait de l'exploitation des sens. Mais ce scénario n'est jamais certain de se reproduire les fois suivantes puisque les sens peuvent aussi être trompés par un ou des éléments extérieurs et la raison veut qu'on ne se fie pas uniquement aux fonctionnements d'outils qui sont susceptibles d'avoir été influencés et qui peuvent donc détourner le résultat.

Cependant, Descartes indique également que bien que les sens puissent être trompés quelquefois, il y a d'autres moments où les doutes sont impossibles puisque nous sommes face à des faits, à des constats sur lesquels nos sens n'ont aucune possibilité de détournement.

Descartes cite l'exemple d'être assis près du feu en étant vêtu d'une robe de chambre et d'avoir son document entre les mains : les faits sont là, flagrants. Il s'agit de son corps, de ses mains. Ces éléments avérés par ce qui se fait au moment présent ne peuvent être remis en question.

Il ajoute alors, sauf si son esprit, son cerveau, se révélaient dérangés et détournés, comme certains, par des idées insensées qu'ils croient réelles, comme le fait de penser véritablement être un roi en tenue d'apparat et de se voir comme tel alors qu'ils sont pauvres et dénudés ou de se prendre pour un objet comme une cruche ou d'avoir un corps en verre. Descartes se demande donc si ces visions, provenant de leurs esprits, ne seraient que folie ou si celles-ci ne seraient pas le sens de la vue seule qui serait doublé, et ce serait elle qui agirait en parallèle, qui prendrait le dessus, comme de l'extravoyance. Descartes songe alors, qu'en tant qu'homme, qui dort et rêve, ces idées qui surgissent en lui, ces scènes qu'il vit ou voit durant son sommeil, cela peut paraître aussi

vraisemblable sur le moment que ce que pensent vivre ces personnes déformant la réalité, persuadées que les images qu'elles voient, sont la réalité. Mais il dit que dans son cas présent, il ne lui semble pas être endormi lorsqu'il bouge sa tête, sent sa main et voit le papier bouger. Cependant il se souvient que ses sens peuvent également être trompés dans ce genre d'actions puisqu'il lui est déjà arrivé dans son sommeil de se voir agir de la sorte.

C'est ainsi qu'il en conclut que là non plus aucun indice, ni signe flagrant et certain ne peut prouver les faits et démentir ses doutes concernant ce qu'il voit réellement ou ce qui proviendrait de son esprit dans le cadre du sommeil, ce processus l'amenant aussi à croire que ces actions illusoire sont ce qu'il voit et vit.

Descartes se met donc à supposer qu'endormis nous avons l'illusion d'ouvrir les yeux, de remuer la tête, les mains et autres et nous pensons qu'ils ne sont pas tels que nous les voyons. Pour Descartes, ces éléments corporels et leurs mouvements, durant le sommeil, ne nous paraissent pas comme dans la réalité, mais sont plutôt imagés comme sur un tableau, une peinture en mouvement, ressemblant à des scènes véritables puisque ces éléments corporels ne sont pas des choses imaginaires. Cependant il se dit aussi que les peintres peuvent mettre en scène une situation et des personnages tirés de légendes, de l'imaginaire ou autres en leur attribuant les formes les plus bizarres qui soient, voire en mélangeant avec des parties d'animaux ou en créant de nouvelles formes s'ils ont assez d'imagination et d'extravagance. Ainsi en n'ayant jamais rien vu de semblable, nous pouvons alors déterminer que cela n'a rien de réel, bien que comme Descartes le rajoute, les couleurs utilisées, elles, ne peuvent être que vraies.

Bien que le corps et les parties du corps puissent être imaginés, Descartes indique qu'il y a des choses simples et universelles qui sont vraies, à savoir que les images se présentent à nous sont, elles, existantes. Elles font partie de ce que nous sommes en train de vivre, de penser, et ces moments sont ancrés dans la réalité, durant le temps où ces scènes fantastiques ou non, dans l'apparence, la matière et l'étendue, s'affichent à nous. Par conséquent, pour Descartes, la physique, l'astronomie, la médecine et toutes les autres sciences, qui dépendent de la considération des choses corporelles, sont fort douteuses et incertaines, mais l'arithmétique, la géométrie, et les autres sciences de cette nature, qui ne traitent que des choses fort simples et générales, qu'elles soient dans la nature ou pas, sont dans le domaine du certain et de l'inéluctable. Il précise qu'il veille ou qu'il dorme, deux et trois joints ensemble formeront toujours le nombre cinq et le carré n'aura jamais plus que quatre côtés. Selon lui, ces vérités si apparentes ne peuvent être soupçonnées d'aucune fausseté ou d'incertitude.

Descartes évoque alors l'existence de Dieu qui pourrait tout et l'aurait créé, lui, tel qu'il est et que personne ne peut être certain que tout ce qui existe donc par la création de Dieu comme le ciel, les lieux, les corps, les choses, entre autres, sont tels qu'on les voit. Il ajoute qu'il peut y avoir méprise de la part de certains, même quand ils pensent savoir avec certitude qu'ils sont dans le vrai. Mais le fait qu'ils se trompent, alors qu'ils étaient dans la certitude, est peut-être voulu, selon Descartes, comme le fait de juger facilement, certaines choses paraissant évidentes et l'on ne s'imagine pas qu'il puisse y avoir d'autres évidences que celles qui sont les plus visibles, faciles. Et pour Descartes,

peut-être que Dieu, qui est bon et ne cherche pas à décevoir, ne met pas en tête d'autres hypothèses que celles de certaines facilités et des certitudes qui en découlent. Par conséquent, il se lance dans l'éventuelle supposition concernant le fait que l'existence de Dieu serait une fable et que donc l'existence et l'état de chacun, dont la sienne, ne serait dus qu'au destin, à la fatalité ou au hasard, à une suite d'éléments qui se relient les uns aux autres et selon lui, ce qui est certain dans tout ce raisonnement, c'est que les imperfections, comme faillir et être dans l'erreur que ces non-croyants lui attribuent, sont, elles, vraies, puisque même pour lui, il se trompe. Il dit ceci d'autant plus en le pensant sincèrement que toutes les opinions qu'il avait entendues et avaient crues véritables, il en est certain désormais, après les avoir toutes reconsidérées, peuvent toutes être remises en question. C'est pourquoi, il juge nécessaire que ces pensées ne conditionnent plus son jugement et qu'il ne faut plus y apporter d'importance, ni être sûr, s'il souhaite pouvoir exercer les sciences et aboutir à des conclusions constructives et régulières.

Descartes est conscient qu'il ne suffit pas d'avoir fait ces remarques. Il faut qu'il s'en souvienne et applique ce raisonnement car ses anciennes et ordinaires opinions lui reviennent encore souvent à l'esprit et contre son gré, l'occupent, voire même le dirigent. Il est donc conscient également que tant qu'il ne maintiendra pas dans ses réflexions le fait que ces opinions sont douteuses et même improbables, il n'arrivera pas à s'en défaire totalement et elles pourraient regagner du terrain. C'est pourquoi, il souhaite insister et mettre en avant le processus d'être dans l'erreur, afin que toutes ces pensées, qui occupent son esprit, lui paraissent tout aussi fausses que ces erreurs et ainsi, en s'employant à effectuer le processus correcteur de celles-ci, tenter de s'approcher ou de réussir à atteindre la vérité. C'est pourquoi, pour lui, il faut avant tout agir en introduisant la méditation et l'apprentissage de la connaissance, de manière à ce qu'il n'y ait aucun échec et à ce que le fait, en premier lieu, d'être dans l'erreur ne soit pas risqué, ni périlleux, pour mener à bien ses travaux et leur aboutissement.

Descartes décide donc de s'employer à croire non pas que Dieu, mais qu'un mauvais génie rusé et trompeur est, lui, bien présent pour consacrer son temps à le tourmenter et à l'amener à faire des erreurs. Et ainsi, il faudra penser que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons et toutes les choses extérieures que nous voyons, ne sont que des illusions et tromperies, dont il se sert pour surprendre sa crédulité. Il dit aussi qu'il devra se considérer comme n'ayant finalement aucun sens pour se diriger, comme la vue, l'ouïe, le toucher, et qui sont là pour lui faire croire à des soi-disant vérités. Il doit tenter avant tout de découvrir, puis d'apprendre à connaître, sans être influencé par quelques éléments ancrés dans son esprit.

Il compte sur tout ce processus de conditionnement, d'implication et d'application pour ne pas être trompé et que rien, qui n'ait pu être vérifié par les faits et les sciences exactes au moment où il les appliquera, ne s'imposera à lui.

Mais ce projet est pénible et laborieux, et involontairement il se laisse plutôt accaparer par le quotidien. C'est donc tel *un esclave qui jouissait dans le sommeil d'une liberté imaginaire* qu'il craint d'être réveillé, de retomber dans ses anciens travers, à vouloir se reposer sur la facilité en revenant à ses anciennes opinions, de constater qu'en fait sa liberté de penser et d'agir ne sont que des songes et qu'il n'arrive jamais à pouvoir se

libérer de tout ceci, ni à méditer pour se consacrer à l'apprentissage : il veut demeurer neutre de toute idée préconçue afin de penser au mieux toutes les difficultés, sans être influencé par quelque élément extérieur, qui l'éloignerait alors de la connaissance factuelle et donc de la vérité bien basée sur la réalité.

Gaspard Bonaldi
Descartes au cœur de la tourmente

Dans l'obscurité parcourue de tourbillons glaciaux de cette froide nuit de l'hiver 1640, un petit feu de cheminée éclaire et réchauffe le salon d'une maison isolée couverte de neige. Là, à l'abri de la tempête, bercé par l'impact des flocons contre les carreaux givrés, René Descartes sourit d'aise dans son vieux fauteuil. Les muscles engourdis par la chaleur, il écoute les bûches craquer et observe les flammes briller. « Quelle belle nuit ... se dit-il en fermant doucement les yeux. La fatigue s'empare alors de son corps de vieil homme et de son âme de philosophe, et commence à brouiller ses perceptions, l'entraînant agréablement vers le songe.

Soudain, parmi les pensées qui flottent doucement dans son esprit paisible, le souvenir d'une promesse qu'il s'était faite autrefois surgit et le tire de sa somnolence. « Mes aïeux ! s'exclame-t-il à voix haute. Le moment serait-il venu ?

Il regarde autour de lui, tout à fait éveillé à présent, et pense : « Je ne connaîtrai sans nul doute aucun moment dans mon existence plus propice à la réalisation de ma tâche qu'en cette retraite de montagne où je serai seul aussi longtemps que je le souhaiterai. Le sage Descartes se trouve alors empreint de nostalgie et sourit à la pensée du jeune René, qui, dans la fleur de l'âge, s'était convaincu qu'il parviendrait un jour à se défaire de la myriade d'opinions qu'il avait reçues et sur laquelle il avait bâti tous les principes de son existence. Quelques instants plus tard, notre philosophe, une plume et une feuille de papier à la main, a pris sa décision : il va trouver une vérité ferme à partir de laquelle les sciences se construiront, à l'abri de toutes les opinions incertaines.

Descartes, déterminé, est immédiatement confronté à un problème. Comment démontrer la fausseté de l'entièreté de ses opinions. Cette tâche démesurée a de quoi le décourager, et son regard se perd déjà, déçu, dans la contemplation des flammes... « Je sens la chaleur du feu et j'entends le vent qui cogne à la porte... Il serait absurde de tenter de prouver que j'ai tort. Après quelques instants de silence songeur, une idée lui vient : « Et si je me contentais de rejeter toute opinion dont je suis en mesure de douter ne serait-ce qu'infimement ? » Satisfait de cette concession, et désormais intimement persuadé que chaque obstacle à son projet sera toujours franchissable, il entreprend de dresser par écrit la liste de toutes ses opinions : *Il fait nuit – Il fait froid dehors – J'aime l'odeur du feu – Je suis seul dans une maison ...*

Après un temps d'arrêt, Descartes pose sa plume, lève la tête, et prend conscience de son ridicule. « Quel insensé je fais à vouloir écartier chacune de mes opinions une à une, alors qu'il me suffirait de me concentrer sur les plus fondamentales pour voir avec elles s'écrouler toutes celles qui y sont appuyées !

Notre philosophe se met donc à la recherche de l'origine de ses opinions. Tendant l'oreille au crépitement des bûches dans la cheminée, frissonnant à la vue de la tempête

qui fait rage de l'autre côté du carreau et serrant les doigts autour des accoudoirs usés de son fauteuil, il ne tarde pas à comprendre que ce sont les sens qui le font opiner.

Soudain, alors que Descartes saisit sa plume pour noter ce constat, un hurlement lugubre transperce le silence de la pièce et le fait sursauter. « Il doit y avoir un loup dans les parages, frissonne-t-il. Se levant pour aller vérifier que la porte est bien verrouillée, il s'aperçoit qu'elle est entrouverte et laisse passer un mince courant d'air sifflant. Il sourit et murmure pour lui-même : « Si je suis capable de prendre une bourrasque pour le cri d'un animal, c'est que mes sens seront toujours susceptibles de se jouer de moi ... Voilà donc une solide raison de douter de mes opinions !

Bien content de son raisonnement et de la progression de son affaire, Descartes retourne s'asseoir et rédige fièrement : *Les sens sont trompeurs et doivent donc être soumis à un doute méthodique*. Une idée vient hélas obscurcir son visage : peut-il réellement douter de ses sens quand ceux-ci lui font percevoir qu'il a un corps, qu'il est assis, qu'il tient une plume dans la main droite ?

« Bon sang, je ne suis tout de même pas fou ! Aller jusqu'à douter de ce degré de perception serait une absurdité, une démence ... s'exclame-t-il, contrarié. Je sais indubitablement ressentir le poids de mes vêtements sur ma peau, le chaud et le froid, le vertige, la douleur ... Perplexe, notre philosophe se renforce silencieusement dans son fauteuil et dans ses pensées complexes, le front barré de plis soucieux.

De longues minutes s'écourent sans que Descartes ne trouve d'issue à son problème. Serait-il condamné à croire aveuglément en ses sens, manquant probablement de justesse la vérité, tel un aveugle à la recherche d'un trésor ? Refusant de céder à cette noire pensée, il se lève, laisse là sa réflexion et va se coucher, vaincu. Les limbes du sommeil se ferment rapidement sur lui, et son visage se détend à nouveau, souriant presque.

Alors qu'il dort déjà profondément, la porte de sa chambre s'entrouvre en grinçant et un grand vieillard s'approche de lui en riant grassement. Ce dernier sursaute, ouvre des yeux terrifiés et articule, tremblant : « Qui êtes-vous ? ! » L'autre l'observe narquoisement et murmure d'une voix rauque : « Pensez-vous vraiment parvenir à les fuir, à les détruire ?

- De qui parlez-vous ?

- Elles sont partout, Descartes. Vous rêvez ...

A ces mots, il ouvre une main en putréfaction d'où sortent de gros corbeaux qui croassent autour du pauvre philosophe.

« VOUS RÊVEZ ! répète le vieillard.

Descartes pousse un cri d'horreur et ouvre les yeux. La pièce est vide, silencieuse et on entend le crépitement des bûches au loin. Il fait toujours nuit noire. « Diable, comme ce songe semblait réel ... soupire-t-il.

Remué, il retourne s'asseoir auprès du feu pour reprendre ses esprits. Sa méditation inachevée lui revient aussitôt en mémoire, et son visage s'illumine : « Bon sang, je suis

sauvé ! Comment ne pas douter de mes perceptions sensibles s'il m'est impossible de distinguer celles que j'éprouve éveillé de celles que j'éprouve en rêve et qui ne sont qu'illusions ? »

Un sourire aux lèvres, voilà notre Descartes libéré d'un poids et disposé à poursuivre à nouveau sa tâche.

Après avoir retranscrit ce nouvel argument sur sa feuille de papier, il tente de se remémorer les éléments de son cauchemar, déjà en partie dissipés. Il marmonne : « Un vieil homme inconnu qui me réveille, des oiseaux qui se forment de nulle part... Mon esprit est bien habile de me faire croire à des choses aussi insensées. »

Il trace instinctivement quelques traits sur sa feuille, esquissant le dessin d'un corbeau et souriant à la pensée de ce mauvais rêve bien moins effrayant une fois terminé. Une pensée fuse soudain dans son esprit et s'impose à lui comme une évidence. « Diantre, en voilà une, de vérité ! Le noir de ce corbeau ne peut pas être le fruit de mon imagination : il provient forcément d'un modèle bien réel, et de même pour ses ailes et pour le visage du vieil homme ! »

Décidément, l'entreprise de Descartes, qui paraissait au premier abord tout à fait insurmontable, progresse à grands pas. Le voilà convaincu, fier comme un coq dans son fauteuil, d'avoir trouvé quelque chose d'indubitable. Plus concentré que jamais, il tente de clarifier cette nouvelle pensée dans son esprit : « La perception que j'ai des choses peut ne pas correspondre au réel, mais pour que j'en aie une perception, il faut bien qu'elle soit composée d'éléments existants ... »

Il fait une pause, puis poursuit : « Ces éléments sont en fait la figure même de ces choses, leur quantité et leur nombre ainsi que leur emplacement et la durée pendant laquelle ils s'y trouvent.

Après une respiration, il achève : « Ces véritables données-là, mélangées entre elles, peuvent former réel et illusion. »

Rassuré par les rails solides auxquels est à présent fixée sa réflexion, il écrit : *Les mathématiques ne peuvent pas être soupçonnées de fausseté : 2 et 3 formeront toujours 5, et le carré aura toujours quatre côtés.* Descartes sourit : comme il est agréable de sentir les choses s'agencer et s'expliquer clairement !

A cet instant précis, la cloche d'une église résonne à six reprises au loin dans la vallée, et bondissant contre les noires parois de la montagne, porté par le vent tourbillonnant, le son grave parvient jusqu'aux oreilles de Descartes, qui se fige aussitôt. Il s'enfonce lentement dans son fauteuil, méfiant, et articule à voix basse : « Je t'avais oubliée, canaille, mais je vois que tu n'as de cesse de me rappeler ta potentielle existence ... »

Il se lève, sa feuille de papier à la main, se dirige vers la fenêtre et lève les yeux vers la masse informe et obscure où se mêlent la terre et le ciel endormis. Son regard est sombre et contient un certain air de défi. Après quelques instants de contemplation silencieuse, il soupire, baisse le regard et inscrit sur sa feuille, amèrement : *Et si Dieu était*

trompeur, amusé à me voir me fourvoyer sans cesse, même dans les mathématiques qui ne seraient que mon invention ? Forcé à nouveau de suspendre son jugement, même sur ce qui lui semblait correspondre à une première vérité, Descartes suspend sa plume et déclare, résigné : « Après tout, que ce soit Dieu ou je ne sais quel autre concours de circonstances qui m'aient créé, je suis bel et bien naturellement faillible. Je ne vois donc plus aucune raison de ne pas douter de tout, sans la moindre exception. »

Descartes se retourne doucement et plonge son regard dans le feu délaissé, qui s'éteint petit à petit. Il murmure : « Je doute que le feu s'éteigne. »

Maintenant qu'il a courageusement guidé sa pensée à travers les nombreux obstacles qui s'opposaient à son cheminement, il ressent comme un vide sans son être. Il est épuisé. Il murmure à nouveau : « Je doute de ma fatigue. »

Il se déshabille, « je doute », et emmitoufle son corps usé dans les draps froids de son lit. « Je doute ». Ses paupières sont lourdes. « Je doute. »

Il devrait être soulagé d'un poids, arrivé au bout d'une étape si importante de sa tâche, mais le voilà finalement accablé d'un fardeau plus lourd encore : il s'aperçoit, au fil des minutes qui s'écoulent, que ses opinions sont ancrées si profondément en lui que son doute est faux et que sa personne est dominée par les idées incertaines. Il murmure, les yeux fermés : « Honte à moi si j'en restais là. Je ne serais qu'un hypocrite... »

Notre philosophe réfléchit alors, dans les vapeurs d'un sommeil auquel il tente de résister, à un moyen d'obtenir un doute pur, sincère et véritable.

Sa voix est faible et hésitante, et il oscille déjà entre songe et réalité : « Je n'ai qu'à feindre de supposer ... oui ... de croire ... pourquoi pas ... que quelqu'un, ou quelque chose ... quelqu'un oui : un esprit, un génie ... me trompe, sans cesse. »

Dehors la tempête s'est tue et les premiers rayons du Soleil filtrent à travers la brume du petit matin. « Voilà une solution qui me plaît bien, articule-t-il si bas qu'il ne sait pas s'il le dit réellement ou s'il le pense. Puisqu'elles me forcent à penser qu'elles sont vraies ... feignons de croire qu'elles sont totalement fausses, toutes illusoires ... » Il sourit.

« Toutes ... »

La lumière effleure la peau de son visage et ces caresses achèvent de l'endormir. Le calme est revenu dans la montagne et dans l'esprit du philosophe. René Descartes sait bien qu'il n'est pas sorti d'affaire, que ses opinions incertaines lui colleront encore longtemps à l'esprit et qu'il doit se mettre à la recherche d'une opinion indubitable. Pour l'instant il sommeille profondément, et ce long rêve ensorcelant au milieu duquel il s'est déjà laissé emporter est si beau, si doux, si facile...

Marie Bouillot

Dans un après-midi d'automne 1641, René, un homme âgé d'une soixantaine d'années, se reposait paisiblement dans sa maison de campagne près de la cheminée, bercé par le crépitement du feu. Le vent soufflait contre les vitres et le bois du plancher craquait sous le poids de son chien Cogito. René se réveilla dans un sursaut ; dehors la nuit était déjà tombée et René se réinstalla sereinement une fois s'être aperçu que les hurlements de son mauvais rêve n'étaient que le vent contre les fenêtres.

- Tiens, Cogito ! C'est toi qui me dérangeais pendant ma sieste ? Je ne savais pas qui poussait ces horribles hurlements. Cela me fait penser ... dans mon enfance, ma nourrice me menaçait de me jeter aux loups de la forêt si je ne daignais pas aller me coucher. Ne me regarde pas avec ces yeux, Cogito, comment aurais-je pu savoir que tout cela n'était qu'une misérable mascarade ? Et ce n'est pas la seule chose que je m'obstinais à croire dans mon jeune âge.

René se releva et marcha vers l'entrée pour enfiler son manteau et prendre le collier de Cogito. Ils sortirent alors dans la nuit froide pour se rafraîchir les idées.

- Tu ne comprendras certainement pas, Cogito, mais en y pensant davantage, un grand nombre d'opinions que j'ai reçues plus jeune s'avèrent ne pas être toutes vraies, il semblerait même que beaucoup soient totalement fausses. Il est peut-être temps de mettre fin à toute cette ignorance car on ne peut rien construire de stable sur l'incertitude ; j'ai le sentiment de savoir trop de choses, mais trop de choses fausses et bien trop peu de vérités dont je ne pourrais douter.

Cogito marchait à côté de son maître. Lassé, il l'écoutait passer en revue les opinions auxquelles il avait cru. René se posait certainement trop de questions et comme si le maître avait lu dans l'esprit de son chien, il pensa alors à remettre tout en doute, du moins les fondations de ses opinions. Cela lui aurait pris un temps fou de remettre toutes ses pensées en doute et René savait que personne ne pouvait être sûr du lendemain. Il ne voulait pas perdre une seconde avant de se lancer dans son entreprise.

- Cogito, tu es le chien le plus malin que je connaisse, c'est bien dommage que tu ne sois pas doué de parole mais heureusement tu as de bonnes oreilles, écoute bien !

Cogito regarda son maître et ses oreilles semblèrent se lever.

- Il y a encore une heure, je rêvais de ces pénibles hurlements et ce n'est qu'une fois réveillé que je me suis aperçu que cela n'était que le sifflement des fenêtres. Ce sont mes sens qui m'ont trompé ! Je n'avais pas conscience d'être endormi et pourtant mes sens ressentait tout aussi parfaitement ou imparfaitement que si j'avais été éveillé. Si je suppose alors être endormi à l'heure où je te parle, ce qui est très plausible étant donné que je parle à un chien, cela voudrait dire que distinguer la réalité de l'imaginaire est impossible. Je devrais donc douter que ces mains sont miennes ? Mais ne partons pas trop loin, Cogito, je ne voudrais pas que tu me prennes pour un fou ... mais enfin, comment savoir que je ne rêve pas ?

Cogito grimpa sur un tronc d'arbre à terre qui longeait le sentier, il se retrouvait alors plus haut que René. Il regarda son chien d'un air curieux.

- Mais Cogito tu as perdu l'esprit, tu penses pouvoir te grandir en escaladant ...

Et justement, René s'était arrêté sur ce verbe bien relatif aux mesures, qui semblait faire écho dans ses pensées.

- Les mesures ! Voilà donc la réponse à ma question. Les mathématiques, car 2 et 2 feront toujours 4, c'est bien là la seule chose pour lequel le doute est impossible. Mon esprit ne peut créer de nouvelles formes sans s'inspirer de ce que je vois dans la réalité, en d'autres termes c'est grâce aux sciences que je sais !

Cogito et René avaient repris la route et arrivaient maintenant par hasard devant une chapelle. Ils s'arrêtèrent devant, René alla s'asseoir sur les marches.

- Tiens, je l'avais oublié ce bon Dieu. Enfin encore faut-il que nous sachions s'il est bon et pourquoi ne pas en douter ? Après tout, Dieu pourrait bien se rire de moi en faussant mes calculs.

Il sembla passer des heures par ce froid glaçant. René était silencieux et ne faisait que penser à cette question d'un Dieu vil. Il savait que par définition, Dieu était bon et bienveillant et en se laissant envahir par la fine neige qui commençait à tomber ... il pensa à haute voix :

- Dieu ne me trompe pas mais il me laisse me tromper sans intervenir. Rentrons Cogito, j'ai froid, et en tant qu'être humain, j'ai l'habitude de dormir.

Ainsi, ils rentrèrent tous deux rêver de choses défiant toutes les perceptions sensibles.

Le lendemain, René était déjà en train de découper des bouts de papier car aussi fou que cela puisse paraître, il avait eu dans ses songes la fabuleuse idée d'écrire des opinions sur Cogito et rien de tel que le papier pour arriver à ses fins.

- Cogito ne fait pas cette tête ! Tu as l'honneur de jouer un rôle bien plus important que celui de mon esprit dans cette expérience. Tu es désormais le « malin génie » et tu ne devineras jamais à quoi tu vas me servir.

Cogito commençait à peine à fuir de la cuisine quand René vint lui coller au dos une opinion quelconque écrite sur une feuille de papier.

- Cogito, tu vas m'induire en erreur et moi, je ferai semblant d'y complaire puis je douterai.

Deux heures plus tard, Cogito et René s'installèrent dans le canapé face à la cheminée ... il faut dire que ces deux acolytes tentent de reconstruire des bases plus saines pour la science et méritent un peu de repos.

- Tu sais, Cogito, parfois je repense à cette histoire qu'on me racontait lorsque j'étais enfant, cet esclave qui rêve de liberté et qui refuse de se réveiller car il se rend compte que ce n'est qu'une illusion, un rêve.

Emma Brauer

Descartes se trouve dans un magasin pour les courses de Noël. Il se questionne sur le sens de ces achats. Son fils âgé de 11 ans arrive, un jouet en main.

- Père, pourquoi achetons-nous nos cadeaux si le père Noël existe ?

- Vois-tu mon fils, il n'existe pas, ce ne sont que futilités que l'on t'a inculquées depuis petit. Tu devrais te remettre un peu en question pour connaître la vérité, dit-il, agacé. L'enfant, lui, est anéanti.

- Voyons Fuselas, tu devrais lire plus attentivement tes leçons d'arithmétique au lieu de croire de telles choses ! Écoute plutôt le moyen essentiel de connaître la vérité.

- Qu'est-il ? pleurniche l'enfant.

- Le doute, car tes perceptions te trompent, mon petit.

L'enfant le regarde, perplexe.

- Oui, souviens-toi. Quand tu pensais qu'il y avait la présence du père Noël dans ta chambre, tes seuls arguments étaient que tu l'avais *vu*, et que tu avais *entendu* sa voix. Ce ne sont qu'illusions, sombre ingénu. Qui te dit que tu ne rêves pas ? Comment peux-tu réellement distinguer tes rêves de cette réalité ? Voilà pourquoi tu devrais travailler tes cours d'arithmétique avec passion, car cette science est exacte, que tu rêves ou pas.

- Mais père, Dieu a organisé ce monde, il est gentil. Pourquoi il aurait fait tout ça, alors ?

- Et pourquoi Dieu ne se serait justement pas amusé à le faire ? À nous observer tels des playmobils à patauger dans cette réalité ?

- Mais c'est horrible !!

- Je te rassure, Dieu est divinement bienveillant et plein de bonté ... car sinon pourquoi nous avoir créés ? Ou sinon existerait-il alors ?

L'enfant est perdu, le regard écarquillé face à un tel discours.

- Alors il y aurait comme un méchant ?

- Oui un malin génie, qui nous illusionne ... mais chut ! Nous devons faire semblant de croire à tout ce que nous montre ce malin génie car il est doté de bien des ruses pour nous tromper.

- Mais comment battre ce malin génie alors ?

- Le seul moyen puissant mon fils, c'est le doute !!! Si tu doutes de tout, tu ne risques pas de tomber dans ses filets et encore moins de te laisser tenter un jour encore de croire au père Noël. Apprends cela bien par cœur, tel une devise sacrée : *Je ne doute pas que je doute quand je suis en train de douter.*

- Mais pourquoi ?

- Car c'est une pensée infinie ! Candide !

Pierre Bresnu

Descartes se trouvait chez lui, assis sur son chaleureux fauteuil rouge. On ne le voyait plus souvent dehors le René à cause de l'air qui était devenu beaucoup trop pollué pour ce vieil homme de quatre-vingt-seize ans.

Il passait ses journées devant le poste à regarder l'intégrale de son feuilleton favori entrecoupé des quinze minutes de publicité obligatoires à intervalle d'une coupure publicitaire toutes les heures. René les connaissait par cœur, il en avait été plusieurs fois la victime, dans son appartement fleurissaient aspirateurs intelligents, machines à popcorn, épluche-légumes autonomes et autre babioles.

Si René avait cédé à ce que lui proposaient ces réclames, c'est à cause du talent que les publicitaires avaient développé pour persuader que leur produit est indispensable ; en effet René n'était pas le seul vieillard à avoir eu ses opinions chamboulées par la publicité.

Aujourd'hui il en avait assez, ras-le-bol d'être encombré par des objets dont il ne se servait pas.

Il repensa à son passé de philosophe et se mit dans la tête l'idée suivante: « Ces stupides publicités jouent avec mes opinions, si j'arrive à cesser d'opiner je ne me ferai plus jamais séduire par ces produits et je n'aurai plus de problèmes d'argent. »

Aussitôt dit aussitôt fait, Descartes commença par jeter l'intégralité des éléments achetés dont il ne s'était jamais servi.

Après avoir fait de la place dans son appartement, René s'assit à nouveau sur son chaleureux fauteuil rouge et commença à remettre en doute toutes les opinions qu'il avait reçues, du moins celles dont ils se souvenait. Inutile de préciser qu'à quatre-vingt-seize ans, René commençait à perdre la tête, d'autant plus qu'il avait toujours été contre les nouvelles technologies médicales qui auraient pu lui offrir une retraite plus joyeuse.

Parmi les capacités que Descartes perdait de jour en jour, il y avait les réceptions sensibles, même si le vieil homme n'était toujours pas aveugle, son odorat et son audition diminuaient de jour en jour.

Depuis quelques mois, René ne sentait plus l'odeur quotidienne de gâteau au chocolat qui émanait de chez sa voisine, et pourtant, elle lui avait emprunté son moule en silicone encore hier ; s'il devait en croire son odorat, sa voisine aurait arrêté son rituel cuisinier journalier, mais s'il devait se fier à sa vue, elle aurait continué. De cette expérience, Descartes en avait conclu que ses sens n'étaient pas fiables et qu'il fallait douter de ses sensations.

Cependant, aujourd'hui il est possible pour les personnes âgées de bénéficier de divers implants qui pourraient résoudre les tromperies que ses sens d'origine lui font, mais le

refus que René exprimait envers ces technologies, c'était la peur que ces prothèses ne fassent pas réellement partie de son corps, contrairement à ses mains, ses jambes, sa tête dont il était sûr qu'elles lui appartiennent, car il avait beau avoir quelques pertes de mémoires, il ne se faisait pas d'illusions et n'était pas encore tombé dans la folie.

Et pourtant des illusions, Descartes s'en faisait toutes les nuits dans ses songes, il savait très bien qu'il ne quitterait pas son cinquante-sixième étage de si tôt, et étonnement, c'est pourtant ce qu'il faisait chaque soir durant ses rêves.

« Est-ce que mes rêves ne seraient pas une réalité? se disait-il, et est-ce que la réalité dans laquelle je me trouve n'est pas un rêve ? En effet, il n'y a aucun moyen de me prouver que je ne rêve pas actuellement.

Descartes fut interrompu dans sa réflexion par le son de la sonnette. C'était Paul, son ami de longue date, qui venait rendre visite à René une fois par semaine, malgré son âge, grâce aux nombreuses prothèses de membres qu'il s'était fait greffer.

- Alors René, qu'est-ce que tu racontes de beau ?

- Oh, rien, tu sais, j'étais simplement à la recherche d'indices qui prouveraient que notre réalité n'est qu'un rêve.

- Je vois... Ça va toujours pas mieux la tête n'est ce pas ? Bref, mardi dernier, j'ai été opéré à nouveau.

- Encore ! répondit Descartes d'un ton stupéfait.

- Oui ! Mais cette fois-là, ce n'est pas quelque chose de commun : on m'a greffé les yeux d'une crevette-mante, je suis maintenant capable de distinguer des millions de couleurs que tu ne pourrais jamais imaginer. Je connais ton avis sur ces modifications, mais si tu devais en essayer une, c'est bien celle-ci !

- Oh tu sais, je ne pense pas qu'une telle modification me changerait réellement la vie, je ne sors plus de chez moi et je ne pense pas que mon poste de télévision soit capable d'afficher de telles nuances.

- Mais les rêves, René ! Les rêves ! Depuis mon opération, mes songes sont devenus des spectacles colorés auxquels tu ne pourras jamais assister avec ta vue basique.

René et Paul continuèrent leur discussion pendant plusieurs heures.

Le soir même, René repensa à ce que lui avait dit son ami, il l'enviait un peu du fait qu'il ne pourrait jamais goûter aux joies de l'inimaginable.

En effet, Descartes était conscient que tout ce à quoi il songeait avaient pour base des éléments dont il avait été témoin durant son existence. Il se coucha en regrettant d'avoir ouvert à Paul, qui lui avait transmis une nouvelle opinion.

Le lendemain matin Descartes se mit à analyser son rêve de la nuit, il se souvint des paysages, des créatures et de la flore qu'il avait croisés. Tous ces éléments étaient surréalistes cependant une chose était commune à tous les univers qu'il avait visités en l'espace de quelques heures, en effet ces mondes étaient tous créés à partir d'une base indubitable, les mathématiques. Descartes avait beau chercher, il n'arrivait pas à trouver un moyen de douter que deux et deux font quatre.

En réfléchissant à ce sujet, Descartes commença à supposer l'existence d'un Dieu, qui l'aurait créé et qui contrôlerait ses perceptions. Dans sa supposition, René prit en compte le fait que cette divinité pourrait être d'une bonté infinie, mais également qu'il puisse être un Dieu vicieux qui s'amuserait à tromper nos esprits, tel un enfant jouant avec des figurines de soldats dans une maison de poupée. De ce fait, ce Dieu aurait très bien pu faire croire à Descartes n'importe quoi : dans ce cas de figure il était possible que les opinions dont il doutait depuis hier soient vraies.

Face à cette prise d'otage de son esprit, Descartes se mit à suspendre son jugement sur toutes les opinions qu'il avait traitées. Dans cette optique, René alla même jusqu'à supprimer sa vision d'un Dieu infiniment bon et à le remplacer par un mauvais génie dont l'unique but était de le tromper. Descartes décida donc de jouer le têtard et d'arrêter de prendre en compte ce que le mauvais génie pouvait dire. Par conséquent René était donc persuadé que plus rien n'était vrai.

Cependant ce que René n'avait pas traité, c'est ce qu'il venait d'effectuer. Il avait passé les deux derniers jours à douter sans jamais remettre en doute cette action. Descartes se mit donc à douter qu'il doutait et en conclut qu'il doutait dans tous les cas. C'est ainsi qu'au bout de deux jours d'intense réflexion, René Descartes arriva enfin à sa première vérité.

Ludovic Brunot

René Descartes se faisait vieux. Ses articulations le faisaient souffrir, les bras de Morphée étaient devenus une tentation constante et des rides commençaient à creuser son visage de plus en plus travaillé par le temps. Pour autant Descartes ne s'était pas retiré de la vie publique pour se laisser mourir paisiblement au coin du feu dans son château. Il était là pour se lancer dans un projet qu'il s'était juré de finaliser : se défaire des opinions pour trouver une vérité sur laquelle refonder la science ! En somme, rien de bien ardu, de quoi l'occuper un week-end tout au plus.

De bonne heure il déambulait déjà dans ses jardins en songeant à son entreprise. Très vite son esprit de mathématicien lui fournit une méthode : « Je vais douter de tout et si je trouve quelque chose d'indubitable, j'aurais trouvé une vérité, s'exclamait-il avec un large sourire triomphant qui se dessinait sur son visage tandis qu'un jardinier le fixait-les rumeurs sur la folie de Monsieur n'étaient peut-être pas infondées.

Sans se soucier du jardinier qui le dévisageait, Descartes se dit que pour détruire ses opinions, il fallait toutes les infirmer mais que le faire une par une aurait pris plus d'un week-end.

Perdu dans ses pensées, il ne s'était pas rendu compte qu'il avait fait le tour du parc et qu'il se trouvait face à la colonnade baroque qu'il avait ordonné de détruire. Là, un ouvrier, plus malin que les autres, abattait les colonnes en brisant leur socle, ce qui les faisait s'écrouler. Descartes tenait là une méthode pour se débarrasser de ses opinions : s'attaquer aux plus fondamentales pour que le reste s'écroule avec elles.

Maintenant il cherchait cette base à détruire car s'il ne la trouvait pas, il aurait pu avoir la meilleure des méthodes mais rien sur quoi l'appliquer. Tandis qu'il était plongé dans ses pensées quelqu'un l'appelait au loin- il avait pourtant bien spécifié qu'il ne voulait pas être dérangé.

Descartes alla quand même voir qui le demandait, personne : la bonne avait disparu, le valait nié, le jardinier ne fût que conforté dans l'idée qu'il servait un fou, un fou qui payait bien mais un fou, et le majordome préparait la table du dîner.

Descartes dut se résoudre au fait qu'il avait été victime d'une illusion. Lui, Descartes, avait été trompé par son ouïe, trompé par ses sens. Mais du coup, il avait trouvé la base de ses opinions à laquelle s'attaquer- ses sens- et l'argument pour le faire : si ses sens l'avaient déjà trompé, pourquoi leur ferait-il confiance ? Les sens sont trompeurs. Au fond ce n'était pas si dur : lui, le génial Descartes, avait trouvé comment douter de ses sens et remettre en cause toutes les opinions qui leur étaient liées.

Pourtant il se rendit bien compte que son argument ne marchait pas, au fond il n'avait pas de jambes. Très fier de sa boutade, que nul n'avait du faire avant lui, Descartes savait aussi qu'il n'arriverait pas à douter du fait qu'il était dans son jardin, à l'ombre d'une haie de lauriers avec ses pieds ancrés sur le machin de graviers qui parcourait son

parc. Et que s'il remettait cela en cause, il risquait de sombrer dans la folie ; son sourire avait disparu. Cette tâche était peut-être plus complexe qu'il ne croyait. Descartes ne se prenait pas encore pour un vase ou pour un empereur romain, encore moins pour un empereur romain qui nommerait son cheval sénateur- il avait toujours beaucoup aimé cette histoire. Malgré la distance qu'il prenait avec les fous, il dut bien admettre qu'il y avait un moment où son imagination le rapprochait d'eux : dans ses rêves. S'il savait le plus souvent différencier rêve et veille, il dut bien admettre que parfois, comme la nuit où il avait rêvé de lui-même en Caligula, il avait été trompé. Mais plus grave, il semblait vraiment avoir un petit problème avec les empereurs romains. Ainsi il ne pouvait savoir si en ce moment il était en état de veille ou de songe ; ce doute lui fit presque croire qu'il dormait mais la seule idée qu'une fois réveillé, il ne se souviendrait de rien de tout cela le décida : il ne dormait pas, il ne supportait vraiment pas l'idée de faire travailler son esprit pour rien.

Il trouva tout de même bien pratique le fait qu'il aurait pu dormir : il le supposa donc. Ainsi il ne pouvait plus faire confiance en ses perceptions sensorielles car elles le trompaient constamment. Pour autant, notre imagination ne peut travailler à partir de rien, notre imagination ne peut être créatrice, notre imagination doit bien travailler sur la base de quelque chose de réel. Ainsi le peintre qui avait peint le plafond de sa chambre avait bien dû s'inspirer d'une muse ou d'un modèle pour dessiner la sirène aux formes callipyges qu'il aimait tant, et même s'il n'avait usé que de son imagination, pour la représenter il avait bien dû se baser sur des couleurs ou des formes réelles. Donc, même si l'on pouvait nier le fait que l'on ait un corps, on ne pouvait nier que des choses plus universelles, et vraies, existent, et que du résultat de leur mélange tout ce que nous percevons est formé.

Descartes souriait à nouveau, il semblait avoir nouvellement triomphé et pris sa revanche tel César sur Vercingétorix à Alésia- cette passion soudaine pour Rome l'inquiétait vraiment. Il allait finalement trouver LA vérité ! Si les perceptions sensorielles sont douteuses alors les sciences qui s'appuient sur elles comme l'astronomie sont elles aussi douteuses, tandis que les mathématiques ne s'appuyant que sur la logique, sont toujours vraies : que l'on songe ou que l'on veille, $2+3$ feront toujours 5 et les côtés d'un carré seront toujours quatre. Les mathématiques sont donc la Vérité car elles sont universelles et vraies dans tous les cas.

Heureux de sa découverte, qui ne lui avait pas pris plus d'un demi week-end, il courut vers son bureau pour y inscrire le résumé de sa pensée. La pensée décartienne- il avait pensé à « cartésienne » mais il trouvait que cela sonnait mal- l'aurait fait passer à la postérité. Dans sa course, il trébucha et se trouva agenouillé face à une *pietà*. Cela signifiait-il que Dieu le congratulait d'avoir trouvé la vérité ? Il aurait pu le faire autrement, son arthrite n'allait pas s'améliorer de cette façon. Tout en se dirigeant vers son cabinet de travail, cette fois d'un pas plus lent et maîtrisé, il pensait à l'omnipotence divine qui aurait pu mieux faire les choses. Quand il se demanda si Dieu l'avait toujours trompé en lui faisant croire que $2+3$ font 5 et qu'un carré a quatre côtés. Même dans son extrême bonté, Dieu aurait pu faire en sorte qu'il puisse se tromper. De plus, sans

prendre en compte Dieu, l'homme peut se tromper comme le dit Sénèque. Descartes ne pouvait plus croire à la véracité des mathématiques, pour trouver sa vérité il devait encore chercher.

L'anxiété se lisait clairement sur le visage du mathématicien qui se rendait compte que son projet de trouver sa vérité allait lui prendre plus de temps que prévu. Chaque fois qu'il essayait de trouver une vérité, les mathématiques revenaient au galop, il n'arrivait pas à douter d'elles qui l'avaient accompagné depuis son enfance surtout qu'elles lui semblaient encore fort probables. S'il voulait avancer, il devait tout rejeter en bloc au moindre doute, mais comment s'en convaincre ? Il aurait pu, comme dans son enfance, s'imaginer un ennemi, le malin génie, qui ferait tout pour le tromper sur tout. Ainsi, en s'auto-persuadant de son existence, il était obligé de douter de tout pour ne pas être trompé par cet être maléfique. Cela fonctionnait plutôt bien, et très vite il fut libéré de ses opinions et réussit à douter de toutes sans jamais être trompé, en suspendant son jugement sur tout ce dont il doutait, de ses perceptions sensorielles aux mathématiques.

Si René Descartes avait réussi à ne plus opiner, il devait encore trouver une vérité pour refonder les sciences. Il commençait à craindre qu'il resterait à jamais bloqué dans cet état de doute sans certitudes, il craignait de devenir fou avec une telle méthode.

Affalé sur son fauteuil, il était comme un esclave libre dans un rêve et qui ne veut pas se réveiller et retourner à son dur labeur. Ainsi il ne voulait pas sortir de cet état de liberté de l'esprit qui était le sien dans ce moment de doute mais la peur et une fatigue grandissante le poussaient vers la solide étreinte de Morphée.

Un soir d'hiver, dans une maison isolée au milieu des champs, on pouvait apercevoir la silhouette d'un homme s'agitant dans son lit. Cette silhouette à peine esquissée représentait l'homme dont tout le monde connaissait le nom : René Descartes.

Mais lorsque l'on s'approchait de sa fenêtre, cette ombre devenait de plus en plus précise et l'on se rendait compte qu'il tâtait aveuglement sa table de chevet dans l'obscurité cherchant à empoigner son livre qui l'aiderait sûrement à s'endormir. Allumant sa lumière, son visage qui nous apparaissait fatigué et surpris nous fit comprendre que l'entité qu'il avait dans les mains n'était pas celle attendue.

Par son étonnement, il se rendit compte que ses opinions se trouvaient être fausses.

Il se dirigea alors vers son bureau, le visage illuminé, l'air d'avoir trouvé une idée. Commencant à écrire sur son vieux carnet orné, son imagination prit le dessus et il rédigea intensément durant plusieurs heures. Tout ce qu'il pensait, et tout ce à quoi il aspirait lui semblait désormais être faux. Il crut alors que son entière existence était fondée sur l'erreur. Après avoir longtemps réfléchi, il suggéra, tout en continuant d'écrire sur son joli carnet orné que pour ne plus vivre dans le faux, il fallait se détacher de ses anciennes opinions.

« Si je décide de douter de tout ce à quoi je crois depuis ma naissance, de toutes mes opinions qui s'avèrent être fausses, cela me permettrait peut-être de montrer qu'elles sont fausses, se dit-il en regardant au travers de la fenêtre gelée par le froid dehors. Ainsi décida-t-il de douter de tout ce qui n'est pas certain. La moindre possibilité de douter l'empêcherait d'opiner.

Son visage était cerné par la fatigue et ses mains molles persévéraient à écrire. Il s'aperçut alors que pour ne plus opiner, l'unique solution était de s'abstenir. Désormais, il allait faire abstraction de tout ce qui est douteux. Pour détruire toutes ses opinions, il étudia les fondements sur lesquels ses anciennes opinions étaient fondées. Ses écrits étaient saccadés de multiples mouvements qui paraissaient maintenant représenter les sens. Soudain, lui vint à l'esprit l'idée qu'il serait favorable d'arrêter d'opiner puisque ses sens sont trompeurs. Il se décida donc à distinguer l'apparence de la réalité, et prit en compte tout d'un coup que depuis son enfance, ses sens et sa sensibilité l'avait mené jusque là. Son visage se crispa, en effet, il prit conscience que petit, il pensait un tas de choses qui lui apparaissaient maintenant fausses.

« S'ils m'ont trompé une fois, ils peuvent le refaire, suggéra-t-il.

Après maintes et maintes réflexions, il aborda la question du rêve et une autre pensée lui parvint soudain : « Je deviens fou, se dit-il en se touchant le visage comme s'il venait de découvrir son propre corps. Mais il continua : « Comme tout homme, je dors et donc je rêve ; combien de fois il m'est arrivé de songer la nuit quand j'étais en ce lieu, que j'étais habillé et que j'étais auprès du feu quoi que je fusse tout nu dans ce lit, se dit-il.

Une distinction apparut nécessaire entre la perception qu'il avait quand il rêvait et la perception qu'il avait quand il était réveillé : dans un état de veille les perceptions lui

paraissaient plus claires et plus distinctes. On voyait donc sur son visage un certain étonnement puisqu'il se rendit compte qu'il n'y a rien qui puisse assurer que ses perceptions actuelles ne soient pas des songes, qu'en ce moment même où il écrit, il rêve peut-être et c'est pourquoi donc, il faudrait se méfier des perceptions. Il n'a aucun moyen de savoir, de distinguer avec certitude les perceptions de la veille des perceptions des songes, donc il est possible que toutes ses perceptions soient illusions, c'est pourquoi il en vint à douter de ses perceptions pour éviter d'être trompé et donc d'être dans l'illusion.

Puis il s'arrêta un moment, l'air pensif et commença à grimacer, « Supposons que nous dormons, ce dont nos rêves sont composés serait donc fait à partir d'images, de tableaux, dit-il dans un murmure. Peut-être, pensa-t-il, serait-ce des images parvenues de quelque chose de réel puisque ce n'est pas possible de tout imaginer. » Il se leva soudainement, fit un tour dans la pièce, se mit à regarder le ciel étoilé pendant quelques instants puis revint s'asseoir à son grand bureau de bois.

Il continua sa réflexion en écrivant, toujours sur son vieux carnet orné, que l'imagination humaine doit être travaillé à partir d'un modèle. C'est pourquoi il se mit à réfléchir puis lui vint à l'esprit quelque chose de si particulier qu'un immense sourire apparut sur son visage fermé depuis tout ce temps : et si l'imagination était d'ordre géométrique ? On aurait donc à la fois la simplicité et l'universalité ! A présent tout s'explique, les mathématiques sont la science de la mesure ! Il semble dès lors qu'il y ait au moins quelque chose de vrai, de réel, impossible d'en douter, puisque ce serait le socle de la science et donc la vérité mathématique. Mais peut-il avoir vraiment confiance, les mathématiques à leur tour ne vont-elle pas essayer de le tromper ? Descartes décide alors d'en douter puisqu'en effet il n'est pas impossible que l'esprit humain se trompe toujours c'est pourquoi les mathématiques ne doivent pas faire exception. De plus l'intervention du Dieu et du mauvais génie ne peut qu'accroître ses doutes métaphysiques.

C'est pourquoi, peut-être, continua-t-il d'écrire, la physique ou encore l'astronomie sont des sciences incertaines. Néanmoins lui vint à l'esprit que les choses fondées sur des sciences générales telles que la géométrie et l'arithmétique ne laissent pas la place au doute puisque qu'il soit endormi ou éveillé, le carré sera toujours composé de quatre cotés. Il comprend donc assez rapidement que quoi qu'il pense, ses anciennes opinions lui reviennent sous formes de couches dans son esprit, bien évidemment ces couches assez encombrantes ne pouvaient pas disparaître et cela provoqua en lui une tension palpable.

Il prit conscience alors que son esprit était attiré par la croyance, de ce fait, Descartes décida alors d'inventer un personnage fictif qui servirait pour son entreprise, pourquoi pas un mauvais génie, c'est alors qu'il mit en scène ce petit mauvais génie, il prit alors conscience que peut-être il se jouait de lui grâce à sa crédulité en lui faisant voir des choses.

C'est alors qu'il se remit en question et se demanda : pourquoi ne pas jouer à son tour avec le malin génie ? Il va être très puissant puisqu'en effet il va s'opposer à lui en

doutant : puisqu'il se dit qu'il est trompé, il va douter en permanence et comprendre à ce moment que l'arme la plus puissante est de douter contre la tromperie du mauvais génie.

Il se peut donc qu'il ne trouve jamais la vérité. Son visage de plus en plus crispé par la difficulté de sa tâche, René continua malgré tout d'écrire à son bureau, face à la fenêtre gelée de l'hiver. « Certes il n'y a pas de vrai Dieu, mais le malin génie puissant et trompeur m'induit en erreur depuis bien trop longtemps », s'exprima-t-il. Le malin génie était pour lui un vilain personnage, qui n'avait pour entreprise que de le tromper. « Cependant, se dit-il, je suis bien trop vieux et paresseux pour ne pas me laisser retomber dans le train de la vie. En outre, cette entreprise que je me suis confié est plus compliquée que je ne le pensais. »

Ainsi, suggéra-il que ses anciennes opinions n'étaient peut-être pas les bonnes et véritables, mais la vie qu'il menait à cette instant lui plaisait suffisamment et il valait sûrement mieux rester dans cet état que de tomber dans la folie.

Luna Candeloro

Descartes était un homme qui adorait réfléchir. C'était l'une de ces personnes qui adoraient s'asseoir dans un fauteuil en face d'un feu de bois, avec un stylo à la main et des feuilles blanches pour exprimer ses idées. Il adorait étaler des mots et les mélanger entre eux pour faire apparaître une harmonie et permettre une lecture fluide et enivrante. Mais ce qui lui plaisait encore plus c'était d'ajouter les points finaux et de montrer l'effet de ses phrases sur les suivantes. En toutes choses, Descartes était un homme mûr, passionné par l'écriture et par ses réflexions qui remettent en cause les grands principes et les valeurs de la vie et de la connaissance.

En cette belle journée des années 1630, qui commençait comme toutes les autres, Descartes va soudainement voir son monde s'écrouler du fait d'un simple constat. Il va se rendre compte que tout son apprentissage qu'il affirmait comme vrai depuis son enfance, va, en réalité, s'avérer faux avec le progrès des sciences. Il se rend compte alors que tout ce qu'il croyait n'était qu'une erreur. Ainsi cette remarque va le plonger dans l'incertitude pour l'ensemble de ces connaissances qu'il pensait véritables. Il aurait pu alors conclure sa réflexion avec les sceptiques dont l'esprit humain n'atteint aucune certitude, doutant naturellement et pensant qu'en matière de vérité absolue il est plus sage de suspendre son jugement. Mais finalement il décide d'oublier cette incertitude. En effet pendant qu'il le peut, il décide de tout reprendre depuis le début en se défaisant de ses opinions et en reconstruisant des fondements solides pour les sciences. Il veut découvrir par lui-même l'intelligence et la vérité que cachaient ses opinions.

Pour cela il va libérer son esprit de toutes ces opinions en s'installant en Hollande pour être dans un espace de profonde solitude.

De nouveau assis au près du feu dont les flammes qui crépitaient, semblaient danser, Descartes décide que la meilleure solution préalable serait de douter. Malheureusement il va vite se rendre compte qu'il y a trop d'opinions et que douter de chacune d'elles serait beaucoup trop long pour parvenir à son but. Contrairement aux sceptiques, Descartes choisit volontairement de douter. Il considère comme faux tout ce qui n'est pas absolument certain. Ainsi pour atteindre son objectif, il s'attaque aux fondements mêmes des connaissances qu'il a acquises.

Or il se rappelle que tout ce qu'il a appris, a été issu des sens tel que l'ouïe, l'odorat, le toucher, la vue ou encore le goût grâce à son expérience du monde. Ainsi, il se dit que par cette perception nous avons tendance à penser que ce que nous recevons est vrai. Pourtant il remarque que la plupart du temps, ses sens ne sont pas fiables et qu'il lui est arrivé que ses sens soient parfois trompeurs. Tenant compte de cette illusion et appliquant la règle du doute, Descartes décide de tenir ses sens pour faux.

Cependant, il se rend rapidement compte, que son esprit n'adhère qu'en partie à cette idée. En effet même s'il peut douter de sa perception avec ses sens, il ne peut pas douter de manière raisonnable de la sensibilité de son corps.

D'après lui, ceux qui en sont capables ne peuvent être que des fous. Alors pour vérifier l'impossibilité de douter de l'existence de son corps, Descartes décide d'utiliser l'argument du rêve. Quand on rêve notre état est semblable à celui d'un fou éveillé. Pourtant rien ne permet de distinguer l'état de rêve et de veille, alors cela revient à dire que la réalité du corps est incertaine. En appliquant la règle du doute, Descartes pense qu'il est préférable de douter de l'existence de son propre corps comme les fous même s'il est convaincu qu'il n'en est pas un. Mais il y a toujours certaines idées qui résistent au doute. Et cela le frustre ! En effet ne faut-il pas avoir une main ou un corps pour en avoir l'idée ? Le rêve est imaginaire et ne dispose pas d'un modèle réel mais combine des éléments qui sont bien existant.

Alors que cette pensée lui vient, Descartes se dit qu'il peut désormais douter de la vérité des sciences et de l'astronomie, qui peuvent tout aussi bien être imaginaires. Mais pour lui cela n'est pas possible car en y repensant il doit exister une science fiable. Il est impossible de remettre en cause les figures géométriques, les nombres et les grandeurs sur lesquels on se base pour avoir des mesures précises. Cela reviendrait à reprendre depuis le début.

Descartes commence à se perdre dans cette réflexion qu'il n'a cessé de faire depuis qu'il s'est installé. En regardant ses feuilles, il remarque que les mots se mélangent, s'entrecroisent et que certains sont barrés. Il ne voit pas du tout comment il pourrait continuer. Alors qu'il relève la tête, il aperçoit au-dessus de la cheminée une croix chrétienne. Cela lui fait penser à Dieu dont chaque être humain dépend. Soudain il réalise que Dieu aurait pu truquer les évidences et donc que le ciel n'est peut-être qu'une simple illusion. Ainsi le doute pourrait bien être appliqué pour la géométrie. En réalisant ce qu'il vient d'écrire, il se dit que cette conclusion pourrait montrer que Dieu est mauvais et cela ne lui correspond pas. Il décide alors de modifier sa pensée, en émettant l'hypothèse que Dieu pourrait laisser errer et se tromper les hommes sans pour autant intervenir.

Descartes se demande si son cheminement en vaut la peine. Il sait que l'assurance et la maturité est nécessaire pour avoir de telles pensées. Or certains préféreront refuser l'hypothèse du Dieu plutôt que d'affronter l'incertitude. Il se dit alors qu'il ferait mieux de la feindre et de laisser le choix pour ceux, ayant la réflexion développée, qui pourrait comprendre son idée.

Du coup il décide de revenir en arrière dans son raisonnement. Si finalement l'être humain ne dépendait pas de Dieu mais du destin cela reviendrait au même ! Descartes secoue la tête ! Il préfère oublier cette hypothèse de Dieu trompeur qui semble difficilement envisageable. Dans tous les cas le fait de se tromper en géométrie et en arithmétique suffit à rejeter toutes les connaissances acquises présentées comme vraies.

Descartes se rend compte que les raisons de douter évoquées juste avant ne sont pas suffisantes pour empêcher le retour des anciennes opinions. Le fait que ces opinions soient ancrées dans son esprit rend plus difficile la tâche de s'en débarrasser facilement. Il faut qu'il arrête d'énumérer ces raisons et qu'il aille plus loin dans sa démarche. Il faut une fois pour toutes trouver le moyen de rompre avec l'usage habituel de la pensée pour identifier la vérité. Mais il ne voit pas comment s'y prendre !

Au bout de quelques minutes, il décide que le meilleur moyen pour y parvenir serait de se tromper lui-même, de faire comme si toutes ses pensées étaient un mirage. Et pour réussir il va alors créer l'hypothèse du malin génie dont toutes les activités seraient tournées vers la tromperie. Il ne sait pas si un tel être existe réellement mais il se dit qu'il y a peut-être des chances et il ne veut pas exclure cette possibilité qui pourrait suffire à détruire toute pensée.

Ainsi il se rend compte que l'esprit de l'homme paresse et que la tâche philosophique va à l'encontre de la nature crédule de l'homme. Il sait que ce manque d'action définit la vie ordinaire de l'homme. Il sait que l'esprit humain préfère se bercer d'illusions que d'affronter l'épreuve du doute qui ne laisse pour l'instant aucune certitude. Pourtant Descartes a une autre idée qui pourrait bien modifier toutes celles d'avant.

Douze coups sonnent sur l'horloge en face de lui. Il ne s'était pas rendu compte qu'il était si tard. Il décide de faire une pause pour laisser son esprit se reposer avant de reprendre et d'attaquer la suite.

Par la troisième fenêtre, située au rez de chaussée de l'immeuble 112, rue Beaugrenelle, on pouvait apercevoir un homme à la chevelure ébouriffée qui enfilait avec rapidité sa deuxième chaussure de cuir. Il semblait pressé. Le lit encore défait témoignait des songes les plus profonds dont il avait été le partenaire. L'horloge murale annonçait midi-cinq. L'homme inspecta d'un bref coup d'œil à quoi il ressemblait après cette préparation précipitée et partit. Midi et quart. Il claqua la porte à double battant du hall d'entrée délabré, marcha d'un pas déterminé, bien qu'il fût volontiers resté dans ce lit où ses songes lui avaient joué des tours plus d'une fois. C'est alors la tête dans ses pensées qu'il percuta un jeune cycliste bien maladroit, sans doute responsable de la distribution de la gazette matinale. Le retardataire virevoltant et étourdi, en laissa tomber un des nombreux cahiers qu'il tenait à bouts de bras.

C'est ainsi que ce carnet se retrouva orphelin, sous les yeux d'un autre. En effet la scène, amusante, avait attiré l'attention d'un homme plutôt âgé, qui, tel un doyen, observait les passants sur un banc. Il attendit un quart d'heure, vérifia que personne autour de lui n'agissait dans la détresse de retrouver un objet perdu, et s'empara du cahier.

Une fois chez lui, il l'ouvrit mais ne comprit pas d'emblée le sens de ces écrits. Des idées étaient répertoriées et numérotées. Elles constituaient une sorte de liste à suivre, tout comme un cheminement qu'il fallait minutieusement respecter pour ne pas s'égarer. A la manière d'un livre de bricolage ou d'un livre de recettes, l'auteur y avait prit soin d'énumérer des étapes. Ainsi l'homme y déchiffrait sous une écriture approximative : *Première Méditation. Des choses que l'on peut révoquer en doute.* On pouvait ainsi lire l'énoncé du projet. Il s'agissait de se défaire de toutes les opinions reçues au cours de la vie de chacun, afin d'être par la suite capable de réfléchir par soi-même. Etait-ce imaginable ?

Alors l'homme en lut davantage afin de comprendre cet homme aux livres. Ces écrits traduisaient une sorte de déception. L'homme semblait se confier à une sorte de journal, où il exposait ces idées. Il écrivait s'être aperçu s'être trompé sur toutes les idées qu'il avait reçues depuis son enfance. Il cherchait à supprimer ces opinions construites sur *un infini mensonge* selon lui. Dans le journal, cette page était raturée. Il avait insisté sur le mot mensonge. Ainsi, il avait inscrit un chiffre qui correspondait sûrement à son âge, en émettant l'hypothèse que tout le processus d'opinion correspondait à la période enfantine. Il avait alors attendu un certain âge pour être sûr de ne pas être tenté de croire de nouveau à quelque opinion venue d'autrui. Mais la révocation de toutes choses constituait un travail inhumain. Ainsi, il prenait soin de s'attarder sur la remise en question des opinions fondamentales, sorte de piliers, afin de détruire tout l'édifice et, autrement dit, toutes les opinions qui en découlaient.

L'homme remarqua quelques schémas de pierres raturées et s'amusait du don minutieux duquel était doté cet homme si maladroit. Il poursuivit. L'homme avait trouvé une méthode pour supprimer ces fondements et l'appelait le doute. Ce doute était l'instrument qui lui permettait de supprimer la moindre hésitation. Alors, le cheminement de son esprit se mettait en place petit à petit, révoquant certains grands principes. L'un des grands principes auquel il s'était attaché n'était autre que les sens. En effet, l'homme avait noté que trop souvent, il s'était fait avoir par ses perceptions sensibles. Lorsqu'il rêvait par exemple, il était homme mais se trouvait dans un état où il était incapable de distinguer l'onirique de la réalité.

Ces notes étaient complexifiées par son écriture très indécise. L'homme qui lisait en déduisit alors que si les sens pouvaient jouer des sens, il fallait les évincer. Pour autant l'auteur ne semblait pas souhaiter tomber dans la folie comme l'autre homme avait pu le notifier grâce à l'inscription de ce terme une dizaine de fois sur une seule page. L'homme avait alors inscrit sa volonté de tenter une expérience. Il écrivait : *Si je suis capable de penser ou de croire que l'état dans lequel je me trouve est un rêve, alors je vais tenter de croire que je suis endormi.*

Vint alors une remarque cohérente qui fit réagir son lecteur. Lorsque le rêve fut évoqué, il se questionna alors sur son origine, d'où venait-il ? Il paraissait évident pour le lecteur que le rêve avait un modèle, qu'il prenait appui sur des éléments réels. L'homme leva les yeux et eut un instant de réflexion. Il se mit à chercher un de ses rêves qui n'avait aucun rapport avec ce qu'il avait déjà vécu. L'écrivain avait raison.

Les sens étaient alors douteux et nous étions capables de nous imaginer dans un rêve de la même manière que nous nous pensions éveillés. L'homme, pensant, se questionna. Existait-il un sujet sur lequel il était impossible de douter ?

Au fil des pages, vint alors un argument qui rassura l'homme, qui commençait à remettre en question toute son existence. Etudiant en médecine, ce qu'il lut par la suite le rassura. L'écrivain développait l'idée selon laquelle si ce que nous apprenions nos sens était douteux, il lui semblait impossible de douter d'un apprentissage : les mathématiques. Mais en y réfléchissant, le jeune homme se questionnait. Si les mathématiques n'étaient pas dubitables, le fait même de cette pensée constituait une opinion. Elles étaient alors, au même titre que les autres, révocables. Néanmoins celles-ci se différenciaient des autres raisons de douter. Effectivement si les premières paraissaient évidentes et étaient naturelles, elles ne nécessitaient pas pour autant l'implication des autres selon l'homme. Cette révocation qui remettait en doute les théorèmes scientifiques, se situait selon l'homme au dessus de notre monde. Elle faisait intervenir Dieu, ce qui la distinguait des autres. L'homme commençait à avoir des sueurs froides en imaginant que notre entière vie aurait pu être basée sur une erreur. Il dévorait les pages une à une, comme pour se rassurer et dans l'espoir de trouver une fin heureuse. Dieu aurait-il été un être transcendant trompeur ? Il finit par trouver ce qu'il cherchait et découvrit qu'il se trompait. En effet, l'écrivain expliquait que Dieu était un être infiniment bon. Comment pouvait-il se trouver malveillant à l'égard de l'homme ? L'homme lui, était néanmoins capable de pécher, qu'un dieu soit présent ou non et, à sa différence, constituait un être faillible. Cette faillibilité poussa l'écrivain, quelques pages

après celles-ci, à créer un être de sorte à se soumettre lui-même à un exercice mental. L'homme remarquait que l'écrivain aimait s'adonner à des exercices personnels. Ceux-ci lui permettaient de lutter contre la tromperie.

C'est ainsi qu'après une lutte contre le sommeil, car il y avait passé toute la soirée, l'homme décida de quitter son chevet. Dans un ultime effort, il déchiffra les derniers mots de l'écrivain qui s'apparentaient pour lui à des hiéroglyphes. L'écrivain décrivait les difficultés de sa tâche pour arriver à trouver une vérité et son souhait profond d'être sûr de quelque chose.

L'homme aurait voulu en savoir plus, et se dit qu'il serait même prêt à bousculer de nouveau cet individu afin de s'emparer de son deuxième écrit.

René Descartes s'était aperçu que depuis le début de sa vie, il n'avait reçu que des fausses opinions qu'il avait prises pour véritables. Il avait pensé à toutes les détruire, mais pour établir quelque chose de ferme en sciences, il avait attendu un âge mûr pour commencer cette entreprise.

Maintenant que son esprit était libre, qu'il était reposé et seul, Descartes pouvait s'appliquer entièrement à se défaire de ses opinions. Pour arriver à ce dessein, il lui fallait prouver qu'elles étaient toutes fausses, il savait qu'il n'y viendrait peut-être jamais à bout mais il se persuada qu'il devait arrêter de croire à des choses qui n'étaient pas certaines et indubitables et que le moindre sujet de douter lui suffirait à rejeter une opinion. Pour cela, il n'avait pas besoin d'examiner ses opinions une par une, mais juste de s'attaquer aux principes sur lesquels ses opinions étaient appuyées.

Il remarqua que tout ce qu'il avait cru le plus vrai, il l'avait appris par ses sens. Mais il remarqua aussi que ses sens l'avaient souvent trompé. Il décida donc d'arrêter de se fier à ses sens.

Mais il y a des choses dont il ne pouvait pas douter sans tomber dans la folie, par exemple qu'il avait un corps et des mains.

Toutefois, il ne devait pas oublier qu'il était un homme et qu'il avait des besoins, comme dormir, qu'il rêvait, et que dans ses songes, quelquefois, des choses lui paraissaient véritables, alors qu'elles étaient fausses. Combien de fois il s'était vu habillé auprès du feu alors qu'il était vraiment nu dans son lit ? Il lui semblait à présent qu'il était éveillé, que ses yeux n'étaient point endormis, que sa tête n'était pas assoupie, tout lui paraissait clair et distinct. Mais en y repensant, il se souvenait d'avoir été trompé dans son sommeil par de semblables illusions et il se rendit compte qu'il n'avait aucun indice pour distinguer la veille du sommeil. Descartes se persuada alors qu'il était en train de dormir.

Il supposa donc que tout ce qu'il faisait, qu'il ouvrait les yeux, qu'il remuait la tête, qu'il étendait les mains etc. n'était que des illusions et que nous ne voyions pas notre corps comme il était réellement. Mais il lui fallut avouer que toutes les choses qu'on voyait dans nos rêves n'étaient formées qu'à partir de choses réelles et que donc notre corps n'était pas une chose imaginaire mais existante. Car les peintres quand ils s'efforcent à représenter des sirènes, des satyres par des formes bizarres, font seulement un mélange de plusieurs animaux et même si leur imagination est assez forte pour créer des choses jamais vues, ils ne peuvent pas inventer de nouvelles choses.

Il se dit alors que toutes les sciences qui dépendent de la considération des choses composées (physique, astronomie, médecine) étaient incertaines, mais que la géométrie et les autres sciences de cette nature, qui ne traitent que de choses simples, contenaient quelque chose de certain et d'indubitable. Car qu'il soit réveillé ou non, 2 et 3 feront toujours 5 et le carré aura toujours 4 côtés : il en déduisit donc qu'il ne semblait pas possible que ces vérités puissent être fausses.

Descartes commençait à penser à une de ses opinions précises : il croyait en un Dieu transcendant qui l'avait créé tel qu'il était. Mais qu'est-ce qui l'assurait que ce Dieu n'ait

rien créé et qu'il lui faisait seulement croire qu'il y avait un monde ? Peut-être ce Dieu l'avait fait se tromper quand il additionnait 2 et 3 ou quand il comptait les côtés d'un carré. Mais ce Dieu est dit bon, toutefois Descartes ne trouva pas étonnant que ce dieu le fasse se tromper quelquefois.

Descartes supposa alors que Dieu était une fable, qu'il était arrivé sur Terre par hasard et qu'il était imparfait et que c'est pour cela qu'il se trompait. Descartes se trouva contraint d'avouer que de toutes ses anciennes opinions, il n'y en avait pas une dont il ne pouvait douter et qu'il était nécessaire de suspendre son jugement sur ses pensées.

Mais il se rendit compte que ses opinions ne cessaient de revenir à ses pensées, se rendant maîtresses de son esprit, qu'il n'arrêterait jamais d'y croire s'il continuait à les considérer, il décida alors d'employer tous ses soins à se tromper lui-même faisant comme si toutes ses pensées étaient fausses et imaginaires. Il supposa donc qu'il n'y avait pas un Dieu, mais un mauvais génie qui employait son entreprise à le tromper, et que toutes les choses qu'il voyait n'étaient que des illusions de ce mauvais génie. Il se considéra alors lui-même sans corps, sans sens. Mais ce dessein était laborieux et une certaine paresse entraînait Descartes dans sa vie ordinaire.

Angelina Espitalié

La fille ouvrit subitement les yeux. La nuit était tombée depuis longtemps et l'obscurité ne lui permettait d'apercevoir que les contours flous des quelques meubles présents dans la pièce. Quand les dernières brumes du sommeil se dissipèrent, elle se demanda ce qui l'avait réveillée de la sorte. Elle sentit alors une certaine tension s'installer dans l'air, comme si elle pouvait la voir arriver et s'infiltrer à travers les fins murs qui la retenaient prisonnière. Le silence régnait dans la pièce, on ne pouvait entendre que les respirations régulières de ses deux jeunes soeurs, endormies dans leur lit à quelques mètres d'elle.

Quand la fille fut rassurée de voir que rien ne clochait autour d'elle, elle voulut se rendormir, mais en fût empêchée par la tension qui s'était logée dans sa poitrine, quand elle entendit au loin une alarme. Elle sonnait comme une angoissante musique à ses oreilles et ne cessait de se répéter inlassablement, jouant éternellement le même air. Habituellement, ce bruit ne semblait pas venir d'aussi près et ne demeurait jamais plus que quelques secondes.

- Riley, que se passe-t-il ? lui demanda sa soeur Nomi, qui fut réveillée par le vacarme ambiant.

Malgré l'obscurité de la pièce, Riley pouvait apercevoir les traits crispés du visage de sa soeur. Elle fut soudain atteinte d'un élan de tendresse envers Nomi, qui était, avec son autre soeur, Elise, la personne qui lui était le plus chère. Riley se souvenait de l'arrivée de Nomi, ici. Elle pouvait revoir la terreur qu'abritaient ses magnifiques yeux bleus. Ces yeux, qui lui semblaient si familiers et en même temps si étrangers. Cela faisait plus de trois ans que Riley vivait entre ces murs lorsque Nomi était arrivée. Elise les avait rejointes quelques années plus tard, plus courageuse que jamais, refusant de verser la moindre larme.

- Tout va bien, Nomi, tenta de rassurer l'ainée. Retourne te coucher, avant qu'il ne descende.

Ses propres mots lui comprimèrent le coeur à cause de la crainte qu'il lui causait. Malgré toutes ces années en sa compagnie (elle avait arrêté de compter les jours passés après l'arrivée de Nomi), l'homme qui les retenait n'avait jamais montré une once de gentillesse ou de compassion à l'égard d'une des trois filles. Il avait toujours montré un visage froid et autoritaire qui accompagnait la violence de ses coups. Il lui imposait également au point des règles, toujours plus exigeantes, dont la première était de ne sortir sous aucun prétexte. Aucune des filles n'avaient jamais enfreint cette règle, redoutant les conséquences que cet acte pourrait engendrer.

Les hurlements résonnaient de plus en plus forts en dehors des murs qui protégeaient Riley. Elle se demanda une fois de plus ce qu'il pouvait se passer pour que le bruit cesse de battre violemment contre ses tympanes. Cependant, elle ne pouvait pas prendre le risque d'aller regarder à travers les fenêtres au ras du plafond à cause du plancher grinçant qui risquerait d'attirer son attention. Elles avaient interdiction de se lever au milieu de la nuit, et Riley ne voulait pas tenter l'expérience de sitôt. De plus, les fenêtres

étaient bien trop hautes pour que Riley puisse apercevoir quoi que ce soit en dehors.

Tout en traversant la pièce des yeux, du plafond teinté de taches sombres d'humidité, jusqu'aux murs qu'elle savait jaunâtres où le papier peint se décollait par endroits, elle croisa le regard de Nomi, toujours aussi inquiète. Elle comprenait qu'elle ne puisse se rendormir dans de telles conditions. Son autre soeur, Elise, ne souffrait cependant pas du même problème. Il était très difficile de réveiller la jeune fille. Pourtant, le plus léger contact pouvait la faire sortir de ses sommeils les plus profonds. Elle ne s'était pas réveillée et continuait de voyager dans ses rêves, malgré le tumulte ambiant.

Alors que Riley continuait d'observer sa soeur endormie, de vives lumières bleues et rouges se reflétèrent sur le corps endormi d'Elise. Son coeur eut un sursaut douloureux dans sa poitrine quand elle trouva l'origine de ce halo coloré. Elle observa intensément une des fenêtres qui reflétait ce spectacle de couleurs. Ces lumières venaient de l'extérieur et semblaient accompagner cette assourdissante alarme. Riley ne pouvait ôter ses yeux de ce spectacle hypnotique.

Alors que le tumulte continuait de résonner en dehors, un bruit retentit à l'étage, juste au-dessus de sa tête. Elle leva les yeux vers le plafond, par instinct, comme si elle pouvait voir à travers et déterminer l'origine de tout cela.

Riley détourna les yeux du plafond et les reposa sur sa soeur Elise, toujours endormie. Elle se dit qu'il faudrait la réveiller, lorsque Nomi se leva de son lit et se dirigea vers celui d'Elise, comme si elle avait lu dans ses pensées.

Le coeur de Riley battait tellement fort qu'elle pouvait l'entendre résonner dans sa poitrine malgré l'agitation à l'étage. Elle se mit à compter les pulsations dans sa tête, malgré la vitesse à laquelle elles allaient. Elle en avait compté trois cent cinquante-deux lorsque la porte, à quelques mètres d'elle, explosa.

Le bruit l'accabla de toute part. Elle ferma les yeux violemment, pour atténuer la peur qui gagnait encore du terrain. Après quelques secondes, Riley n'entendit plus rien. Quand elle se rendit compte du silence pesant, elle ouvrit prudemment les yeux et les vit. Trois personnes. Des hommes (à voir leur carrure), vêtus de combinaisons sombres et masqués se tenaient face à elle, des armes aux bras. Elle en avait vues des similaires une fois à l'étage. Elle s'était faufilée discrètement dans le salon en voulant aller dans la salle de bain et ses yeux étaient tombés sur ce genre de machines, posées sur la table basse qui trônait au milieu de la pièce. Elle ne savait pas comment, mais savait que ces objets étaient très dangereux. Et ils étaient pointés sur elle et ses soeurs. Une migraine fulgurante s'abattit sur Riley à la vue de ces armes. Puis elles devinrent floues, ainsi que les hommes qui les tenaient. La pièce sembla tanguer violemment, puis l'obscurité l'engloutit complètement.

Riley se réveilla sous les sons de bip réguliers qui résonnaient autour d'elle. Elle leva les yeux lentement, tout en prenant conscience du nouvel environnement qui l'entourait. Elle ne reconnaissait ni les murs immaculés, ni l'odeur de désinfectant qui embaumait la pièce, ni le lit dans lequel elle se trouvait et qui était plus confortable que tout ce sur quoi elle avait dormi auparavant. La panique monta en elle à mesure qu'elle réalisa

qu'elle se trouvait en dehors de chez elle. Ses yeux balayèrent la chambre à toute vitesse, ce qui lui déclencha une nouvelle migraine qui lui rappela les derniers événements de la nuit. En regardant la fenêtre, elle vit le soleil cogner contre la vitre, ce qui confirma que plusieurs heures avaient passé depuis qu'elle s'était évanouie. Elle repensa alors à ses soeurs, aussi effrayées qu'elle et se demanda où elle se trouvaient.

- Renée ?

Une femme d'âge mûre se tenait dans l'embrasement de la porte. De son lit, Riley ne pouvait apercevoir que la fine silhouette de la femme, ses longs cheveux bruns noués en une queue de cheval basse et des yeux bleus qui l'observaient intensément.

- Comment te sens-tu, Renée ? répéta la femme en regardant Riley droit dans les yeux.

Riley était confuse. Elle regarda derrière elle, comme si la femme s'adressait à quelqu'un d'autre dans la pièce mais elle était bien toute seule.

- Moi ? demanda Riley. Je ne m'appelle pas Renée, vous devez sûrement vous tromper de personne.

- Renée Descartes ? Je t'assure que c'est bien toi.

- Non, insista Riley. Je m'appelle Riley Somel. Vous pouvez me dire où je suis ?

La femme ignora sa question et regarda Riley avec un air compatissant. Elle s'approcha lentement de Riley et lui demanda silencieusement si elle pouvait s'asseoir près d'elle, sur le bord du lit. Riley hocha la tête imperceptiblement et la femme prit place. Elle fouilla dans sa veste de tailleur et sortit de sa poche intérieure ce qui semblait, à première vue, une simple feuille de papier pliée.

- Mon nom est Joséphine Mayers, dit la femme tandis qu'elle déployait lentement le papier. Mon nom est Joséphine, et le tien est Renée.

Riley s'apprêta à nier encore lorsque Joséphine lui donna le papier déplié dans les mains. Ce qu'elle vit lui ôta tout mot de la bouche. Malgré le manque de propreté de la maison où elle habitait, Riley avait aperçu son reflet assez de fois dans la salle de bain pour savoir que la jeune fille en photo sur le papier, n'était autre qu'elle-même, en plus jeune. Elle reconnut ses yeux verts, ses fins cheveux bouclés et le grain de beauté qui trônait le dessus de sa lèvre, ce même grain de beauté qui l'avait toujours complexée. Riley toucha le haut de sa lèvre par mécanisme, tout en continuant de fixer la feuille de papier. En dessous de la photo était inscrit "Renée Descartes, portée disparue", ainsi que des descriptions physiques et des coordonnées pour quiconque aurait aperçu cette jeune fille.

Riley ne s'était pas aperçue qu'elle tremblait jusqu'à ce que Joséphine lui prit la main. Son contact la réchauffa immédiatement mais ne l'apaisa pas pour autant. Malgré la chaleur qui émanait de Joséphine, Riley retira brusquement sa main et la garda près de son coeur, qui semblait filer à toute allure. Elle voulait se lever et fuir le plus loin possible de tout cela, mais elle n'avait pas confiance en ses jambes tremblantes pour la soutenir.

- Qui êtes-vous ? demanda Riley.

- Je te l'ai dit, je m'app...

- Non ! Qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous vous là à me dire tout cela ?

- Je suis une assistante sociale.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Cela veut dire que je vais m'occuper de toi jusqu'à ce qu'on puisse te trouver un foyer convenable dans lequel vivre.

- Comment ça ? Je ne retourne pas chez moi ? Et mon père, alors ?

- Ton père ? Tu te souviens de lui ?

Riley était troublée par cette question.

- Evidemment que je me souviens de lui. Je vis avec lui.

Au regard incrédule que lui donna Joséphine, Riley comprit que l'homme qu'elle pensait être son père n'était pas l'homme qu'elle croyait. Son envie de fuir s'intensifia quand Joséphine lui annonça que William Somel, l'homme violent et froid qu'il l'avait vue grandir, n'était pas son père. Que cet homme l'avait enlevé à sa famille sur le parking d'un supermarché douze ans plus tôt. Riley ne savait même pas quelle âge elle avait. Elle apprit qu'elle en avait seize depuis deux semaines seulement.

Riley, ou Renée, elle ne savait même plus comment elle devait s'appeler, mit un certain temps à assimiler toutes ces informations sur sa vie. Elle ne savait plus qui croire, ou ce qu'elle devait croire. Elle se rendit compte que depuis toutes ces années, toutes ses opinions, toutes ses croyances n'étaient que mensonges. Elle ne pouvait plus faire confiance en personne. Elle regarda Joséphine dans les yeux.

- J'ai besoin d'être seule un moment, s'il vous plaît, lui dit-elle d'une voix tremblotante. Joséphine hocha la tête et quitta la chambre, laissant Riley seule avec elle-même.

Quand elle fût seule, Riley souffla un grand coup et déversa toute son incompréhension, toute sa peur, tout ce qu'elle avait retenu depuis ces dernières heures et sanglota à chaudes larmes, sans se retenir. Elle était lassée de paraître forte, de prétendre être quelqu'un qu'elle n'était pas. Elle en avait assez des faux-semblants, des mensonges. Elle ne voulait plus croire en rien. Elle voulait effacer de sa mémoire tout ce qu'elle avait appris, tout ce que cet homme lui avait fait croire comme étant la réalité. La colère remplaça peu à peu le chagrin. En se rappelant toutes ses fausses opinions, elle prit le coussin derrière elle et le jeta violemment contre le mur, en face d'elle. Le lit avait pour tête une barrière en plastique blanc qui ne semblait pas très solide. Pourtant, Riley recula dans son lit, jusqu'à ce que sa tête soit à hauteur de la barrière et y cogna le derrière de son crâne, fort. Une vive douleur s'abattit dans son crâne et vibra dans tout son corps. Malgré cela, elle continua, toujours plus fort, comme si à chaque coup, une de ses opinions s'envolait, laissant de la place pour des nouvelles. La douleur lui faisait tout oublier ; c'était tout ce qu'elle recherchait à cet instant. Elle ne savait plus qui croire. Elle se mit à douter de tout. Et si Joséphine était celle qui mentait ? BAM. Et si la fille de la photo n'était pas vraiment elle ? BAM. Et si tout ce que lui avait raconté son « père » n'était que mensonge et manipulation ? BAM. Elle douta, mais cela ne lui apporta aucune réponse. Elle savait que tout ce dont elle doutait était de toute façon faux.

Après quelques coups supplémentaires, Riley s'arrêta pour le plus grand bien de son cerveau qui ne devait pas être dans un très bon état après tout cela. Elle se rallongea doucement, en essayant de contrôler son étourdissement qui lui donna la nausée. Quand sa tête fut posée contre le matelas, celle-ci tournait de plus en plus. Elle ferma

les yeux dans l'espoir que cela se calme, mais c'était peine perdue.

Quand elle rouvrit les yeux, elle vit sa soeur, Nomi, debout devant son lit. Elle était habillée d'une de ces chemises d'hôpital informes que Riley portait elle-même. La joie de revoir sa soeur lui donna le courage de se lever, mais le temps qu'elle baisse les yeux pour retirer la couverture de ses jambes, Nomi avait disparue. Riley cligna des yeux plusieurs fois, comme si cela pouvait ramener sa soeur, mais elle était bel et bien seule. Quand elle jeta un coup d'oeil à la porte fermée, elle réalisa que rien de ce qu'elle avait vu n'était réel. C'était bien la première fois qu'elle avait une hallucination. Quelle tristesse, elle ne pouvait même plus croire en ses sens. L'anéantissement s'empara d'elle et la replongea dans une tristesse infinie. Elle se dit qu'elle était sûrement devenue folle. Qui ne serait pas devenu fou en apprenant que toute sa vie n'était en fait qu'un mensonge ? Elle se dit qu'avec un peu de chance, et grâce à son imagination débordante, tout cela ne serait qu'un rêve, et que dans quelques secondes, elle se réveillerait dans son sous-sol miteux, auprès de ses soeurs endormies. Malheureusement, tout cela semblait bien trop réel pour que ce soit un rêve, ou même un affreux cauchemar. Elle qui faisait des cauchemars presque toutes les nuits, elle savait les différencier de ce qu'elle vivait maintenant. Néanmoins, elle se souvint également d'un de ses cauchemars, extrêmement violent, ou elle avait réellement cru voir une météorite s'écraser près d'elle. Peut-être que le rêve qu'elle vivait en cet instant était vraiment très réaliste ? Non, impossible. Malgré son imagination débordante, Riley n'avait pas assez d'imagination pour créer cette histoire abracadabrante. Son cerveau n'aurait jamais pu imaginer cette chambre, ou la photo, ou même Joséphine. Maintenant que Riley y pensait, Joséphine ne lui semblait pas si étrangère que cela. Elle avait les mêmes cheveux bruns qu'Elise, son autre soeur, et les mêmes yeux bleus que Nomi. Il était vrai que cela faisait longtemps que Joséphine avait quitté la chambre et elle ne l'avait pas revue depuis. Peut-être que Riley l'avait bel et bien inventée, ainsi que les derniers événements de la journée.

Quelqu'un toqua à la porte de la chambre. Riley s'attendit à voir Joséphine, mais c'était une petite femme ronde qui entra.

- Bonjour Renée, je m'appelle Julie, je suis ton infirmière.

Riley avait du mal à s'habituer au fait qu'on l'appelle Renée mais elle devrait faire avec ; la voix de Julie, très douce et maternelle l'empêcha d'y penser plus que nécessaire.

- Très bien, Renée. Je vais te donner un sédatif, qui va t'aider à te relaxer et qui va faire baisser ta tension artérielle qui est un petit peu haute. Donc, comme tu pèses cinquante-six kilogrammes et que je dois te donner 2,3 mg par kilo, je dois donc t'en administrer 127,6 mg.

Riley ne comprenait pas pourquoi elle lui disait cela, ou peut-être qu'elle pensait simplement à voix haute mais cela ne l'empêcha pas de déceler une erreur dans son discours.

- C'est faux, nia-t-elle. Vous devez me donner 128,8 mg si je pèse cinquante-six kilos.

Julie regarda Riley d'un air moqueur, comme si Riley n'était pas capable de dire quelque chose de sensé.

- Je vous assure que c'est la bonne réponse, vous devriez vérifier, ajouta Riley, fière d'elle.

Alors, sûrement pour lui intimer de se taire, Julie prit la calculatrice qui se trouvait dans la poche gauche de sa blouse rose et y tapa le calcul. En voyant le choc se peindre sur le visage de l'infirmière, Riley comprit qu'elle avait eu raison.

-Je suis assez douée avec les nombres, se vanta Riley en souriant, car s'il y avait bien une chose en laquelle elle ne pouvait douter, c'était les nombres.

Ils ne l'avaient jamais déçue. Riley avait développé un talent incroyable pour les calculs à force de s'exercer tous les jours avec ses soeurs, dans le sous-sol.

Quand elle s'ennuyait, elle aimait compter les fissures dans les murs en pierre, le nombre de lattes en bois du parquet, ou la nuit quand l'obscurité était la seule chose que l'on pouvait apercevoir, elle comptait les battements de son coeur, ou ses respirations. Quand l'infirmière se pencha pour lui administrer la dose, elle vit à son cou une chaîne en or sur laquelle était suspendue une croix. Elle en avait vu une similaire sur son « père ». Ce dernier était très croyant et forçait Riley et ses soeurs à prier régulièrement et réciter le bénédicité avant de manger le peu de nourriture à laquelle elles avaient le droit. Elle avait même lu la Bible plusieurs fois quand l'ennui se faisait entendre. Pourtant, elle n'avait jamais eu la foi en Dieu. S'Il existait, pourquoi ne l'aurait-il pas fait sortir, elle et ses soeurs, de cette maison sordide ? Dieu est censé être foncièrement bon, il ne pouvait pas être l'auteur de la misérable vie de Riley.

- Et voilà, tu devrais te sentir un peu mieux à présent, Renée.

Et c'était le cas. Elle sentit tous ses membres s'engourdir en même temps et l'envie de glousser se fit sentir, ce qu'elle fit. Elle était très détendue et oublia momentanément tous les soucis qu'elle avait en tête.

- Vous êtes catholique ? demanda Riley en repensant à la croix autour du cou de l'infirmière.

Cette dernière porta la main à son cou où trônait ladite croix et opina.

- Vous n'êtes pas censé croire en la science ? demanda-t-elle, en rapport avec son métier d'infirmière.

- Je crois aux deux. Il y a des choses que même la science ne peut expliquer, et dans ce cas-là, Dieu intervient, répondit Julie avec une pointe d'admiration dans la voix.

Riley se souvenait encore de toutes ces heures, à genoux, priant un Dieu qui ne semblait pas l'entendre, et encore moins l'écouter. Pourtant, elle n'avait jamais cessé de prier parce que malgré tout, l'espoir était la seule chose qui lui restait. Et même si rien ne semblait aller dans la vie de Riley, cela la reconfortait de croire en quelqu'un d'aussi puissant que Dieu. Quand elle était petite, Riley s'imaginait que ses prières n'étaient pas encore exaucées à cause du nombre de personnes qui avaient demandé des faveurs à Dieu avant elle. Cela semblait alors normal d'attendre son tour. Maintenant encore, elle préfère croire en cette histoire qu'en la réalité, qui est que Dieu la trompait en lui faisant croire qu'il interviendrait pour elle.

- Qu'est-ce que la science ne peut expliquer ? insista Riley, réellement curieuse de

l'opinion de l'infirmière.

- Je ne sais pas... Les mathématiques, je dirais.

Riley se mit à imaginer quelles conséquences il y aurait si Dieu était l'auteur des mathématiques, qu'elle aimait tant. Peut-être bien que Dieu la trompait également sur les mathématiques, pensa-t-elle sous l'influence du sédatif. Tout n'était que mensonge dernièrement, alors pourquoi les mathématiques n'en feraient pas partie à leur tour ?

- Dieu ne pourrait pas être aussi mauvais, Renée, contesta Julie.

A ces paroles, Riley se rendit compte qu'elle avait pensé à voix haute.

- Et bien même si c'est le cas, Dieu a laissé tout le monde se tromper.

Julie retira ses gants en latex et promit à Riley qu'elle repasserait dans quelques heures et que si elle avait besoin de quoi que ce soit, elle n'avait qu'à presser le bouton qui se trouvait derrière elle et qui appellerait le bureau des infirmières. Riley promit de le faire sans en penser un mot, voulant vraiment se retrouver seule.

Riley repensa à ses soeurs, Nomi et Elise, même si elle doutait maintenant qu'elles soient réellement ses soeurs. Mais comment en douter, en même temps ? Elle les avait toujours considérées comme telles, et ce n'est pas parce qu'elle n'avait pas de liens de sang qu'elles ne seraient plus de la même famille. Elle ne pouvait pas tourner le dos à tout son passé, cela reviendrait à les oublier, elles, et jamais Riley ne renoncerait à sa seule famille.

D'un coup, elle *le* vit. L'homme qui hantait tous ses cauchemars. L'homme qui n'avait jamais réellement été un père ni pour elle, ni pour ses soeurs, se tenait devant elle. Riley savait que cela ne pouvait être qu'une hallucination, comme Nomi tout à l'heure, probablement due au sédatif administré plus tôt. Malheureusement, cela ne l'apaisa qu'un peu. La simple vision de cet homme la dégoûta et lui donna la nausée.

L'homme en question était de taille moyenne, chauve, avec de larges épaules et quelques tatouages sur les bras. Elle pouvait s'imaginer d'ici l'odeur de tabac froid qu'il dégageait constamment et son haleine qui sentait la bière bon marché. Ses traits durs la hantaient encore, ainsi que ses yeux glacés, aussi froids que la mort.

Elle se souvenait de toutes ses paroles, aussi affreuses les unes que les autres, qu'il lui adressait régulièrement.

« Personne ne veut de toi, sale pute. Même ta mère ne voulait pas de toi »;

« Si jamais tu vas dehors, je te jure que je te tues »;

« Je suis ton père, t'as intérêt à m'obéir, sale conne ».

Elle le voyait à ce moment-là, face à elle, lui redire ces mêmes phrases. Tous ces mensonges. Néanmoins, contrairement à avant, elle ne le croyait plus. Plus William lui parlait, moins elle avait peur, et plus ses opinions disparaissaient. Elle savait qu'elle était aimée par ses parents biologiques en repensant aux affiches qui la portaient disparue. Elle savait que cet homme, avec qui elle n'avait aucun point commun, n'était absolument personne pour elle. Seulement un homme qui lui avait ôté plusieurs années de sa vie.

- C'est terminé William, annonça calmement Riley, plus sûre d'elle que jamais.

Et il disparut.

De la pièce.
De sa vie.
Pour toujours.

Amsterdam était de glace. Je déambulais dans les rues en prenant garde de ne pas chuter sur le verglas. Le vent venait se fracasser contre les murs et les passants. Il neigeait.

Le froid, la neige et le vent eurent raison de moi, je me suis alors empressé de rentrer dans un petit troquet. C'était calme, des hommes se saoulaient au bar, un groupe d'amis était assis à une table et jouait aux cartes, je savais qu'en restant dans ces lieux mes vêtements allaient s'imprégner de l'odeur du tabac et de ces alcools de basse qualité. Mais qu'importe, ici, j'étais à l'abri. Je savais que j'avais en quelques secondes créer un malaise dans l'établissement. Les joueurs avaient suspendu leur partie de bridge, les piliers de bar s'étaient tus et me dévisageaient comme si j'étais une bête de foire. J'enlevai alors mon chapeau et saluai discrètement le tavernier. J'avais l'air malin, j'étais planté devant eux à ne rien dire et ne pas savoir quoi faire. La tension était palpable mais le teneur des lieux prit le courage de briser la glace. Il aboya : « Vous consommez ? »

A ces mots, à ce ton qu'il venait de prendre, je compris alors que c'était le moment de s'intégrer ou de prendre la porte. Je me décidai à la hâte.

- Un verre de calva s'il vous plaît.

Je pris mon verre et partis alors vers le fond du bistrot. Je n'en revenais pas, il était neuf heures du matin et j'étais là, dans le pire café d'Amsterdam à boire un mauvais calva. C'est après quelques minutes passées à contempler cette décoration veillotte que j'aperçus à la table d'à côté un homme avachi sur une banquette rouge à écrire je ne sais quoi, éclairé par une petite chandelle. Il n'avait pas le profil pour fréquenter ce genre de bars, cependant moi non plus et pourtant j'étais bien là. Ne voulant pas me faire gagner par l'ennui, je décidai d'aller terminer mon verre à sa table.

Je m'assis en face de lui. Ses cernes révélèrent qu'il n'avait pas dormi depuis un moment et ses cheveux gras témoignèrent de son hygiène de vie déplorable. Malgré son apparence, j'avais envie d'en savoir plus sur cet homme, sa manière d'écrire, sa concentration ; il gaspillait le reste de son énergie à griffonner sur ce bout de papier. Je comprenais pas. Qu'est-ce que cet homme faisait ici ? Pourquoi était-il aussi fatigué ? Pour quelle raison était-il aussi concentré, au point même qu'il ignore totalement ma présence à sa table ? Toutes ces questions résonnaient dans ma tête. Après vingt minutes passées en face de lui à essayer d'ingurgiter les dernières gouttes de mon verre, je décidai de prendre la parole.

- Excusez-moi de vous déranger, je ne voudrais pas paraître importun mais je vous observe depuis un moment et je me demandais, qu'est-ce que vous faites dans ce bar miteux assis là à écrire pendant des heures sûrement.

- Je pense.

- Vous pensez ?

- Je me questionne, aussi.

- Et sur quoi ? Sans vouloir être indiscret.

- Sur plein de sujets, sur la vérité en général ... Et vous, que faites-vous ici ?
- Et bien avec le froid et la neige, je me suis dit que je serais mieux au chaud et que ...
- Non, que faites-vous ici, à Amsterdam ?
- Oh je suis journaliste pour le journal *Le petit vingtième* et je dois écrire un article sur Amsterdam en général, sur la ville, ses monuments et ses quartiers. Je ne voudrais pas être trop insistant mais je ne comprends toujours pas ce que vous faites ici, à Amsterdam, à « penser ». C'est dans un cadre particulier ? C'est votre métier ?
- Je suis mathématicien philosophe à mes heures perdues. Je suis venu ici car je voulais être seul.
- Si je vous dérange, dites-le moi, il n'y a aucun problème ...
- Non, vous pouvez rester. Sortons de ce bar, je commence à m'endormir.

Nous sortîmes tous deux de cet endroit, il faisait moins froid, la neige s'était évaporée et un brillant soleil illuminait la capitale des Pays-Bas. Nous marchâmes d'un pas vif vers le centre ville. Il était déjà midi. Nous entrâmes dans un restaurant, bien plus chic que l'affreux troquet : lumineux, les murs habillés de tableaux, l'ambiance chaleureuse. Nous commandâmes rapidement.

- Et alors quelle est votre entreprise ? Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faites ici concrètement. Quelle est votre étude ?
- Et bien mon cher, il n'y a pas si longtemps, j'ai eu une prise de conscience. Voyez-vous, je me suis rendu compte que tout ce qu'on m'a appris, tout ce que j'ai cru, était potentiellement faux.
- Quand vous dites « tout », vous entendez par là ...
- J'entends par là que tout ce que nous avons appris durant notre existence est peut-être faux. J'ai alors pris la décision de m'isoler afin de détruire ces mauvaises opinions qui me polluent l'esprit et qui me trompent dans la perception que j'ai de la vérité. Nous avons acquis ces opinions car étant petits nous étions influencés par des autorités proches comme les parents ou les professeurs. Je suis ici pour créer un nouveau socle à la science, de nouvelles bases.
- Et comment allez-vous faire ? C'est compliqué de se défaire de toutes les idées que nous avons.
- Je pense avoir développé une bonne technique pour neutraliser ces opinions, le doute.
- Le doute ?
- Oui, le doute systématique. Si nous arrivons à douter d'une information, celle-ci n'est alors pas totalement vraie. C'est aussi simple que ça.
- Cela va vous prendre un temps considérable. Il est quasiment impossible de douter de toutes ses opinions.
- Il ne sera pas nécessaire de toutes les détruire, je compte d'abord m'attaquer aux grands principes, cela entraînera la perte des autres opinions qui se rattachaient à ce principe.

Je décidai de sortir mon petit carnet et d'écrire ce qu'il me disait, cela n'avait pas de rapport avec la ville d'Amsterdam mais je trouvais que c'était très intéressant. Cela pourrait faire l'objet d'un autre article.

Il était treize heures, nous venions de terminer de déjeuner et partâmes alors faire une ballade au parc afin de poursuivre notre conversation.

- Mais je viens de penser, nous nous forgeons encore des opinions quand nous sommes adultes ?

- Oui.

- Pourtant nous n'avons plus d'autorité qui nous influence.

- Oui, mais vous faites confiance à vous-même et c'est déjà quelque chose, vous faites confiance à vos sens. Or les sens sont parfois trompeurs et je ne dois pas refaire confiance à ce qui m'a déjà trompé. Pouvez-vous faire une différence entre le moment où vous rêvez et le moment où vous êtes éveillé ? Qu'est-ce qui me prouve qu'à ce moment présent je ne rêve pas ? Cela prouve bien que nous ne pouvons pas nous permettre de nous fier à nos sens.

- Vous avez raison et c'est très inquiétant, on ne peut pas savoir si l'on songe.

- Nous pouvons nous demander si nous-même, notre corps existent vraiment ? Ce qui est sûr c'est que quand nous sommes endormis, tous nos songes sont inspirés de la réalité. Comme un tableau, le peintre s'inspire des formes et des couleurs de la réalité. Nous continuâmes notre balade dans ce parc, le temps était comme suspendu ; la conversation avait pris un tournant vertigineux.

J'étais venu pour écrire un article sur Amsterdam et me voilà dans un parc avec un parfait inconnu, à nous poser des questions existentielles, des questions qui dans la vie de tous les jours ne me traverseraient même pas l'esprit. Je crois que c'est cela qui me manquait. Prendre le temps de me poser des questions sur tout, la vie, la mort, les songes, le réel. Nous poursuivîmes notre échange dans le petit appartement qu'il louait. Il s'assit sur un rocking chair et déplia son petit papier. Le feu crépitait et les flammes venaient projeter leurs reflets lumineux sur nos joues.

- Avez-vous déjà démasqué quelques fausses opinions ?

- Oui, quelques unes, mais j'ai aussi trouvé quelques vérités.

- La science ?

- Les règles mathématiques sont pour moi quasiment indubitables.

C'est en terminant sa phrase qu'il s'endormit paisiblement. Je me laissai à mon tour tomber de fatigue sur le canapé et nous rejoignîmes tous les deux Morphée avec un grand plaisir.

Le réveil fut rude. Je sortis péniblement de cet état brumeux. Je remarquai qu'il n'était plus là. Je paniquai et allai immédiatement me servir un grand verre d'eau et regarder par la fenêtre. Je le vis dans la rue, portant sa valise sous le bras. Je n'en revenais pas. Il était en train de se faire la malle. Au fond je n'avais aucune raison de partir à sa recherche, cependant il y avait quelque chose qui me fascinait chez cet homme. J'en avais marre d'écrire des articles sans enjeu. J'en avais marre de cette vie pathétique car je savais, au fond de moi, que ma place n'était pas là. Je pris une grande respiration et courus dans la rue pour le rattraper. Sa surprise fut grande quand il me remarqua.

- Ah vous êtes là, vous ! Désolé de ne pas vous avoir prévenu de mon départ mais vous dormiez si bien.

- Ce n'est pas grave ; je voulais vous dire que je n'ai jamais eu de conversation aussi intéressante et je voulais vous demander si vous le permettez bien sûr, que je fasse un bout de chemin avec vous.

- Oui, avec grand plaisir. Nous allons prendre le large. Montez dans cette calèche, elle nous emmènera dans un port, à l'ouest.

Nous montâmes. Il s'était mis à pleuvoir et nous entendîmes les gouttes d'eau s'écraser sur le toit de la calèche. Je regardai par la petite fenêtre.

- En ce moment, Dieu nous en fait voir de toutes les couleurs ...

Il écarquilla les yeux et prit un moment de réflexion.

- Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit hier sur le fait que les mathématiques sont une vérité et qu'on ne peut pas remettre en question ce genre de sciences ?

Son regard se perdit dans les méandres de ses propres réflexions. Le voyage dura trois heures. Nous rejoignîmes le port. Il était là devant nous. Etait dressé un immense navire. C'était un magnifique trois-mâts, ses voiles étaient d'une blancheur incroyable. Le capitaine en personne nous accueillit à bord. Je me tournai vers René.

- Excusez-moi mais où allons-nous ?

- Nous allons au château du Taureau, c'est un fort militaire dans lequel réside un vieil ami, monsieur Vauban.

Le bateau partit, nous entraînant vers le large. Je regardai les vagues frapper la coque du bateau. Un officier m'escorta jusqu'à la table du capitaine où m'attendait René.

- Je disais au capitaine qu'il y avait beaucoup d'athées en France.

- Certainement.

Un officier entra dans la salle. Il était essoufflé.

- Capitaine, nos hommes ont cru apercevoir un navire anglais à tribord.

- J'arrive tout de suite. Désolé, messieurs, mais je dois vous laisser.

Il partit. Nous continuâmes notre conversation. René prit la parole.

- Je pense que les athées ont encore plus de chance de se tromper que nous.

- Et pourquoi cela ?

- Ils doivent douter de tout ; car selon eux ce n'est pas Dieu qui les a créés donc ils sont encore plus imparfaits. Selon eux ils ont été créés par le hasard de la nature.

J'écrivais tout ce qu'il disait dans mon petit carnet.

- Je suis content de te voir écrire ce que je dis car il ne suffit pas de dire ces mots encore faut-il s'en souvenir. En garder une trace écrite.

Nous allâmes nous reposer dans nos quartiers. Il était dix heures quand le bateau s'immobilisa devant le château du Taureau. Le maréchal Vauban nous accueillit dans son fort. Nous fîmes un tour du propriétaire et allâmes boire un thé. Vauban prit une tasse de thé, la sirota quelques secondes et prit la parole.

- J'ai pris connaissance de tes lettres, mon cher René. C'est très intéressant, seulement je me questionne sur un point : nous avons tous une quantité monstrueuse de fausses informations et elles ne partiront pas comme ça. Comment changer ?

- Je pense personnellement qu'il existe dans l'univers une autre entité qui essaye de nous tromper jour et nuit. Qui nous a probablement trompés depuis le début, c'est pour cela que j'ai pris la décision d'arrêter de croire en ce coquin. Par conséquent je

suspende mon jugement sur tout. J'arrêterai de croire que j'ai des mains, des yeux ou toute autre chose qui peut sembler normale.

Cette tâche semblait impossible mais telle était sa décision. Après le thé, nous montâmes sur les murailles du front. La nuit était tombée et à l'horizon, la brume laissait deviner le fantôme Jersey.

René, la larme à l'œil, dit ces quelques mots :

- Je ne crois plus être capable de lutter face à ces mensonges et je crois que je préfère me résigner.

Il enjamba le petit muret de pierre et se laissa tomber du fort. La surprise se dessina sur nos visages. Les larmes coulèrent sur mes joues. Je me fis alors la promesse de continuer à réfléchir sur la vérité et toutes les choses qui m'entouraient.

Descartes, assis dans son fauteuil un soir d'hiver commença à réfléchir au sens de sa vie et à l'homme qu'il était devenu. En effet il commença par se rappeler son enfance, sa jeunesse et plus particulièrement la manière dont on lui avait appris à vivre et à penser. Les personnes étant les plus proches sont principalement les fondateurs de sa pensée et de ses opinions. Il pensa alors aux opinions qui lui avaient été données et finit par en déduire que celles-ci étaient fausses, douteuses et incertaines.

Il décida alors de changer cela en se défaisant de toutes ces opinions qui lui avaient été implantées afin de s'en créer de nouvelles, bien à lui.

Descartes alors heureux de s'être défait de toutes ces opinions, commença à approfondir le sujet, cela lui créant un doute : pouvait-il réellement se défaire de toutes les opinions qui lui ont été données ? Mais cela ne l'arrêta point, il était déterminé à se reconstruire une pensée plus solide qu'il n'ait jamais eu. Descartes commença alors sérieusement à étudier le sujet, toujours installé dans son fauteuil.

La manière la plus simple qu'il trouva pour accomplir son travail était de douter, cela lui parut simple au début mais il se rendit compte que s'il remettait en doute toutes les opinions qui lui avaient été données, il ne s'arrêterait jamais de travailler car ses connaissances étaient bien trop importantes pour cela.

Descartes commença alors à douter de ses sens tels que la vue, l'ouïe, le toucher ou bien l'odorat, il se demanda si ceux-là n'étaient pas en réalité trompeurs. Le doute porté sur ses sens était un exercice assez délicat pour Descartes puisqu'il est difficile de douter de ce que l'on est en train de faire tel le simple fait d'être assis dans son fauteuil ou encore le fait de tenir un objet dans sa main. Il se posa alors la question de savoir si tout cela n'était finalement pas une illusion, et si rien de tout ça n'était réel, ce qui le fit penser qu'il devenait fou.

Après réflexion, Descartes comprit qu'il n'était point fou mais simplement un homme avec des besoins tels que le fait de manger ou de dormir. Lorsque Descartes dormait, cela lui arrivait de rêver de choses réelles, ce qui lui donnait parfois quelques difficultés pour distinguer le réel et du rêve. Cela posait un vrai problème à Descartes puisqu'il n'était donc finalement pas capable de savoir s'il rêvait constamment ou non.

Descartes douta alors de son existence, (son corps n'était-il que le fruit de son imagination ?) et un problème survint : il comprit qu'il pouvait douter d'un bon nombre de choses mais qu'il était incapable de douter des mathématiques.

Il est évident que $2 + 2 = 4$, il n'était pas possible pour lui de douter des mathématiques.

Descartes commença alors à opiner sur un être suprême, Dieu. Il commença à se poser la question de savoir si ce Dieu n'était pas la cause de son existence et serait donc à l'origine de toutes ses tromperies et de tout ce qu'il avait pu apprendre jusqu'ici.

Il commença alors à se dire que bon nombre de personnes affirmeraient l'incertitude de l'existence de Dieu, il se dit alors que nous vivions dans un monde rempli d'incertitudes, d'illusions et de tromperies.

Mais une paresse s'empara de Descartes, lorsqu'il douta que sa liberté n'était qu'un songe, qu'il ne faisait que rêver depuis tout ce temps. Il craignit alors d'être réveillé. Descartes retomba donc dans ses anciennes opinions.

Gabriella Furtado

Je me promenais seule dans ma petite ville natale lorsque j'aperçus un monsieur assis sur un banc devant l'église avec un petit carnet à la main. Il griffonnait son petit cahier comme s'il voulait écrire tout ce qui traversait son esprit et comme s'il avait peur que ses idées lui échappent. Son carnet avait particulièrement attiré mon attention, je me suis donc approchée lentement pour mieux le regarder. Il était si concentré qu'il ne s'est même pas aperçu de ma présence.

- Etes-vous écrivain ? lui ai-je demandé.

Il s'est tourné en ma direction puis a souri : « Non, je réfléchis seulement.

- Quelle sorte de réflexion ?

- Je réfléchis sur la vérité et sur toutes les fausses opinions que j'ai reçues jusqu'à présent.

- Les fausses opinions ?

- Oui, toutes les idées que j'ai reçues de l'extérieur, qu'on m'a apprises et qui ne sont pas propres à moi.

- Mais pourquoi ces opinions sont-elles forcément fausses ?

- Parce que les opinions s'opposent à la vérité. Lorsque l'on opine, on croit aux apparences et on les confond avec la réalité. C'est pour cela que j'ai décidé d'arrêter d'opiner, pour essayer de trouver mes propres vérités.

- Et comment avez-vous fait pour arrêter d'opiner ?

- J'ai décidé de douter de toutes les opinions, désormais quand une opinion traverse mon esprit, je ne décide pas si elle est vraie ou fausse. Je suspends mon jugement.

- Cela me paraît un exercice très dur à réaliser. Avez-vous passé longtemps à douter de ces opinions ?

- Je me suis attaqué aux opinions fondamentales, ainsi en s'attaquant à elles toutes les autres opinions qui leur étaient liées se sont écroulées. Cette méthode m'a permis d'avancer rapidement, beaucoup plus rapidement que ce que j'avais prévu.

- Et d'après vous quelles sont ces opinions fondamentales ?

- Ce sont les opinions sensibles, car jusqu'à présent ce sont les sens qui m'ont tout appris et qui me font croire aux choses telles que je les perçois. Les opinions sensibles sont trompeuses, c'est pour cela désormais que je doute des sens.

- Mais ils ne nous trompent pas toujours, je sens bien que vous êtes là, je vous vois, je vous parle ...

- Vous avez déjà pensé que tout ce temps, ce n'était peut-être qu'un rêve ? On ne peut pas distinguer les perceptions en état de veille et celles en état de songe. Parfois nos perceptions sont même plus fortes lorsqu'on rêve, alors rien ne peut prouver que vous ne soyez pas en train de rêver en ce moment même.

Son discours me paraissait insensé, mais ses arguments étaient peut-être valables puisque moi-même je ne peux faire aucune différence entre mes perceptions quand je suis réveillée et lorsque je rêve, seul le fait de me réveiller dans mon lit tous les matins me donne le sentiment d'être en état de veille.

J'ai donc continué à lui poser des questions : « Alors tout ce que nous voyons en ce moment ne serait qu'une illusion ? Rien de ce que nous voyons n'existe ?

- Ce que nous voyons existe car nous ne pouvons pas tout créer à partir de rien, il nous faut un modèle réel pour que notre imagination l'imite. Mais il est possible que la représentation de ce qu'on voit ne corresponde pas au réel tel qu'il est.

- Quel est ce modèle réel ?

- Au début j'étais persuadé que le modèle réel était les mathématiques et la géométrie, car même si rien de ce que nous voyons n'est réel, tout ce que nous percevons, nous le voyons par le nombre, la longueur, la hauteur, l'épaisseur et aussi par les formes géométriques. D'autre part cette réalité mathématique n'est pas sensible. Pourtant, comme je l'avais dit auparavant, j'ai décidé de douter de toutes les opinions qui m'ont été enseignées, or les mathématiques tout comme les autres opinions m'ont été apprises.

- Je comprends, alors qu'avez-vous fait pour douter des mathématiques ?

- J'ai fait l'hypothèse d'un Dieu trompeur qui me ferait croire aux choses que je vois alors qu'il n'aurait rien créé. Il pourrait me tromper constamment, même lorsque je fais des mathématiques. Cependant Dieu est bon, généreux, alors il ne pourrait pas vouloir me tromper en permanence. Ensuite, j'ai supposé que tout ce que je percevais était des illusions, j'ai feint de n'avoir aucun corps et aucun sens. J'ai essayé de douter de tout pour me rapprocher de la vérité. Néanmoins, si jamais je n'arrive pas à mes fins, je pourrais toujours suspendre mon jugement. Mais tout de même je ferai très attention à ne plus me laisser influencer par ce mauvais génie.

Je commençais à me méfier de sa raison, de toutes ses « réflexions ».

Inventer un mauvais génie pour feindre de croire être trompé en permanence est absurde. Ce qu'il fait ce n'est pour moi que le reflet de la folie. Mais il vaut mieux ne pas contrarier un homme insensé. J'ai donc continué la conversation en jouant la comédie : « Vous avez entièrement raison, votre démarche sera sûrement très efficace. Quels sont vos projets maintenant ?

- Je ne sais pas encore, je commence à prendre conscience que cette liberté d'opiner n'est peut-être qu'une illusion, comme un esclave qui rêve d'une liberté imaginaire et qui craint d'être réveillé lorsqu'il se rend compte que sa liberté est une illusion. Comme cet esclave, moi aussi, j'ai peut-être envie de rester dans mon rêve. »

Nous avons été interrompu par la cloche de l'église qui avait commencé à sonner. La grande horloge annonçait 18 heures, en voyant cela le monsieur s'est levé du banc lentement tout en rangeant son petit carnet à l'intérieur de sa poche. Il m'a salué poliment, puis il est parti dans la direction opposée de l'église.

Nina Lambert
Descartes : Hôpital psychiatrique.

Le centre hospitalier de Sainte-Anne est assez réputé pour son secteur : la psychiatrie. Ici, tout est blanc, tout est neutre. L'atmosphère est fade, insipide et terne. Cependant, toute l'attractivité de cet endroit se trouve chez ceux qu'on considère comme étant : *malades, fous, dingues, aliénés ou même timbrés.*

Nous sommes le neuf avril 1999, il est 18h lorsque le Dr Miro reçoit son dernier patient, René. Il semble sénile. M. Miro a regardé son dossier avant de le prendre en charge. René a soixante-quinze ans.

Il est 18h30, ça y est, la consultation peut enfin commencer.

- Bonjour, Monsieur Descartes, comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

- (Silence) ...

- Ecoutez, ça va bientôt faire un an et demi que vous faites partie de notre centre hospitalier. Vous ne dites rien. Vous ne communiquez avec personne. Nous sommes ici pour vous aider monsieur Descartes, il faut que vous le compreniez. Personne ne vous veut de mal. Je souhaiterais vous comprendre un peu plus, afin de vous aider davantage.

Un lourd silence s'installe quand soudain :

- Personne ne sera en capacité de comprendre, grommelle René.

- Je suis là pour vous écouter monsieur. Soyez sans crainte je ferai tout mon possible afin de vous comprendre.

- Soit. Cela va faire un an que je médite et c'est pour cette raison que je me retrouve assis devant vous aujourd'hui. Si pendant un an et demi je n'ai pas dit un mot sur mes pensées c'est parce que je n'en n'avais qu'une seule en tête : ma méditation.

- En quoi cela consiste au juste ?

- Arrêter d'opiner.

- Je comprends. Pouvez-vous m'en dire plus sur cette méditation ?

- Elle consiste à douter de toutes ses opinions depuis sa naissance. Après avoir considéré que tout ce qu'on m'avait appris était vrai, j'ai décidé désormais non pas de ne plus croire ni de considérer que tout est faux, mais de douter de tout ce que je crois.

- En effet, c'est une entreprise assez ambitieuse. Je vous l'accorde, peu de gens pourraient comprendre cette philosophie de vie.

- C'est exactement pour cette raison que je reste solitaire. Et je le resterai jusqu'à la fin de cette méditation qui durera un temps indéterminé.

- A quoi cette méditation sert-elle ?
- A connaître la vérité.
- Quelle vérité ?
- La seule et l'unique. Non pas ce qui semble vrai mais ce qui est réel. Il n'y a que la vérité qui compte désormais pour moi.
- Par quoi commencez-vous ?
- Par moi-même. Avant de douter d'autrui, la première personne dont il faudrait douter, c'est soi.
- Et comment de douter de soi ?
- Ce qui me dirige dans mes pensées, mes opinions, sont mes sens. J'ai donc arrêté de me fier à eux. Ils m'ont déjà trompé. Puis-je vous poser une question ?
- Bien entendu.
- Pourquoi les autres me considèrent-ils comme taré ? Quelle folie voyez-vous en moi ?
- A vrai dire monsieur Descartes, pour être honnête avec vous, vous êtes dans un état de dépression sévère qui dure depuis bien trop longtemps d'après votre ex-femme. Elle avait peur pour vous.
- Je tiens à vous dire que je ne me suis jamais senti aussi sain dans mon corps et mon esprit que maintenant. Je ne fais pas partie de ces fous se prenant pour ce qu'ils ne sont pas. Je dors, je mange, je rêve...
- Votre silence n'a pas aidé, monsieur.
- Me trouverez-vous fou si je vous disais que selon moi, le fait de ressentir endormi les mêmes sensations qu'éveillé me fait douter ?
- Douter à propos de quoi ?
- De notre existence voyons ! Ne sentez-vous pas qu'à l'heure actuelle, nous pouvons éventuellement être en plein songe ?
- Je n'ai pas ce sentiment non. Pouvez-vous développer s'il vous plaît ?
- Endormi ou pas, nos sens sont trompeurs et alimentent l'opinion. Ce doute est tel qu'il pourrait me faire penser qu'actuellement, je dors.
- Ne serait-ce pas un souhait plutôt qu'une réalité monsieur ?
- Absolument pas ! Ce que je vous dis peut arriver à n'importe qui. Vous comme moi. Le sommeil et les songes sont à la portée de tout le monde. Partons du principe que nous sommes actuellement endormis et que tout est illusoire. Je ne peux m'empêcher

de penser que ce songe qu'est notre vie toute entière ne serait qu'une interprétation de la réalité. Il y aurait, selon moi, un rapport avec ce qui serait réel.

- Un exemple ?

- L'art serait le parfait exemple. Une peinture peut être produite et inspirée de la réalité mais à sa manière. Ce qui n'est plus la réalité.

- Si je vous suis bien, nous serions endormis et rêverions depuis notre naissance tout en nous inspirant de la réalité que nous ne voyons pas ?

- Il y aurait tout de même, une part de réalité dont on ne peut douter de l'existence.

- Et quelle serait cette part de réalité ?

- Selon moi, la science par le biais de la géométrie ainsi que de l'arithmétique serait une réalité indubitable. Elle nous indique la vérité sur une ou plusieurs choses grâce aux calculs car c'est un raisonnement commun qui ne nécessite pas d'avis personnel.

- Ah ! Je suis ravi de savoir qu'il y a au moins une chose à laquelle vous apporter créance. Je suis soulagé.

- Heureux de le savoir. Cependant, ne vous méprenez pas, docteur. Je suis chrétien. Mes créances ne s'arrêtent pas aux sciences. Même si, j'avoue avoir déjà douté de Dieu. Mais ce n'était que pour mon exercice, il le fallait. Je ne voulais pas qu'il y ait de privilèges avec les divinités. J'ai donc tout mis au même niveau. Je ne voulais pas d'inégalités.

- Je vous écoute.

- J'ai le sentiment d'avoir aussi été trompé par Dieu. Dieu étant le créateur de ce qui nous entoure et de nous-mêmes, j'ai ce sentiment que mes perceptions, celles que Dieu m'a données, m'éloignent de la vérité. Mais, étant croyant, je ne peux penser que mon créateur serait mauvais. Dieu est bon. Ce n'est sûrement pas lui mais moi qui me trompe après tout. Ne serait-ce pas trop facile de s'en remettre à Dieu ?

- Je ne sais pas, monsieur Descartes, à vous de me le dire.

- Je préfère m'en tenir à là.

- L'erreur serait donc inévitable, selon vous ?

- L'erreur est tout ce qu'on veut, naturelle ou non. C'est un défaut. C'est ce qui nous porte à confusion, nous déçoit, nous attriste... et j'en ai assez, je ne veux que la vérité dès à présent !

- Et où en êtes-vous aujourd'hui, de cette méditation ?

- J'en suis à un point où j'ai cette capacité de douter de toutes mes opinions confondues.

- Qu'en est-il de la science, alors ?

- Après de nombreuses remises en question, la science reste pour moi la chose qui se rapproche le plus de la vérité.

- Vous ne voyez donc plus aucune difficulté à ne plus opiner aujourd'hui.

- Je n'ai pas envie de me mentir à moi-même. Je dois reconnaître qu'inévitablement, mes opinions refont surface, elles me dominent malgré moi.

- Vous ne pouvez donc vous empêcher d'opiner finalement.

- En effet, je ne pourrais arrêter d'opiner si je continue à croire à mes pensées. Tant que je continue à croire qu'elles existent. Il ne serait d'ailleurs pas anormal d'y croire cependant. C'est aussi plus facile pour nous de ne pas lutter contre cela.

- Cela ne répond pas à ma question, monsieur Descartes.

- Disons que je suis plus prudent en ce qui concerne mes pensées désormais. J'essaie de les dominer plutôt que de les laisser prendre le dessus sur moi. Le but étant d'arrêter d'opiner afin de connaître la vérité, je ne l'oublie pas.

- Et comment gérez vous cette prudence envers vos pensées ?

- C'est simple, l'invention d'une personne.

- Intéressant... dites m'en plus, si vous le voulez bien.

- Toby.

- Qui est Toby ?

- Celui qui me trompe.

- Intéressant...

Après l'évocation de ce personnage créé de toute pièce par René, le docteur Miro prend un air surpris. Comme une déception de toucher le point sensible de sa démence. Il semblait passionné par la philosophie de vie de René jusqu'alors.

- Toby est celui qui rend ma vie illusoire afin de toucher ma bonté. Je le hais et me bats chaque jour contre lui.

- De quelle manière vous battez-vous contre lui ?

- Je ne fais que paralyser mon jugement. Je n'ai pas envie que ça me desserve. Je risquerais de faire gagner ce mauvais génie.

- Pourquoi le considérez-vous comme un mauvais génie ?
- Parce qu'il est très malin, rusé et vicieux. C'est une forme d'intelligence qui fait de lui un génie mais dans le mauvais sens du terme car il éloigne de la vérité.
- Est-ce si facile de suspendre son jugement ?
- Du tout, c'est épuisant mais nécessaire selon moi.
- Pourquoi ?
- Afin de me défaire de mes opinions, j'ai décidé d'en faire une personnification, je lui mets un nom, un visage, un corps enfin. Toby représente mes pensées. Et je me bats contre lui chaque jour. Malgré la difficulté à certains moments, car finalement cette satisfaction de pouvoir jouir de ses opinions fait du bien malgré tout. Encore une fois, parce que c'est plus facile. Lutter toute sa vie contre soi-même est un travail exténuant et sans relâche.
- Je suis tout à fait d'accord avec vous. Il faut tout de même savoir malgré tout, que cette lutte indéterminée contre soi-même peut éventuellement conduire à une crainte obsessionnelle qui peut mener à la folie.
- Mon objectif est de connaître la vérité. Il est probable que ma santé peut être remise en cause mais je préfère cela à choisir la tranquillité qui complète l'ignorance. Il faut juste en être conscient.
- Merci monsieur Descartes de m'avoir enfin éclairé sur ce silence. Nous allons cependant nous voir plus régulièrement. Je pense que la solitude à un certain degré peut être saine. Vous avez besoin de vous sociabiliser à nouveau et pour cela, je vais vous aider. Nous allons y aller doucement mais sûrement ; n'est-ce pas monsieur ?
- J'y songerai.

Les deux se lèvent et le docteur Miro accompagne René aux infirmiers afin de le replacer dans sa chambre. Une fois retourné dans son bureau, il a un fou rire, seul :
 « Pour rien au monde je ne changerai de métier. »
 Puis, il rentre chez lui.

Shannon Lobel
La Quête du Bonheur au mont Mahsundara.

Le Bonheur et la Paix. Ce que recherchent tous les êtres humains. Il n'est pourtant pas facile de l'acquérir. Certains ont basé leur existence sur cette quête.

Il y a cent ans déjà, dans les hauts plateaux tibétains, une pensée révolutionnaire a changé le cours de l'existence d'un vieux moine. C'est sur la montagne Bhasundra que vit Ngodup Lama, un sage ancien de la région. Il fut la moitié de sa vie à la tête du village de Tekanpuri où une population d'hommes, femmes et enfants était sous sa gouvernance.

C'est alors qu'il s'est plongé dans les ouvrages de philosophie bouddhiste, et commença à rédiger ses volontés personnelles : il cherche la sagesse ultime, une Liberté d'esprit absolue. Il a pris la décision d'abandonner son héritage royal et ses privilèges pour se retrouver, se connaître, mieux sentir ses énergies. Il a construit, à plus de mille kilomètres de son village, un temple sur un mont qu'il baptisa Mahsundara, ce qui signifie « vérité » en Hindi, sur lequel il élève quelques brebis et yaks pour leur lait, et fait pousser de l'orge et des pommes de terre.

Il passe son existence à écrire sur la liberté, la quête de béatitude, mais ce qui le passionne le plus, c'est la quête de Vérité. Il s'interroge sur les opinions qu'ont les gens sur la Royauté, le Savoir, la Vie. Il se rend compte que depuis qu'il s'est exilé il n'est libre que du corps mais pas de l'esprit. Selon lui, les opinions empêchent de penser librement car on reçoit nos enseignements d'une tierce personne, notre réflexion est donc au repos.

C'est pour cela qu'il pense qu'il n'arrive pas à atteindre la béatitude ultime, lors de ses méditations, car il n'est pas totalement libre de corps et âme. Parfois, il lui arrive de ne pas s'alimenter pendant plusieurs semaines, de méditer des journées entières. Rien n'y fait. Il pense que cela est dû à ses sens, aux ondes et énergies qu'il ressent, non plus des autres, mais de l'extérieur. Il en est de même pour sa recherche de vérité, et avant tout son vœu de cesser d'opiner, sa quête personnelle. Les perceptions sensibles sont sujettes selon lui au doute. Il va tenter de se convaincre de cela en se disant que parfois nos sens nous trompent. Il se dit alors que lorsqu'il est au bord du lac et qu'il voit une ombre dans l'eau il pense à une grosse carpe, alors que l'œil lui renvoie juste le reflet de sa propre ombre. Les sens trompent l'homme. Ils ne sont pas fiables. Cependant, cela ne l'aide pas à se défaire de ses opinions. Il va creuser un Peu Plus Loin et écrire sur les songes et images qui lui viennent lorsqu'il pratique la « visualisation méditative », et que des images et légères sensations de lévitations lui parcourent le corps. Il se dit que lorsqu'il est assis dans l'herbe et regarde le paysage et lorsque son esprit est dans un état de méditation, il ressent les mêmes perceptions. Il est donc possible qu'à ce moment, il soit dans un état autre que la réalité, comme dans un rêve se dit-il, donc comme si nous

dormions en permanence. Cependant, il note que les songes et images qu'il a lorsqu'il s'abandonne à la méditation sont composés d'éléments réels, ce qui vient comme annuler le propos. Il se met à confronter les perceptions du Réel, celles des sens à des domaines scientifiques tels que l'arithmétique ou l'algèbre qui lui ont été enseignés à l'école, et qui selon lui sont la vraie vérité, car cela ne découle d'aucune perception trompeuse, mais de l'exactitude scientifique, certaine et indubitable.

Cependant, dans sa perspective de doute, il lui faut s'exercer. Il va à nouveau tenter de douter de ces domaines en donnant une hypothèse métaphysique pour le faire parvenir à douter : il y a une force étrangère à son corps qui pourrait le faire douter des mathématiques. Il va penser aux Dieux, qui pourraient le faire se tromper. Cependant Les Divinités sont bonnes et ne veulent pas nuire à l'homme. Il se dit alors que les Dieux l'ont fait imparfait pour que l'homme n'égale jamais ceux-ci. C'est donc naturellement inscrit chez l'homme de se tromper en calculant. L'homme est alors selon lui faillible, soumis à l'échec sinon il ne serait pas humain mais parfait et divin.

Il va essayer de se convaincre en s'inventant une figure perverse, qu'il nommera Phat Mara, (figure du mal) qui le fera se tromper. Pour parer cette figure perverse, il va choisir de douter de tout, de ne croire en rien, à aucune chose extérieure. Cependant, Ngodup Lama sait pertinemment que cette industrie n'est pas simple à réaliser et que cela risque de prendre du temps, et d'être laborieux.

Arthur Monrose

Monsieur Descartes a l'air pensif. Assis sur le lit de sa chambre presque totalement plongée dans la pénombre, il s'abandonne à la grande activité de son esprit qui le maintient éveillé depuis déjà plusieurs heures.

Autour de lui sont amoncelés manuscrits, plumes, encriers et morceaux de parchemins vierges. Dans la cheminée, il n'y a plus la moindre flamme, rien d'autre qu'un amas de cendres et de braises encore chaudes et rougeoyantes. Les chandelles qui éclairent la pièce se consomment très vite, recouvrant le bois des vieux meubles d'épaisses coulées de cire fondue. Voilà maintenant des jours entiers que le génie philosophe torture son âme à la recherche du moyen le plus efficace de débarrasser sa pensée de toutes les opinions qui le maintiennent dans le mensonge depuis l'enfance. En effet, les qualités intellectuelles remarquables de René Descartes ont fini par le conduire à partir en quête de l'indubitable vérité. Sa réflexion et son expérience lui ont fait comprendre qu'il est à présent en possession d'un âge et d'une maturité suffisamment élevés, lui permettant de se consacrer uniquement à cette entreprise fort peu banale. Et en se livrant ainsi au rude travail réclamé par sa soif de savoir, de nombreuses découvertes étonnantes l'assaillent désormais sans cesse. D'abord, notre philosophe a eu la surprise de constater que toutes ses opinions étaient fausses, d'où le besoin imminent de s'en débarrasser. Mais ayant tout à fait conscience que les détruire une à une serait une tâche impossible à concrétiser, il convoque la notion de doute de manière habile et astucieuse. Ainsi, pour mesurer l'exactitude de chacune de ses opinions, il lui suffit de vérifier s'il est capable d'en douter.

Bien vite, il remarque que l'étendue trompeuse de ses opinions ne provient pas seulement des savoirs que lui ont transmis ses maîtres et tous ceux qui l'ont éduqué, mais également en grande partie de ses sens. Un soir qu'il somnolait devant l'ardeur d'un feu crépitant, il fut, pendant un instant, certain d'avoir aperçu comme un visage de femme l'observer à travers les flammes. Mais, reprenant ses esprits, il constata bien vite qu'il ne s'agissait que d'une bûche à forme étrange ; et le sommeil qui le gagnait peu à peu laissait son imagination lui jouer des tours.

Arrive alors l'argument du rêve, qui ce dernier règne en maître sur les nuits de l'écrivain philosophe, lui faisant croire en des événements qui paraissent parfois plus vrais que nature, mais qui ne sont en réalité que le fruit de son imagination. Et en se penchant précisément sur ce problème du rêve, Descartes réalise que rien ne peut clairement l'aider à différencier l'état de veille de l'état de sommeil, et que, par conséquent, rien ne lui prouve qu'il ne dort pas en permanence. Il n'oublie pas également que ses rêves ne sont en aucun cas montés de toutes pièces par la redoutable puissance créatrice de l'imaginaire, mais qu'ils sont en effet le reflet de sa perception de la réalité. À cet instant, ce cher Descartes pense bien sûr à la notion de modèle ; notion selon laquelle rien ne peut être créé par l'homme, qui lui ne se contente que de reproduire ce qu'il connaît déjà en modifiant parfois plusieurs détails.

Le philosophe tourne le regard vers son bureau encombré qu'il occupait il y a encore quelques heures. Un discret rictus vient soudain adoucir la mine sérieuse et rigide de son visage marqué par la fatigue lorsque que ses amis les peintres et artistes des formes et des couleurs lui apparaissent en pensée. Sur le papier, il note tout ce qui lui vient en tête. La plume semble écrire toute seule, survolant les pages, comme guidée par le vent. Le vent qui au dehors siffle toute sa colère, faisant trembler les carreaux de ses bourrasques de glace. Les couleurs et les figures. Géométrie, Arithmétique... En voilà une science exacte ! De toutes celles qui existent, il est sans doute évident de reconnaître que les mathématiques sont la plus belle, et sans nul doute, la plus juste. Tout ce qui est mesurable et délimité dans l'espace, n'est-ce pas là cette vérité tant recherchée ?

Mais voici qu'une fois de plus, un doute affreux vient accabler notre penseur. Se pourrait-il que ce soit Dieu lui-même qui le trompe depuis le début ? Sa toute puissance a-t-elle pu contribuer à sa faillibilité ? Comment-il aussi des erreurs dans l'illusoire exactitude des mathématiques ? Cela pourrait-il remettre en cause la bonté éternelle du Seigneur ? Enseveli sous le poids de ces nouveaux questionnements, Descartes ferme les yeux et tente de calmer la fébrilité qui s'agite en lui. Mieux vaut rester prudent. Par la fenêtre, il regarde le ciel s'éclaircir.

Le jour est bientôt là. Puisqu'il faut jouer, jouons jusqu'au bout. Et s'il décidait maintenant de supposer qu'il n'y ait aucun Dieu ? Qu'à cela ne tienne ! Au diable les opprimés et les biens pensants, nous nous occuperons d'eux plus tard. Le fil de cette précieuse avancée ne doit pas être rompu. Avec comme l'ébauche d'une petite pensée d'excuse envers le Père créateur, l'Esprit Cartésien se met à imaginer, presque avec amusement, l'existence d'une créature fictive aux pouvoirs très puissants, dont l'utilité première est de le tromper en permanence. Voici l'apparition du malin génie. Ainsi, il ne lui reste plus qu'à feindre d'y croire, et à nouveau toutes les raisons de douter de toutes choses lui sont offertes.

Mais finissant par réaliser les efforts colossaux que demandera cette tâche incroyable, une peur étrange vient se glisser en ses entrailles. Est-il en mesure d'y arriver ? Réussira-t-il à franchir cet obstacle inquiétant qui l'empêche de progresser ? Est-il éternellement condamné à coexister avec les opinions qui l'aveuglent depuis toujours ?

Le moment est sûrement venu de remettre tout ceci à plus tard. Car la fatigue écrasante semble maintenant vouloir l'achever. Dehors, la tempête s'est calmée. Un silence de mort plane sur toute la région. Le soleil offre ses premiers rayons ; on les voit commencer à traverser les rideaux. La dernière bougie vacille, sa flamme disparaît dans un tourbillon grisâtre. René Descartes est parcouru d'un frisson. Étendu parmi ses travaux inachevés, le voilà qui dort pour de bon.

Sous la lueur du soleil de printemps une ombre sillonne les couloirs d'une maison de campagne. S'acheminant lentement mais sûrement vers le bureau, elle s'arrête, saisit deux objets et, reprenant sa course elle se dirige ensuite vers le salon où elle dépose sur une table basse les objets saisis précédemment. Par la suite, s'avançant vers la cheminée, elle a un sursaut et se précipite vers l'extérieur de la propriété. Là, l'ombre laisse place à la silhouette forte d'un homme d'âge mûr, bien vêtu et scrutant les alentours. Son regard s'arrête sur une hache et les restes d'un arbre mort ; ayant estimé que le nombre de bûches présentes dans la maison ne suffirait pas pour maintenir un feu allumé toute une nuit, il s'attelle à la corvée de bois, rien ne semble pouvoir l'en détacher, jusqu'à ce qu'il surprenne la conversation entre une femme et son fils marchant sur le sentier à proximité de lui. « Mère, dit l'enfant, comment donc savez-vous que deux et deux font quatre, et que quatre et quatre font huit ?

La mère lui répond, « c'est simple mon petit, c'est parce qu'il en est ainsi et pas autrement. » L'enfant rétorque : « d'où donc tirez-vous cette conclusion ? » Elle lui dit alors : « Mon enfant, c'est parce que je tiens ce savoir de mon père, qui lui-même le tenait de son père, qui lui-même le tenait de son grand père, le résultat de ces opérations a toujours été ceci depuis leur temps jusqu'au nôtre, il n'y a donc pas lieu d'en douter.

- Qui est l'auteur de cette vérité ? demande l'enfant.

- Dieu, répond-elle.

Tout joyeux, il dit alors :

- La vérité ne tient en réalité qu'en Un seul et ce « seul » la transmet dans son omniscience la plus incontestée pour le plus grand nombre sans jamais se tromper.

- Tout ce que tu perçois est véritable, affermi pour l'éternité, fait avec fidélité et droiture, il est impossible que tu sois trompé par ce que tu vois car tout cela n'est que pure vérité, créée pour toi ... »

Après avoir prêté une oreille attentive à la discussion, notre homme se met à raisonner sur ce qu'il a entendu et esquissant un sourire, il lâche sa hache, ramasse son bois et rentre dans sa maison.

À la nuit tombée, il allume un feu, revêt sa plus belle robe de chambre et s'installe dans son fauteuil. Il saisit les deux objets posés plus tôt sur la table basse et les dispose de part et d'autre du fauteuil. Ces objets étaient une plume et un encrier. Il prend une feuille et se met à rédiger.

Il écrit son nom en haut de la page, René Descartes, puis entame sa retranscription. Il réalise qu'à l'instar de ce garçon gavé de fausses opinions par sa mère plus tôt, il ne vaut guère mieux et n'est qu'une autre malheureuse victime du culte des opinions.

Pourtant il exulte en lui-même et ses mains sont saisies d'un mimétisme étrange. Ce sentiment ne lui est pas étranger et il se souvient alors de la promesse qu'il s'était faite, un jour lorsqu'il aurait atteint un âge suffisamment mûr pour ne plus en attendre d'autre après lui pour se mettre à la tâche : il s'attellerait avec soin à ruiner les fondements mêmes qui constituaient le socle de ses anciennes opinions, car il aurait réalisé depuis

longtemps déjà que dès son plus jeune âge, il avait reçu quantité de fausses opinions. Tout ce qu'il avait pris pour vrai n'était que le fruit de leur influence sur lui et s'il voulait fonder quelque chose de solide et de constant dans les sciences, il devait d'abord s'atteler à cette gymnastique de l'esprit.

S'étant établi dans une paisible solitude où son esprit serait libre de tout soin, il décidait de s'appliquer à détruire soigneusement toutes ses anciennes opinions, sa raison le persuadant de ne plus donner créances aux choses qui ne sont pas entièrement certaines et indubitables, au même titre que celles qui nous paraissent manifestement fausses. Réalisant bien que réexaminer toutes ces opinions est une tâche infinie, il décide que dorénavant tout sujet de doute qu'il trouvera en chacune d'elle suffira à ne plus l'y faire acquiescer et que s'il ne peut prouver sa fausseté, il suspendra son jugement. Et puisque la ruine des fondements entraîne nécessairement l'édifice, il décide de s'attaquer aux principes sur lesquels ses opinions étaient appuyées.

Il raisonne en lui-même et arrive à la conclusion que tout ce qu'il a reçu jusqu'à présent pour le plus vrai lui vient de ses sens, or ayant éprouvé que ceux-ci étaient parfois trompeurs, il se dit qu'il est de prudence de ne jamais se fier entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés.

Cependant, il reconnaît qu'il est des perceptions produites par nos sens dont on ne peut raisonnablement douter, comme par exemple : le fait qu'il soit là assis au près du feu, vêtu d'une robe de chambre, ayant ce papier entre les mains. Se levant, il regarde ses mains en se disant : « Comment nier que ces mains et ce corps sont miens ? » Ricanant, il compare sa situation à celles de ces insensés, qui de jour comme de nuit prétendent être des rois lorsqu'ils sont la pauvreté incarnée et avoir des corps de verre, vêtus de toute espèce de pourpre alors qu'ils sont tout nus. Mais stoppant son rictus, il se rassied et s'interroge : « Ce sont des fous et je ne serais pas moins fou en me réglant sur leur raisonnement ».

Il se ressaisit, et se dit qu'en tant qu'homme, rien de ce qui est humain ne lui est étranger, par conséquent qu'il a coutume de dormir et de se représenter en ses songes des choses parfois moins vraisemblables que ces insensés en éveil. Il se remémore le nombre incalculable de fois où il s'est cru vêtu au coin du feu alors qu'en réalité il était nu dans son lit. Il remue la main et le pied pour s'assurer qu'il ne dort pas mais réalise qu'il lui est arrivé en songes d'éprouver des sensations égales à celles qu'il avait en étant éveillé. Comprenant que la ligne démarquant songe et réalité est très fine, son esprit est gagné par un tel étonnement qu'il aurait presque fini par se persuader qu'il dormait.

Jetant son regard sur tout ce qui l'entoure, il décide de supposer que tout ce qui existe (les membres, les corps, les formes) est une illusion de réel. Cependant, il se met à penser les rêves et ce qu'on y voit comme des tableaux qui ne peuvent être créés qu'à l'image du réel. Ces choses générales : yeux, bras et tout corps, ne sont pas imaginaires, mais vraies et existantes, à l'image des peintres qui ne peuvent créer et imaginer qu'à partir de choses déjà existantes et dont les chefs d'oeuvre ou inédits ne sont que le fruit d'un mixte de la réalité. Les rêves ne peuvent reproduire et produire que des mixtes de la réalité. Simplement, toutes les choses dont ils se composent se doivent d'être véritables.

Passant le cap de la pensée, il se met à penser aux sciences, se demandant si la physique, l'astronomie, la médecine et toutes les autres sciences qui dépendent de considérations composées ne sont pas fortement douteuses et incertaines. Mais paradoxalement, il conclut que l'arithmétique, la géométrie, et les autres sciences de cette nature, qui ne traitent que de choses fort simples et fort générales, sont certainement plus fiables et indubitables. Car assoupi ou éveillé, deux et trois seront toujours cinq, et un carré n'aura jamais plus de quatre côtés, l'octogone quant à lui n'aura jamais moins de côtés qu'un cercle. Des vérités aussi apparentes ne peuvent être soupçonnées d'aucune fausseté et sont une évidence pour tout homme instruit ou possédant une once de bon sens.

Se levant, il saisit son tisonnier à l'aide duquel il attise les flammes vacillantes. À genoux, il lève la tête et observe le crucifié qui trône sur sa cheminée. De là il élabore la thèse suivante : « Si l'être humain est un être faillible, cette faillibilité ne peut provenir que de son créateur, puisque celui-ci peut tout, il peut aussi être à l'origine des illusions qui me bercent, et faire en sorte que je me trompe par le biais de toutes ses créations qui me paraissent être, mais ne sont pas. Dans ce cas il est aussi possible que je me sois trompé toutes les fois que j'ai fait l'addition de deux et trois. Et que tout ce en quoi nous croyons et que nous tenons pour certain n'est en fait qu'illusion dans l'illusion. Or il est possible que Dieu n'ait pas voulu que je sois déçu de la sorte, car il est dit souverainement bon. Toutefois si cela répugnait à sa bonté de m'avoir fait tel que je me trompasse toujours, cela lui semblerait être aucunement contraire que je me trompe quelquefois, et néanmoins je ne peux douter qu'il le permette. »

La grande place de la ville est habitée par une frénésie étourdissante. Les marchands s'époumonent et tentent d'attirer les clients par leurs paroles alléchantes. La foule se presse et s'agglutine, formant des grappes compactes autour de certains commerces. Le bourdonnement des conversations emplit l'espace, des éclats de voix émergent parfois du chœur tapageur. Le marché permet aux ménages de se pourvoir en aliments, mais il offre également aux habitants l'occasion de se retrouver pour échanger sur différents sujets. Partout les paroles fusent, s'entrecroisent et se mêlent pour ne devenir plus qu'un immense brouhaha.

Au cœur de ce retentissant chaos, un homme flâne. Il fend tranquillement la marée humaine, s'en éloignant peu à peu. La foule se raréfie, le bruit décroît. L'homme continue sa route et laisse derrière lui l'agitation.

La poignée de fer s'abaisse, le lourd battant s'ouvre. Dans un bruissement de manteau, l'homme entre dans la pièce. Il referme d'un claquement sourd la porte épaisse qu'il verrouille patiemment. René ôte son manteau usé, pose un sac de cuir au sol et passe lentement une main dans ses cheveux bruns. Il reste un instant immobile et contemple la pièce. Elle ne comporte qu'un lit austère, une table en bois sombre et une chaise. Les murs de pierre grise sont nus, le sol froid est partiellement recouvert d'un tapis rustique.

René semble satisfait de l'examen de sa cellule. Il pose la clé sur la table et s'assoit. Maintenant qu'il bénéficie du lieu idéal, il peut commencer. Mais aussitôt l'énormité de ce qu'il cherche à entreprendre le frappe de plein fouet. Lui, René Descartes, désire simplement détruire toutes ses opinions incertaines reçues depuis son enfance afin d'établir les bases de la science. Découvrir une vérité, seul, alors qu'il a à peine trente ans. Néanmoins remettre son entreprise à plus tard serait une erreur. Plus le temps s'écoule, plus ses opinions s'ancrent en lui profondément.

René réfléchit depuis longtemps à une méthode pouvant lui permettre de se défaire de ses opinions. Il compte suspendre son jugement dès qu'il éprouvera le moindre doute. Ce doute méthodique peut lui permettre d'écarter ses opinions sans pour autant avoir à prouver leur fausseté, tâche fastidieuse voire impossible.

Il lui reste encore à découvrir le fondement de toutes ses opinions, afin de détruire avec elles toutes celles qui reposent dessus. Tout en réfléchissant, René se saisit d'un pain tiré de son sac. Au moment où ses dents croquent bruyamment la croute dorée, René comprend ce qui lui dicte ses opinions : ses sens.

Mais comment douter de ses perceptions sensibles ? Elles lui permettent d'appréhender le monde dans lequel il évolue, et elles semblent être davantage des auxiliaires que des ennemies. Frustré, René se lève et marche dans la pièce exigüe. Son cœur rate un battement lorsqu'en jetant un bref coup d'œil au plafond, il aperçoit une grande araignée velue aux pattes sombres. Un rire nerveux lui échappe en regardant la bête plus attentivement. Il ne s'agit que d'une tâche de saleté noirâtre à la forme étrange. Satisfait, il s'allonge sur son lit. Il ne doute peut-être pas totalement de ses sens, mais

observe déjà à leur égard une distance prudente. En dépit de la dureté du matelas, René sent ses yeux se fermer.

Il est poursuivi par un gigantesque pain sur la place du marché. Les gens l'observent mais ils n'interviennent pas. Tous se contentent de hocher la tête avec passivité. Alors René fait volte-face et s'élanche vers le pain. Il brise sa croûte d'un violent coup de poing et arrache triomphalement une poignée de mie. Il sourit en sentant la délicieuse odeur de pain frais, et avale une bouchée avec délectation. La scène s'efface peu à peu, René s'éveille doucement. Tout en baillant, il s'émerveille du réalisme de son rêve : en dépit de l'étrangeté de la situation, ses sens lui ont retranscrit la scène comme si elle avait réellement eu lieu. Afin de trouver une distinction convaincante entre les sens du rêve et de la veille, René puise dans ses souvenirs. Mais au contraire, d'autres exemples de rêves trompeurs lui viennent à l'esprit. Malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à trouver de différence probante. Presque amusé, il doit bien admettre qu'il est incapable de prouver qu'il n'est pas actuellement en train de dormir. Mais cette réflexion à partir de son rêve lui permet de douter avec encore plus de force de ses perceptions sensibles. Fatigué par sa réflexion, René laisse vagabonder son esprit en griffonnant sur une feuille vierge. Un arbre pousse sur le papier, son crayon déploie ses branches et les orne de feuilles. Des touffes d'herbe s'ébauchent entre ses racines, quelques nuages cotonneux apparaissent. Pris d'une soudaine inspiration, l'homme esquisse une araignée aux pattes couvertes de plumes, prête à prendre son envol depuis la cime. René s'arrête en réalisant que ce qu'il a d'abord pris pour le fruit de son imagination féconde n'est rien d'autre qu'un mélange d'éléments bien réels. Les bribes de son rêve farfelu lui reviennent. Entre ses dessins et ses songes, un rapprochement lui apparaît distinctement : tous deux sont des compositions et non pas de totales inventions. Cela signifie que des éléments sont vrais même au cœur d'un rêve. Sa feuille à la main, René se lève et regarde autour de lui. S'il devait dessiner cette chambre, que chercherait-il à retranscrire en priorité ? Il crayonne une première esquisse sans prêter attention aux détails. Chaque élément réel est reproduit simplement et sans artifices. Au bout de quelques minutes, il examine sa production. La feuille est recouverte de lignes et de formes géométriques rendant compte de la perspective et de l'espace de la pièce. En veille ou en songe, René ne peut douter des nombres, des mesures et de la géométrie. Les vérités mathématiques semblent indubitables.

René a beau tenter d'en douter, il ne parvient pas à trouver des raisons valables. Dans un soupir il pose sa tête contre la table de bois. Il ignore combien de temps s'est écoulé lorsqu'il se redresse. Il entend l'écho lointain des cloches de l'église. René réalise alors que dans son raisonnement, un être brille par son absence. Dieu ne pourrait-il pas lui permettre de douter des vérités mathématiques ? Car s'il ne peut croire qu'il fasse une erreur en calculant, il est en revanche possible d'admettre que quelqu'un le trompe. René prend une nouvelle feuille blanche et tente de représenter sa pensée encore confuse. Apparaît alors la petite silhouette d'un homme assis à une table surplombée par un immense géant. Des liens émanent des mains de l'être transcendant et enchâssent le crâne de l'homme. L'idée d'un dieu trompeur ôte tout crédit aux vérités mathématiques.

Néanmoins René prend conscience que sa théorie est extrêmement simple à contrer. Dieu est certes un être tout puissant en mesure de le tromper, mais il est également infiniment bon. Déçu, René ajoute un grand sourire béat à Dieu avant de laisser son dessin de côté.

Il lui faut douter des vérités mathématiques sans avoir recours à Dieu. La seule idée, peu satisfaisante qui lui vient, concerne l'homme. Il est vrai que chaque être humain est faillible et peut donc faire des erreurs, mais c'est un constat insuffisant. En fixant ses mains, René est incapable d'affirmer qu'il se trompe en dénombant dix doigts. Et même en essayant malgré tout de suspendre son jugement en doutant, l'apparente véracité de ses opinions et leur ancienneté l'empêchent de s'en défaire. Ses opinions forment une toile collante dans laquelle il se débat vainement.

René se rend compte que la manière dont il tente de suspendre son jugement ne peut fonctionner. Depuis sa naissance, il croit fermement en ses opinions. Pour arriver à une neutralité vis-à-vis d'elles, il lui faut parvenir un temps dans l'extrême inverse. René fixe son dessin de Dieu. Il décide d'inventer son propre dieu aux ruses et aux pouvoirs infinis dont le but est de le tromper. René écrit sur la feuille le nom qu'il attribue à cette fiction : le Malin Génie. Ce dieu trompeur représente l'étendue de ses opinions qui l'emprisonnent. Désormais elles ont un visage, il ne lui reste plus qu'à poursuivre son doute de manière absolue jusqu'à s'en libérer.

René regarde à travers la petite fenêtre. Les toits sont blanchis par le givre, mais les rues de la ville sont pleines d'animation. Il est fatigué de lutter contre ses opinions. Il aimerait retrouver le confort de sa vie habituelle et son esprit souffre de sa tâche douloureuse. René avait précisément choisi ce logement pour la lucidité qu'il lui apportait. Vivre dans cette cellule austère lui rappelle constamment qu'il est emprisonné par ses opinions aussi sûrement que par des chaînes. Le premier pas vers la liberté, c'est la prise de conscience de sa captivité. Mais de la même façon qu'un esclave rêvant qu'il est libre souhaite prolonger ce rêve séduisant, René est tenté de s'abandonner à ses anciennes opinions. Son plus grand tourment lui vient de l'incertitude de sa tâche. Même s'il consacrait toute sa vie à la recherche de la vérité, peut-être ne ferait-il que souffrir vainement. Devant la beauté du ciel empli de nuages d'un blanc perle, René n'y tient plus. Il enfile son manteau et déverrouille la porte. Il quitte la pièce en y laissant ses quelques affaires. Il sait que ce n'est que sa première réflexion, elle sera certainement suivie de nombreuses autres.

Dans la rue, René Descartes respire une bouffée d'air glacé avant de s'enfoncer dans la foule bruisante.

Elisabeth Tullin

René était assis à une terrasse de café, il scrutait les passants. Cela faisait presque trois mois qu'il n'était pas venu dans la capitale, l'agitation parisienne ne lui manquait pas. Soudain, il entendit une voix familière résonner derrière lui.

- Salut mon vieux ! Comment était-ce, ton voyage ? J'ai bien cru que tu n'en reviendrais pas.

- Très instructif. Assieds- toi, je te prie.

René sortit un petit carnet et le feuilleta rapidement. Il s'éclaircit la voix puis reprit :

- Tout est consigné dedans.

René avait entrepris il y a quelques mois une traversée du désert. Ce voyage, il en avait rêvé toute sa vie. A l'aube de ses cinquante trois ans, il se sentait enfin prêt à affronter cette solitude.

Les premiers jours de marche furent éreintants. René s'en souvenait parfaitement. La chaleur était insoutenable et l'atmosphère pesante. Au coucher du soleil, il s'asseyait en haut d'une dune et fermait les yeux. Il pensait alors à tout ce qu'il avait acquis durant sa vie. Il se souvenait de l'éducation qu'il avait reçue de ses parents, du savoir que lui avaient transmis ses maîtres. Cette déferlante d'opinions était ancrée en lui. A présent, il ne souhaitait qu'une chose, toutes les détruire. Mais comment pouvait-il y parvenir ? Pour le moment, il se contenterait de les ignorer, de ne plus les juger vraies ou fausses.

Les jours suivants, l'eau se faisait rare, René était complètement déshydraté, sa tête bouillonnait. Il aperçut un oasis au loin. Il rassembla ses dernières forces et courut dans sa direction. Quand il fut arrivé, elle avait disparu. Il prit une poignée de sable et l'examina. Quelques minutes auparavant, il avait cru y voir une étendue d'eau. Il s'écroula sur le sol et commença à se rouler dans le sable. Il soupira et reprit ses esprits. Il devait admettre que sa vision l'avait trompé. S'il voulait survivre, il se devait de douter de ses sens et ne pourrait plus s'y fier désormais.

René avait commencé son périple depuis treize jours, il avait trouvé un abri à l'ombre d'énormes rochers. Il sursautait au moindre bruit, les fennecs et les hyènes étaient coutumiers des lieux. Pour chasser ces pensées qui le terrifiaient, il se remémorait ce qu'il avait vécu. Il songeait alors à cet oasis, qui lui avait paru si vraisemblable, pourtant elle n'était que rêve et illusion. Il n'était donc même plus capable de distinguer la réalité d'un simple rêve ? Cette pensée le faisait tressaillir. Afin de se rassurer, il se confortait dans l'idée qu'il n'avait aucune preuve que tout cela n'était pas un songe.

Le lendemain, René entreprit d'aller visiter les environs. Il ne voyait que des étendues de sable à perte de vue. Le peu de végétation qui s'y trouvait était exclusivement composé d'acacias et de cactus. René sortit son opinel et essaya de couper un cactus. Il avait souvent entendu dire que ces derniers regorgeaient d'eau. Mais il fit le tour de la plante en se demandant si elle était bien réelle.

- Supposons que nous soyons dans un rêve, mon imagination est pourtant bien trop médiocre pour avoir pu créer tout ce qui m'entoure, il m'aurait fallu un modèle, pour sûr. Mais quel modèle ?

René butait sur cette question. Il contempla de nouveau le cactus, qui soudainement, lui apparut d'une hauteur vertigineuse. Il décida de le mesurer et y parvint au bout de plusieurs heures, estimant sa hauteur à 2m50. Il esquissa un sourire en pensant que les mathématiques lui serviraient même dans les moments les plus critiques de sa vie. S'il ne pouvait se fier à ses sens, aux mathématiques, oui ! Il sombra dans le sommeil.

La nuit fut agitée, les hyènes devenant menaçantes. René dut abandonner son abri de fortune en pleine nuit. Une tempête de sable menaçait. Il se retrouva prisonnier des vents chauds dans lesquels tourbillonnaient des milliers de grains de sable. Le sable s'infiltrait dans tous ses orifices, il peinait à avancer, il fut terrassé et tomba inconscient sur le sol.

A son réveil, sa tête le faisait atrocement souffrir, il était allongé sous une tente, une vieille dame était assise près de lui. La femme lui dit qu'elle avait trouvé son corps inanimé, gisant sous un tas de poussière. René s'empessa de la remercier et commença à rassembler ses affaires. Elle lui arracha son carnet des mains et le pria de rester allongé. Elle lui ordonna de se reposer, elle ne lui restituerait le précieux objet qu'à cette condition. René se renfrogna, il n'allait tout de même pas recevoir d'ordres de cette vieille folle. Elle se mit à lire à haute voix toutes les annotations, en riant. René était offusqué. Elle se moquait ouvertement de ses travaux. « D'après ce que je peux lire, il me semble que vous n'avez plus toute votre tête. Vous doutez de vos sens, faites l'hypothèse que nous vivons dans un rêve constant, quelle est votre prochaine supposition ? Douter des mathématiques ? »

Cette dernière remarque le frappa, douter des mathématiques. René prit le carnet des mains de la vieille femme et se précipita dehors. Le désert avait complètement changé de visage, de grandes plaines rocailleuses se substituaient aux étendues de sable. Il se demanda alors ce qui avait pu façonner ces différents paysages. René songeait alors à Dieu, cet être mystique, qui lui apparaissait comme tout puissant et doté d'une infinie bonté. Si ce Dieu était capable de créer des paysages si variés, il avait pu facilement tromper René lorsque ce dernier effectuait ses mesures et calculs.

- Dieu ne peut pas vouloir me tromper, il est bien trop bon pour cela, il faut donc admettre que c'est indépendant de sa volonté. Emettons l'hypothèse que Dieu n'existe pas, il paraît alors évident que nous restons tout de même faillibles.

René était tellement obnubilé par ses idées, qu'il n'avait pas remarqué la présence d'un énorme scorpion devant lui. Il n'eut pas le temps de réagir que la bête l'avait déjà piqué. Le poison s'infiltrait doucement dans ses veines. René était bien conscient de son état, il devait regagner au plus vite la civilisation. Il sentit ses forces l'abandonner puis s'effondra.

René aurait pu mourir dans ce désert mais un groupe de nomades vint miraculeusement à sa rencontre. René n'était pas dépourvu de chance, ni de courage, et se remit rapidement de ses blessures.

Dans le café parisien, son ami s'exclama :

- Tu as frôlé la mort, pardi ! Et dis-moi, as-tu finalement réussi à les détruire tes anciennes opinions ?

- Il semblerait que je préfère rester dans l'illusion d'être libre.

Son ami s'apprêtait à poser une question quand René se leva brusquement et partit. Cette phrase énigmatique demeurera donc sans réponse.

20H07. Je suis en retard. Encore. Il commence à pleuvoir. Je mets ma capuche tout en accélérant le pas. J'ai froid aux mains malgré mes gants en laine. Normal, ils sont à moitié troués à cause de ce sale chien qui m'agresse presque tous les soirs. Sûrement à cause de l'odeur provenant de mon sac. D'ailleurs je ne l'ai pas croisé aujourd'hui. J'espère qu'il est mort de faim, ce serait une bonne nouvelle. La rue est vide et silencieuse. Personne pour me déranger et c'est parfait. Je suis dans ma bulle, ignorant tout ce qui m'entoure. Pas grand-chose en somme. Je me surprends à chanter et bouger de la tête. Heureusement qu'il n'y a personne, on me prendrait pour un fou. Quelle ironie.

20H14. Je suis arrivé. Le bâtiment tombe en ruines. La commune ferait mieux de le démolir. Ça me permettrait enfin de bosser dans un lieu sain et en bon état. Le bâtiment aux six étages est isolé des autres immeubles de la ville. En même temps, si on ne me payait pas, jamais je ne viendrais de mon propre chef. Je monte les quelques marches en béton et cherche mon badge qui se trouve dans mon sac. Mais avant même d'avoir pu relever la tête, la porte en verre s'ouvre dans un fracas et me frôle le crâne. Une voix féminine plutôt énervée retentit.

- Encore en retard ? Un quart d'heure que je devrais être partie !
Jessy est mince, blonde et me dépasse de plusieurs centimètres. Le parfait cliché d'un top modèle qui se serait trompé de métier. Hors de question de la laisser me prendre de haut.

- Je suis sous payé, je vois pas pourquoi je ferais des efforts.

- Et alors ? Moi aussi ! Pourtant tous les jours je suis à l'heure contrairement à toi. Étant en tort, je change de sujet.

- Tu n'as rien à me signaler ?

- Ton meilleur ami te demandait tout à l'heure.

- J'espère que tu lui as donné à manger. Je ne veux pas le voir, celui-là.

- Non. J'ai nourri tout le monde sauf lui, pour que tu puisses t'amuser. Bonne soirée !

- T'es vraiment la plus ignoble des filles que je connais en fait.

- Tu connais des filles toi ? me lança-t-elle avec son insupportable rire narquois.

Je préfère ignorer sa remarque. J'entre et claque la porte derrière moi. Je suis dans le hall d'accueil. Il est peu éclairé, mais je le connais comme ma poche. Je me dirige vers mon bureau qui est à côté de l'ascenseur, au fond de la pièce. Des miettes de pain et des taches de ketchup séchées sont dispersées un peu partout dessus.

- Jessy, tu ne fais jamais le ménage ou quoi ?

Mes mots résonnent dans tout le hall. J'avais lancé ça en espérant une réponse. Étant seul, ce n'est pas près d'arriver. Je m'assieds et pose mon sac à mes pieds. Devant moi, les écrans des caméras de surveillance affichent des images de couloirs vides. Rien. Tout est calme. Aucun mouvement.

Je m'affale sur le bureau et ferme les yeux. C'est parti pour huit heures de pur bonheur.

20H49. J'ouvre les yeux. Un bruit strident résonne dans ma tête. Un voyant rouge clignote sur un des huit écrans devant moi. Je sais ce que ça signifie. Je sais qui a appuyé sur son bouton d'alarme. Je tire un des tiroirs à ma droite et prends une des clés. Celle de la chambre 113. Je me lève et titube jusqu'à l'ascenseur. Je monte au cinquième. Les portes s'ouvrent, un petit couloir aux murs sales apparaît devant moi. Le sol est couvert d'une moquette rouge. Ou du moins ce qu'il en reste : il y a des résidus de tout et n'importe quoi. J'esquive habilement les deux chewing-gums que j'ai moi-même positionnés juste à la sortie de l'ascenseur hier soir. Je suis déçu. S'ils sont encore là, c'est qu'ils ne sont pas sous les nouvelles bottes de Jessy. Je les repositionnerai tout à l'heure. Je toque à la première porte à ma gauche.

- Monsieur Descartes, c'est Jérôme. Tout va bien ?

- Entrez s'il vous plaît, la porte est ouverte.

Je rumine dans ma tête. Qu'est-ce qu'il me veut encore celui-là ? J'entre. Le vieil homme est assis dans son fauteuil fétiche. Selon ses dires, c'est son grand-oncle qui le lui a légué. Ça vaudrait donc petite une fortune. J'inspecte rapidement la pièce d'un regard. C'est vraiment petit. Une seule fenêtre, sans volets. Une armoire en bois pour les vêtements, une salle de bain et des toilettes dans la même pièce fermée. Un bureau et un lit calés dans le coin à gauche de l'entrée de la chambre. D'ailleurs son lit n'est pas défait. Il n'a pas dû dormir depuis que je suis parti ce matin.

- Qui a laissé votre porte ouverte ?

- La jeune blonde qui était là tout à l'heure.

- C'est une incapable. Je suis sûr qu'elle l'a fait exprès. C'est une faute professionnelle grave.

- Tout va bien, je ne compte pas m'enfuir. Bien au contraire. Il est temps de méditer.

- Il est tard, vous savez. Vous devriez vous coucher, ce n'est plus l'heure de faire la fête.

- Avez-vous lu ce que je vous ai donné hier soir ? me demande-t-il en ignorant ma remarque.

- Concernant votre projet de découvrir les « vraies vérités » ?

Il acquiesce avec un air très sérieux.

- Je l'ai lu.

En réalité il m'avait donné une bonne dizaine de pages mais je n'ai même pas lu la première.

- Qu'en pensez-vous ? me demande-t-il avec un air intéressé.

- Rien de spécial. Je ne suis pas sûr d'avoir tout compris.

- Ce n'était pourtant pas compliqué. Je compte supprimer toutes les opinions que j'ai acquises. Pour faire simple, je vais mettre de côté tout ce qu'ont pu m'enseigner mes maîtres, mes parents ou quiconque en qui j'ai placé ma confiance étant jeune.

Peut-être que si je feins d'être intéressé il ne me retiendra pas longtemps.

- Quel est votre objectif en faisant cela ?

- Je me suis aperçu qu'un certain nombre d'entre elles étaient fausses. Et puis j'ai atteint un âge assez mûr pour avoir du temps pour m'en occuper.

Du temps je ne sais pas s'il lui en reste énormément, mais il n'a rien d'autre à faire donc si ça peut occuper ses journées, c'est le principal. Je regarde la lumière que l'on peut voir par la fenêtre située derrière lui. Je la fixe, comme étant absorbé par son intensité.

D'où vient-elle ? Perdu dans mes pensées, j'en viens à me représenter mon sandwich jambon-fromage que j'ai laissé dans mon sac. J'ai faim.

- C'est pourquoi toutes celles qui me paraissent fausses, je vais tâcher d'en douter, dit-il d'un ton solennel.

- D'accord, vous m'en voyez ravi, dis-je avec un air faussement intéressé.

- Vous savez comment je vais faire ?

- Non, mais vous savez je n'ai pas beaucoup de temps et ...

Il me coupe dans ma tentative de fuite et continue comme si de rien n'était.

- Je vais douter. Saviez-vous que le doute est la meilleure des méthodes ?

- Non.

- Laissez-moi vous expliquer.

Ma parole, mais il ne va jamais me laisser partir ! Je commence à m'appuyer contre le mur, mes jambes n'en peuvent déjà plus. La lumière que j'ai aperçue quelques minutes auparavant s'intensifie. Je ne parviens pas à en détacher le regard, jusqu'à ce que le vieil homme hausse la voix.

- Vous écoutez, hein ?

- Non pardon, j'ai cru voir quelque chose derrière vous.

Il se retourne brusquement.

- Je ne vois rien, dit-il.

La lumière est pourtant toujours présente.

- Vous êtes sûr ?

- On ne peut plus sûr.

- Mais pourtant je la vois bien moi.

Il me regarde comme si j'étais anormal, puis je vois dans son regard que je vais avoir droit à une longue tirade dont je me serais bien passé.

- Parfait ! C'est parfait ! S'écrie-t-il.

- Quoi donc ?

- Grâce à vous, je sais ce que je vais faire. Je vais aussi douter de mes sens.

Qu'est-ce qu'il me raconte cette fois ? Déjà que j'étais perdu, je ne sais plus quoi penser.

- Je vois une lumière et pas vous, c'est juste une question de vision. Où avez-vous mis vos lunettes ?

- Je n'ai pas dit que je ne vous croyais pas. Bien au contraire, je vais m'efforcer de douter de ma perception afin d'envisager l'hypothèse que vous avez raison sur cette lumière.

- Non mais arrêtez de dire n'importe quoi et mettez vos fichues lunettes.

- Vous ne comprenez pas. Je vais appliquer dès maintenant ma méthode du doute. À commencer par douter de mes perceptions sensibles.

Je me redresse et commence à faire des mouvements aléatoires et saccadés devant lui.

- Donc vous allez douter du fait que je suis là, devant vous, en train de bouger, en cet instant précis ?

- Absolument. Il est donc possible que vous ne soyez pas là actuellement et que je sois seul dans ma chambre. Si je suis bien dans ma chambre. Peut-être bien que je suis même en train de dormir. Que je ne suis pas dans ce vieux fauteuil, vêtu de cette modeste robe de chambre mais tout nu dedans mon lit, en train de roupiller

gracieusement.

- Si vous me le permettez, je vais chercher à manger pour pouvoir mieux profiter de votre explication.

- Faites, je vais en profiter pour réfléchir à la manière dont je vais vous expliquer cela.

- Vous êtes bien aimable, dis-je en sortant de la pièce.

Je referme doucement la porte derrière moi, entre dans l'ascenseur et descends au niveau du hall. J'aime et je déteste à la fois cet homme. Il a le don de m'énerver parce qu'il parle beaucoup trop et ne veut jamais admettre avoir tort, mais parfois ce qu'il dit n'est pas aussi dénué de sens que ça en a l'air. Et puis quand je n'ai pas envie de dormir, ça me permet de passer le temps. Je ne sais pas trop ce qu'il fait à moisir ici. Il devrait s'enfuir, ce ne sont pas les occasions qui manquent. Les portes s'ouvrent, je me dépêche d'attraper mon sac et remonte au cinquième.

- Alors, où en êtes vous ? lui ai-je lancé en ouvrant sa porte.

- Je viens de noter tout ce que l'on s'était dit en prenant la liberté de faire quelques modifications.

- Très bien.

- Comme je vous l'ai dit, je vais douter de mes perceptions sensibles. Nous ne constatons pas les mêmes faits, alors que nous sommes côte à côte. Il ne vous est jamais arrivé de semblables situations ? Vos sens ne vous ont-ils jamais trompé ?

- Je ne m'en souviens plus.

- J'ai bien réfléchi, et je peux vous affirmer que cela m'est déjà arrivé. C'est pourquoi je vais parler de *sens trompeurs*.

- Ça sonne plutôt bien, mentis-je.

- Admettez que si vos sens peuvent vous tromper une fois, ils peuvent vous tromper en permanence.

Le pauvre, il commence à délirer. Il n'est plus tout jeune, ça ne m'étonnerait pas que ses perceptions soient altérées. Je ne vais rien lui dire sinon il me crierait dessus en me contredisant.

- Oui en effet. Mais vous dites que ces sens *peuvent* nous tromper. Ce qui signifie qu'il est possible qu'ils ne nous trompent pas toujours, voire jamais.

- Je m'attendais à votre opposition. C'est pourquoi j'ai un second argument. Celui du rêve. Comme je vous l'ai déjà dit, il m'est déjà arrivé de croire être totalement éveillé, alors que je dormais paisiblement. Cela ne vous est-il jamais arrivé ?

Je croise les bras et fais mine de réfléchir.

- Si. L'autre jour je m'imaginai tuer une jeune femme blonde de sang-froid, et je ressentais une satisfaction tellement grande que je croyais vraiment être éveillé. Quelle déception à mon réveil !

- Vous voyez ? Supposons donc maintenant que nous soyons endormis si vous le voulez bien. Supposons que tous les mouvements que vous pouvez faire ne sont que des illusions.

- Que tout ce que l'on fait n'est pas tel que nous pouvons le percevoir ?

- C'est cela même.

Je soupire intérieurement. Je ne sais pas quoi faire. La fatigue tente de dominer, mais je veux écouter la fin de son raisonnement pour avoir un aperçu des limites de son esprit.

Mais à ce rythme, je ne suis pas prêt d'en voir la fin.

- Ce que vous dites n'est pas idiot, mais vous devez bien savoir que notre esprit ne crée rien. Il ne se base que sur quelque chose de réel. Notre esprit produit des images, tel un peintre qui dessinerait sur sa toile. Il y a donc bien au moins quelque chose dont nous ne pouvons douter.

- Vous me posez un problème. Il est vrai que les images de notre esprit se fondent obligatoirement sur quelque chose de réel. Ce seraient les bases de notre actuelle société, nommons cela les vérités mathématiques.

Il sort son petit carnet et se met à gribouiller. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi investi dans ses pensées. Je me dirige doucement vers la sortie ; j'espère qu'il ne me verra pas sortir et qu'il m'oubliera jusqu'à demain matin. J'entends soudain un claquement brusque. Je me retourne et m'aperçois qu'il a fermé son carnet.

- Nous avons un problème.

- Quoi encore ?

Il commence à sérieusement m'agacer. Moi qui pensais rattraper mes heures de sommeil ce soir, c'est raté.

- Si les vérités mathématiques sont fausses dans la réalité, elles le seront aussi dans les rêves puisque nos rêves se basent dessus.

- Les vérités mathématiques ne peuvent être fausses, ce sont les piliers de notre monde. Vous n'allez pas me faire croire que tous les scientifiques se trompent à ce sujet et que deux plus deux ne font pas quatre ?

- Qui a fixé ces règles ? me demande-t-il d'un air grave.

- Je ne sais pas, répondis-je en haussant les épaules. Ceux qui les ont découvertes peuvent être.

- Oui, mais qui a permis aux hommes de les découvrir ?

- Je ne vois pas où vous voulez en venir.

- Et pourtant. Supposons que ce soit Dieu.

Je ne supporte pas que l'on puisse intégrer Dieu dans un dialogue comme celui-ci. N'étant pas croyant, je ne sais même pas à quoi son Dieu pourrait bien ressembler.

- Dieu est un être transcendant, nous sommes d'accord sur ce point ? me demande-t-il.

- Pour ceux qui y croient.

- Disons que vous y croyez.

- Soit.

- Imaginez notre monde et notre Terre tels une surface plate dénuée de tout relief.

- Oui mais ce n'est pas le cas.

- Ne vous basez pas sur vos sens. Imaginez que notre Dieu soit trompeur.

- Lui aussi ? Ça commence à faire beaucoup de choses qui nous trompent.

- Oui, mais dans ce cas, tout ce que nous percevons n'est qu'illusion, et la toute-puissance de cet être m'amène à penser qu'il peut également nous tromper.

C'est bien la première fois que je parle à un croyant qui va jusqu'à supposer que son Dieu tout-puissant s'amuse à le tromper. Cette conversation commence à devenir intéressante.

- Que faites-vous de la faillibilité de l'esprit humain ?

- Qu'entendez-vous par là ? me demande-t-il en fronçant les sourcils.

- Nous avons supposé que nous étions croyants. Mais l'Homme n'est-il pas simplement faible ? Et pourquoi Dieu s'amuserait-il à nous tromper ?

Il se tait pendant plusieurs secondes. Tête baissée et yeux rivés sur son carnet, il écrit rapidement plusieurs lignes. De là où je suis, il m'est impossible de lire ce qu'il note. Non pas que ce soit à l'envers, mais parce qu'il écrit si vite que je ne peux distinguer un seul mot. On dirait des lignes continues. Tout à coup il relève brusquement la tête, si bien que j'en trébuche sur mon sac.

- Vous m'avez fait peur, j'essayais de lire vos notes !

- Excusez-moi, dit-il sur un ton sincère. Vous aviez raison. Il n'est pas à exclure que nous sommes faibles. Le tout-puissant nous a créés, mais nous ne possédons pas des esprits aussi puissants que le sien. Je dois donc abandonner cette idée.

- Vous êtes bien raisonnable, lui dis-je avec un air fier.

Peut-être vais-je enfin pouvoir m'en aller. Je me relève et sors de mon sac le sandwich que je désire tant depuis plusieurs minutes. Toujours assis dans son fauteuil, il me regarde déchirer l'emballage. Il pose son petit carnet sur ses genoux et déclare :

- Je n'ai pas mangé ce soir.

- Je vais voir ce qu'il reste en cuisine, lui dis-je en dissimulant mon triste repas derrière mon dos.

- Non, non, la jeune fille qui était là tout à l'heure m'a dit que vous alliez m'apporter un assemblage de pain avec du jambon et du fromage.

- Un sandwich vous voulez dire ?

- C'est cela même.

- Il y a sûrement un malentendu, parce que je n'avais rien prévu de vous amener.

- Pourtant il me semble avoir aperçu mon dû que vous cachez maladroitement dans vos mains, dit-il en se penchant sur le côté pour tenter d'apercevoir mes mains.

- C'est mon repas, ce n'est pas pour vous.

- J'ai bien compris que vous comptiez le manger, mais je vous demande de me le donner si vous ne souhaitez pas que je dise à la Direction que vous m'avez privé de nourriture.

En l'espace d'un instant, un mélange de peur et de colère monte en moi. Je sais très bien de qui il parle. Jessy m'a bien eu sur ce coup-là. Elle sait très bien que je ramène un sandwich tous les soirs.

- Vous seriez prêt à me faire perdre mon travail pour un sandwich ?

- Absolument. Je ne devrais pas avoir à me soucier de ma survie puisque vous êtes censé m'apporter à manger et nettoyer ma chambre. Votre empire contre ce sandwich s'il vous plaît.

Sachant qu'il le ferait sans hésiter, je cède et lui donne donc mon sandwich, accompagné d'un regard des plus haineux. Jessy me le paiera.

- Je me demande bien qui est l'Empereur dans tout ça.

- Ce n'est qu'une question de point de vue, me dit-il en mordant à pleines dents mon sandwich.

Je regarde dans mon sac et constate qu'il ne me reste plus rien à manger pour terminer la nuit. Je m'assieds par terre, mon dos me faisant souffrir. À se demander qui est le vieux ici.

- Je suis perturbé, je ne sais pas quoi faire maintenant, dit-il d'un air grave.

- Pourquoi ?

- L'idée du Dieu trompeur me semblait parfaite mais vous l'avez niée d'une simple phrase.

Je suis content. Je lui ai posé une colle alors que ce n'était pas le but. Mais du coup il va me retenir encore plus longtemps. Il faut que je trouve quelque chose d'autre. Je lui demande alors :

- Il ne vous est jamais arrivé de parler tout seul ?

- Si probablement. Pourquoi me demandez-vous cela ? me demande-t-il avec un réel intérêt.

- Écoutez mon raisonnement jusqu'à la fin, lui dis-je solennellement.

Il hausse la voix.

- Ne me prenez pas de haut.

J'ignore sa remarque et continue.

- Lorsque vous étiez jeune, n'avez-vous jamais conçu, inventé un être imaginaire ?

- Non, je n'en ai pas le souvenir.

- Cela m'est arrivé. N'étant pas croyant, je peux envisager l'existence d'un être supérieur et transcendant. Une sorte d'être au pouvoir égal à un dieu mais qui n'en est pas un. Il ne m'impose pas de règles et ne me dit pas ce que je dois faire pour survivre.

- Je ne vois pas où vous voulez en venir. On dirait un être imaginé par un enfant lorsqu'il s'ennuie.

- Justement. Puisque vous ne pouvez garder l'idée d'un dieu trompeur, pourquoi ne pas rejeter l'idée de la tromperie sur un autre être ?

- Vous voulez dire que je devrais inventer un être qui soit à l'origine de mes erreurs ?

- Vous comprenez enfin, lui dis-je avec un air hautain.

- Ce n'est pas si stupide que ça en a l'air, me dit-il tout content.

Il croise les bras et me fixe avec ses gros yeux ronds. Il semble perdu dans ses pensées. Le calme est retombé dans la pièce, seul le faible bourdonnement de sa lampe de chevet est audible. C'est tellement calme que je commence à m'endormir. Il ne faut pas. Si quelqu'un visionne les caméras de surveillance et s'aperçoit que je me suis endormi dans une chambre, je risque d'être viré pour ne pas avoir respecté les consignes de sécurité. Il interrompt le silence.

- Ce serait donc un être qui représenterait mes opinions. Je ne sais pas comment le nommer.

- J'avais surnommé le mien « Ori » en référence au personnage d'un jeu vidéo.

C'est faux, évidemment. Je me représentais des êtres de ce genre quand j'étais gamin. Quel genre d'adulte irait jusqu'à inventer un être similaire à un dieu afin de justifier l'origine de ses opinions ? Il n'est pas taré à ce point quand même.

- Si ce n'est pas un dieu, je pense plutôt lui donner le nom composé de « être mauvais, n'existant que dans l'objectif de me tromper et doté de pouvoirs semblables à Dieu ».

Finalement si, il l'est.

- Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

- C'est son nom, voyons.

Je le regarde, dépité. Je n'en reviens pas. Il préfère faire une phrase complète plutôt que

de lui donner un surnom.

- Non mais vous le faites exprès ? C'est beaucoup trop long. Pas besoin d'être un génie pour trouver un surnom convenable.

- C'est ça ! Vous avez trouvé ! Vous êtes incroyable !

Je désespère. Qu'ai-je fait pour le rendre si heureux ? Je regarde l'heure sur mon téléphone.

21H42. Je sens que je vais craquer, à force de regarder cet homme avec son insupportable tête qui change d'expression toutes les dix secondes. Mon bureau dans le hall m'attend pour finir la nuit.

- Je vais le surnommer le « malin génie », me dit-il.

- C'est parfait.

C'est d'un absolu ridicule.

- Afin de contrer ce malin génie, je vais utiliser la seule méthode efficace dont je vous ai parlé, le doute.

- De quoi allez-vous douter cette fois ?

- De tout, je vous l'ai répété je ne sais combien de fois, faites un effort !

Non mais il va se calmer le vieux, ça commence à bien faire.

- Vous allez également douter de votre propre existence ?

- Non. Le malin génie n'a pas assez de pouvoir pour me faire douter de mon existence. Nous avons déjà débattu sur « l'être et son existence » hier soir. L'évidence du cogito est trop forte pour être remise en question.

- Bon, très bien. Je vois que vous avez trouvé de quoi vous amuser pendant plusieurs heures, je vais maintenant vous laisser, ce serait bête de vous déranger durant vos intenses méditations.

- Laissez-moi vous présenter mon raisonnement. Juste celui-ci et après vous êtes libre de partir si vous désirez vaquer à vos occupations.

- Vous êtes bien aimable de penser à moi.

- Je vais dire « je ne sais pas » à tout ce qui s'offre à moi.

- Ça je le savais déjà, vous ne m'apprenez rien, cela fait plusieurs jours que l'on en parle.

- Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que je vais être plus puissant que le malin génie. Je vais m'efforcer de me tromper moi-même afin de me délester des opinions qui s'accrochent à moi, parce que je peux vous assurer qu'il n'est pas si aisé de douter des opinions que l'on considère vraies depuis notre plus tendre enfance.

Ma tête tourne, je ne sais plus quoi dire. Allez, je dois m'accrocher, c'est la dernière ligne droite. Je pourrais dormir jusqu'à 4h du matin après ça.

- Je m'en fous, abrégez.

Cela m'a échappé sans le vouloir. La fatigue atténue le filtre qui existe entre ce que je pense et mes paroles.

- Comment ? Vous vous moquez de moi ?

Et le voilà qui s'emporte.

- Non, non, vous avez dû mal comprendre ! Je voulais dire « Je comprends tout, continuez ».

- Vous m'avez fait peur. Mes sens m'ont encore trompé dirait-on, dit-il sur un ton

jovial.

- C'est cela oui.

- Du coup, pour que vous compreniez, je voulais dire que j'allais m'efforcer de me tromper, afin de passer par le faux pour trouver le vrai. Ainsi mes préjugés ne pourront plus faire pencher mon avis d'un côté ou de l'autre.

- C'est parfait tout ça. Je vais vous laisser méditer là-dessus.

- Merci beaucoup pour votre aide. Je note dans mon carnet que vous m'aurez été d'une aide précieuse.

- Aucun problème.

S'occuper de Descartes : fait. Je peux retourner dormir. Je sors de la chambre, ferme la porte à clé et reprends l'ascenseur pour retourner dans le hall. Je m'affale de nouveau sur mon bureau. Il est 22H04. C'est parti pour 6h de pur bonheur.

02H13. Un bruit strident résonne dans ma tête. Un voyant rouge clignote sur un des huit écrans devant moi. Je me lève, énervé, prêt à casser quelque chose si personne ne me calme. J'ouvre le tiroir de gauche de mon bureau et sors deux sangles ainsi qu'une clé noire. Elle sont toutes neuves ces sangles, pour une fois Jessy a pensé à moi. Je monte dans l'ascenseur et presse si fort le bouton du cinquième étage que la petite lumière qui clignote tout autour éclate. Pauvre ampoule. Arrivé au cinquième, je déverrouille la porte avec ma clé et donne un violent coup de pied dans la porte.

Si fort que cette dernière laisse une trace sur le mur.

- Pourquoi avez-vous appuyé sur ce fichu bouton ?

- Désolé, je devais vous prévenir de la difficulté que je rencontre actuellement. Je me rends compte que ce n'est pas possible. C'est trop compliqué pour moi. Douter de tout, tout le temps ...

- Et c'est pour ça que vous m'appellez ? C'est une blague ?

- Non, du tout. Par contre, j'ai ma première vérité. « Je doute » est vrai. C'est d'une force incroyable. Je suis vraiment déçu de ne pas pouvoir en abuser... Je me suis rendu compte que je préférerais vivre avec mes opinions. Vous savez, c'est comme l'esclave qui rêve d'être libre. Il ne veut pas sortir de son état de songe, car sa condition est bien meilleure que celle qu'il vit durant sa veille.

- Très bel exemple, mais en attendant c'est moi que vous avez sorti du merveilleux monde des songes.

- Cela m'est bien égal.

Je m'approche brusquement de lui et le regarde droit dans les yeux.

- Laissez-moi vous dire quelque chose. Vous êtes peut-être capable de me menacer en me faisant du chantage pour un repas, mais il y a des règles ici. Et vous les connaissez. Vous savez très bien ce que je peux faire si vous appuyez trop de fois sur votre bouton.

- Vous n'oseriez pas ! hurle-t-il avec une voix effrayée.

Il tremble, il a peur. Je le vois dans ses yeux. Cette fois, c'est moi qui mène la danse.

- Je le ferai si je sens que cela devient nécessaire. Peut-être que ça vous calmera, comme hier. Et avant-hier. Et comme tous les jours depuis bientôt une semaine. Peut-être que vous en avez besoin ce soir encore. Je vais finir par croire que vous aimez ça. Qu'en pensez-vous ?

- NON ! Arrêtez !

Il transpire, ses yeux bougent à toute vitesse, il ne sait plus quoi faire. J'aime quand il me supplie. Il m'est inférieur et il le reconnaît. Ça me rappelle à quel point j'ai la chance d'être *normal*.

- Toutes vos idées, tout ce dont nous avons discuté ce soir, vous ne le pensez pas vraiment n'est-ce pas ?

- Bien sûr que si ! Je veux savoir, je veux connaître les *vraies vérités* de notre monde.

- Très bien. Puisque vous avez l'air d'y croire dur comme fer ...

Je me rapproche de lui brusquement, et lui attache les bras au fauteuil avec les sangles que je cachais dans mon dos depuis mon entrée dans la pièce.

- Non, arrêtez je vous en prie ! me supplie-t-il.

- Je vous ai laissé une chance. Comme d'habitude, vous ne l'avez pas saisie.

- Je vous dis que je ne suis pas fou ! Croyez en mon projet ou non, vous ne pouvez me punir pour cela !

- Vous ne changerez jamais. Cela m'attriste, vous savez.

Je me place derrière lui et pousse son fauteuil : les roulettes placées au-dessous sont très pratiques. Je le sors de la pièce, sous ses cris et ses tentatives de me donner des coups avec ses jambes puisqu'il est dans l'incapacité de bouger les bras. Je tourne à gauche, en direction de la pièce au bout du couloir. Arrivé devant celle-ci, j'ouvre la porte après trois longs tours de clé. Le visage de Descartes se décompose à la vue de l'intérieur de la pièce. Il crie. Il pleure. Il me supplie.

Personne ne pourra l'entendre ici. D'un rire moqueur, je l'ignore et pénètre dans la pièce.

04H37. J'ouvre la porte d'entrée blindée en faisant le moins de bruit possible. Je suis de retour chez moi. Je suis fatigué. Après avoir ramené Descartes dans sa chambre, je n'avais pas réussi à me rendormir profondément. Je n'ai dû dormir que trois heures. Je retire mes chaussures, me déleste de mes habits et dépose mes clés de maison sur le petit meuble en bois que je distingue à peine.

Je me dirige tout droit dans ma chambre. J'enfile rapidement mon pyjama et m'installe confortablement dans mon lit. Une voix douce et faible me demande alors :

- Comment s'est passée ta nuit à l'hôpital ?

- Je t'ai déjà dit que lorsque je rentre du travail je n'ai qu'une envie, c'est dormir.

- Tu me répètes la même chose tous les soirs, idiot.

Romane est allongée dans le lit. Elle se retourne vers moi. Malgré la pénombre je peux apercevoir ses magnifiques yeux couleur noisette. Elle me regarde. Je perçois bien qu'elle est fatiguée et qu'elle me pose cette question uniquement pour montrer qu'elle tient à moi.

- Regarde-toi, tu es crevée. Tu ferais mieux de te rendormir.

- Oh ça va, dit-elle en baillant. Je te signale que c'est toi qui viens de me réveiller.

- J'ai fait tout mon possible pour éviter ça.

Je détourne la tête et fixe le plafond.

- Du coup tu ne m'as toujours pas répondu, insiste-t-elle avec sa faible voix.

- Rien de spécial, mentis-je.

- Quand tu dis ça, c'est que tu as encore eu des problèmes avec le vieux.
 - Oui, en quelque sorte.
 - C'est quoi son nom déjà ?
 - Descartes. René Descartes.
 - Qu'as-tu fait ? Tu as été obligé de le calmer ?
 - Oui. Comme tous les soirs depuis plusieurs jours. Il ne me parle que de son projet étrange. Je ne comprends rien en plus.
 - Tu crois que sa santé mentale s'aggrave ?
 - Je ne sais pas. En fait j'essaye de ne pas trop tisser de liens avec les fous dans cet asile. Surtout que celui-ci se prend pour un philosophe, c'est assez marrant.
 - Ce sont des personnes âgées qui sont là-bas pour recevoir une aide psychiatrique, c'est normal. Il ne faut pas les prendre de haut. Tu devrais essayer de partager des choses avec eux.
 - Oui je sais bien, mais quand tu dois leur passer des coups d'électrochocs, je peux t'assurer que tu n'as pas intérêt à tenir à eux.
 - Tu ne penses pas qu'un jour il en mourra ?
 - Sûrement, mais pour le moment à chaque fois que je reviens le soir il a l'air d'être en pleine forme. Donc bon, je ne m'inquiète pas trop. Et sinon toi ta journée ?
- Silence. Je tourne mon visage vers le sien. Je ne vois plus ses yeux. Ses paupières sont fermées.
- Je lui chuchote à l'oreille :
- Fais de beaux rêves Ruru.

Remerciements à Mme Sermage (Professeure de Lettres au lycée Camus).

Emma Visisombat

Alors qu'il s'apprêtait à rejoindre son lit, Descartes s'approcha de la fenêtre, le ciel dégagé, il pouvait percevoir les étoiles scintiller. Le feu crépitait dans la cheminée et la chaleur soufflait sur son visage. Tout en observant le ciel étoilé, il se plaça confortablement au fond de son fauteuil, ferma les yeux, puis entra dans un état de méditation totale.

C'est alors qu'il prit conscience que le fait d'opiner le détournait de la vérité et que pour arrêter cela, il lui fallait cesser d'opiner. Car il est vrai que certaines de ses connaissances s'étaient révélées fausses du fait des progrès des sciences. Après avoir pris conscience qu'il s'était fait tromper par des autorités non fiables, il se défia alors de ces autorités en étant lui-même l'auteur des vérités auxquelles il allait croire.

Descartes commença donc par douter de tout, afin de ne recevoir pour vrai que ce qu'il connaissait clairement et distinctement. Il douta d'abord des choses extérieures, car selon lui, les sens nous trompent souvent, comme le montre l'exemple des illusions d'optique. C'est alors qu'il se questionna sur l'existence de son propre corps. Était-il réel ou bien n'était-il que le fruit de son imagination ? Il ouvra les yeux et observa attentivement ses mains, puis ses bras, avec incertitude. Il se toucha le visage, et alla même jusqu'à se regarder dans le reflet de la vitre pour vérifier si son corps était bien existant. Le doute de l'existence de sa propre personne commençait à l'agiter. Après quelques minutes de réflexion, une pensée lui vint. Il est vrai que s'il doutait, en effet, c'est qu'il pensait. Doubter que l'on pense est un paradoxe puisque nécessairement si je doute, c'est que je pense. Sa première certitude porta alors sur l'acte même de penser.

Descartes prit alors l'argument du rêve. Le rêve serait le moment où chacun devient fou. Quand nous rêvons, nous nous imaginons en train de marcher, habillés, alors que pour autant nous sommes allongés dans notre lit, les yeux fermés. Aucun signe au moment du rêve n'indique que nous ne sommes pas éveillés. L'épreuve du rêve permit à Descartes d'étendre le champ du doute au réel. Or, il se ressaisit puisqu'il pensa à la distinction entre les perceptions qu'il avait lorsqu'il rêvait et les perceptions qu'il avait lorsqu'il était éveillé. Les perceptions en état de veille sont plus claires et plus distinctes. Il prit donc conscience qu'il avait souvent été trompé par des perceptions qui lui semblaient pourtant claires.

Survint alors un moment de résistance au doute. Descartes feignit de croire en l'existence d'un Dieu trompeur. Par définition Dieu peut tout et je dépends entièrement de lui. Si ce Dieu puissant voulait me faire croire que $2 + 2 = 4$ alors que ce serait faux, je serais en erreur perpétuelle. Descartes en vint à penser que si Dieu avait voulu me tromper et que mes sens ne soient pas fiables, le monde réel pouvait alors ne pas exister, n'être qu'une illusion des sens.

Pour renforcer ses raisons de douter, Descartes imagina alors l'hypothèse d'un malin génie qui prendrait plaisir à le duper par une fausse évidence. Selon Descartes, il serait

question d'une force obscure le trompant, en lui faisant passer pour vraies des représentations fausses. Descartes ne dit pas qu'un tel être existait. Il souligna simplement qu'on ne peut pas affirmer avec certitude qu'un tel être n'existe pas. Cela suffit à poser la possibilité de l'existence d'un tel être dont toute l'activité est tournée vers la tromperie.

Jeremy Zuideau
Les Jeux Métaphysiques

René Descartes et son petit-fils Emilien sont à la montagne pour passer les vacances de Noël ensemble sous la neige. Ils sont dans un chalet, près du feu, et le petit Emilien joue aux *Kapla* pendant que son grand-père René se repose sur sa chaise à bascule en fumant la pipe.

Tout en regardant jouer son petit-fils, René réfléchit à une tâche qui occupe son esprit depuis déjà fort longtemps. Des années plus tôt, il s'est aperçu que bon nombre d'opinions qu'il croyait vraies se sont révélées fausses. Depuis lors il a décidé de révoquer par le doute toutes ses anciennes opinions afin de trouver une vérité.

Cette tâche, il l'entreprend pour son petit Emilien : il désire que son petit-fils soit capable de penser par lui-même. Mais les opinions sont innombrables, comment réussir à s'en débarrasser ? Aussitôt le petit Emilien enlève le *Kapla* tout en bas de sa construction. Tous les autres bouts de bois tombent dans un grand bruit. René comprend que ses opinions sont comme des *Kapla* : s'il détruit les plus fondamentales, les autres s'effondreront avec elles. René réfléchit alors, qu'est-ce qui lui permet d'opiner ?

Mais le petit Emilien s'ennuie, il aimerait jouer avec papy René. Pour attirer l'attention de son grand-père, il lance énergiquement un *Kapla*. Le *Kapla* rentre en collision avec le facies barbu de son grand-père, dans un bruit de verre cassé. Surpris par la douleur, René ramasse ses lunettes cassées. Il se rend compte que ce sont ses perceptions sensibles qui lui ont fait ressentir la douleur. Il réalise que ses sens sont les fondements de ses opinions. Or ses sens l'ont trompé, ils ne l'ont pas prévenu du danger du *Kapla* volant vers lui. Ainsi les sens sont trompeurs. Tout heureux de ses avancées, René Descartes décide d'accorder de l'attention à son petit-fils.

- Alors, Emilien, tu as bien dormi la nuit dernière ?

- Oh oui, Papy ! J'ai fait un super rêve trop cool !

- Raconte-moi donc mon petit ...

- J'étais juste devant le chalet, et je faisais du ski avec le Père Noël ! C'était trop bien, en me réveillant j'ai cru que cela avait vraiment eu lieu.

Sur ces paroles, Emilien part en courant pour aller jouer dans sa chambre, laissant Papy René seul. Si Descartes avait encore du mal à douter complètement de ses sens, le rêve de son petit-fils lui permet d'en douter totalement. En effet, il est impossible de faire la distinction entre les rêves et l'éveil. Par conséquent nos sens ne sont pas fiables.

Papy René décide d'aller voir son petit-fils dans sa chambre. Emilien est assis à sa table, il dessine. René regarde l'œuvre de son petit-fils, c'est une maison avec des animaux et de la neige qui tombe ; il représente deux personnes devant la maison.

Descartes a une révélation : le dessin de son petit-fils est comme son rêve, tous deux sont fictifs mais contiennent des éléments réels, assortis de différentes façons. Après tout, René est allé skier avec Emilien la veille. Sa longue barbe blanche et son ventre rebondi lui donnent des airs de ressemblance avec le Père Noël. C'est ce qui a inspiré le rêve d'Emilien.

Ainsi René Descartes réalise que même dans un rêve, se trouvent des éléments venus du réel. Reste à savoir quels sont ces éléments.

Etant donné que son petit-fils l'a beaucoup aidé dans ses recherches, René décide de parler à l'enfant.

- Dis-moi Emilien, tu peux essayer de me dessiner ?

- Oui, Papy ! Mais ce sera pas très bien fait tu sais ...

- Ne t'inquiète pas mon petit, ce sera joli de toutes manières, dessine simplement, Emilien.

Emilien observe alors son grand-père et s'applique. Lentement, il dessine un petit rond pour sa tête puis un gros rond pour son corps et enfin des lignes pour ses bras et ses jambes. En le regardant faire, René Descartes saute de joie. Son petit-fils a trouvé les vérités, les formes géométriques et les lignes. Les vérités mathématiques sont indubitables. Tout en tapotant affectueusement la tête d'Emilien, René dit : « Allez, mon petit, allons manger une raclette ; tous ces jeux m'ont creusé l'appétit ! »

René Descartes et son petit-fils Emilien sont à table dans leur chalet bien au chaud.

Ils dégustent avec passion et délectation une raclette que Descartes a faite pour son petit-fils. Ils se sourient, ils s'amuse et rigolent bien ensemble. Emilien se lance : « Papy ! C'est beaucoup trop bon, c'est génial. Tu es le Dieu de la Raclette ! »

A ces mots de son petit-fils, Descartes réfléchit beaucoup. S'il est vraiment possible qu'il soit le dieu de la raclette, Dieu lui aurait-il menti ? Mais René Descartes se reprend et se dit que Dieu étant infiniment bon, c'est impossible qu'il s'amuse à le tromper. Ce repas continue dans la bonne humeur. Emilien mange le repas avec un grand sourire :

- Papy ! Le repas est trop bon mais les pommes de terre sont un peu trop cuites ...

- Eh oui, mon petit Emilien, tous les hommes sont capables de faire des erreurs et de se tromper.

« Et même sans Dieu ! » pensa-t-il dans sa tête. Cette nouvelle réflexion permet à René Descartes de douter à nouveau de tout et même des vérités mathématiques.

Après le repas, Papy René part se reposer dans un fauteuil près du feu et son petit-fils Emilien joue avec quelques peluches proches de lui sur le tapis. René Descartes semble très fatigué et déprimé, car malgré tout cela, toutes ses opinions reviennent ; il n'arrive toujours pas à s'en débarrasser.

Il se dit qu'il est trop modéré et que s'il ne pousse pas le doute plus loin il n'y arrivera jamais.

- Emilien, mon petit ! Montre-moi donc tes peluches.

Emilien lui tend alors avec un sourire ses animaux. Une peluche en particulier intéresse le grand-père. C'est un gros singe violet qui a un sourire suspect. Descartes et son petit-fils inventent donc une histoire ; il s'appelle William et c'est une divinité païenne qui existe depuis la nuit des temps, il dispose de pouvoirs cosmiques incroyables, d'une grande intelligence mais aussi d'une terrible méchanceté. Il utilise ses ruses pour piéger les hommes dans des illusions et il rigole de leur crédulité. Mais Emilien se met à pleurer car il croit réellement l'histoire du singe. Son grand-père le rassure en disant que ce n'est qu'une fiction et qu'en plus il sait le battre grâce à l'arme du doute absolu.

Emilien retrouve donc le sourire et son grand-père l'amène au lit pour se coucher.

Emilien est dans son lit, René lui chante une berceuse. Mais Descartes est fatigué, il n'arrive plus à lutter contre ses opinions et est tenté de cesser le combat pour retrouver le confort.

- Tu sais, Emilien, la vie est compliquée quand on pense par soi-même.

- Va dormir, Papy, tu as l'air très fatigué, prends des forces et demain on fera de la luge pour te remonter le moral.

René Descartes embrasse son petit-fils et ferme la porte de sa chambre.

Table des matières

- Simon Andrier	4
- Janis Benoit	7
- Guillaume Beurel	11
- Gaspard Bonaldi	15
- Marie Bouillot	19
- Emma Brauer	21
- Pierre Bresnu	22
- Ludovic Brunot	25
- Castille Barbier & Morgane Merleau	28
- Luna Candeloro	31
- Jade Chauveau	34
- Ambre Courteille	37
- Angelina Espitalié	39
- Mathis Fenina	47
- Léa Fox	52
- Gabriella Furtado	54
- Nina Lambert	56
- Shannon Lobel	61
- Arthur Monrose	63
- Nathan Mukendi	65
- Johanna Pataud	68
- Elisabeth Tullin	71
- Thibaud Vassort	74
- Emma Visisombat	85
- Jeremy Zuideau	87